DEUX ANS

EAU

KATANGA

NOTES ET IMPRESSIONS PAR
D.M.de MONTPELLIER d'ANNEVOIE
DE l'ABBAYE de MAREDSOUS

BRUXELLES

LILLE

PARIS

DESCLEE, DE BROUWER & C^{ie}

1922

DEUX ANS AU KATANGA.

43
2
178

DEUX ANS AU KATANGA

Notes et Impressions

par

D. Marc de MONTPELLIER d'ANNEVOIE,
de l'Abbaye de Maredsous.

BRUXELLES. — LILLE. — PARIS.

DESCLÉE, DE BROUWER et C^{ie},

1921

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

INTRODUCTION

Mon but en publiant ces pages n'est pas de décrire dans tous leurs détails les débuts de la Mission Bénédictine du Haut-Katanga, ni de faire l'historique de son évolution. Je laisse cette tâche, fort tentante du reste, à une plume plus autorisée que la mienne. Il est pourtant nécessaire de rappeler brièvement ces temps héroïques de notre œuvre congolaise, afin que les récits qui suivront puissent s'y dérouler comme dans leur cadre normal.

Malgré le zèle déployé par les vaillants missionnaires qui ont évangélisé les différentes parties du Congo depuis la constitution de l'Etat Indépendant, telle était l'immensité de ces régions, qu'après des années de labeur, de vastes étendues de territoire étoient encore dépourvues de missions et de prêtres ; ainsi en était-il du Katanga, que sa situation géographique si éloignée des côtes et le manque de tout moyen de communication rendaient particulièrement inabordable.

En 1910 pourtant, l'arrivée dans le district minier du rail pénétrant par le Sud sur le territoire de la Colonie, le développement des entreprises commerciales et minières avec l'afflux imminent d'une nombreuse population blanche déterminèrent le Gouvernement à offrir son concours aux Bénédictins belges pour l'établissement d'une fondation de l'Ordre de saint Benoît dans la région des hauts plateaux. Cette proposition fut immédiatement acceptée par Mgr van Caloen alors à Rome, agissant au nom de l'abbaye de Saint-André-lez-Bruges.

Jusqu'alors, le Katanga avait fait partie du Vicariat Apostolique du Congo belge, confié aux Pères de Scheut ; mais forcément cette Congrégation, si méritante et qui a établi déjà tant de missions florissantes, n'avait pu occuper encore les vastes étendues, assez peu peuplées d'ailleurs du Haut-Katanga, et s'était contentée d'établir le poste de Kanzenze en deçà du Lualaba.

Il ne s'agissait d'abord, dans les vues du Gouvernement belge, que de la fondation d'un monastère destiné à devenir un centre de colonisation blanche et d'exploitation

agricole aux confins de la région minière, mais le Saint-Siège jugea expédient d'élargir ce projet et d'ériger en préfecture apostolique, par décret du 6 août 1910, la future mission bénédictine du Katanga, lui donnant comme limites au Sud : la frontière de la Rhodésie anglaise, à l'Ouest, à l'Est et au Nord les rivières : Lualaba, Luapula et Luvua.

Voilà comment, le 14 août 1910, avait lieu à l'abbaye de Saint-André, après la bénédiction liturgique de la nouvelle église, la cérémonie touchante du départ des premiers missionnaires : le Révérendissime D. Jean de Hemptinne, préfet apostolique, les RR. PP. D. Marc de Montpellier et D. Idesbald Dedecker, ainsi que les Frères Joachim et Berchmans, qui reçurent des mains du prélat, après le baisement des pieds, la Croix de fondation, le Psautier et la Règle de saint Benoît.

Avant de repartir pour un nouveau terme en Afrique, je me suis donc laissé persuader de réunir en un volume les impressions vécues d'un voyageur et les premières observations d'un novice de la vie africaine.

Que ceux qui m'ont si aimablement aidé de leurs encouragements et de leurs lumières veuillent bien trouver ici l'expression de ma vive et sincère reconnaissance.

CHAPITRE I^{er}

OSTENDE-ELISABETHVILLE

Le *Jan Breydel*. — Visite volante de Londres. — *Fenchurch*. — Les *East India Docks*.
Le *German*. — Descente de la Tamise. — La côte sud. — Adieu à l'Angleterre. — Les poissons du Golfe de Gascogne satisfaits. — Première escale : Las Palmas ; randonnée nocturne ; les chiens de bronze ; qui veut un perroquet ? — La vie à bord ; concerts ; concours sportifs ; services religieux. — Deuxième escale : *H. M. S. Ascension* ; la pêche aux requins. — Troisième escale : Sainte-Hélène ; pèlerinage aux grands souvenirs de Napoléon ; *Geranium valley*, *Longwood* ; le coup de canon avertisseur. — Les poissons volants. — Arrivée à *Cape-Town* : *Table mountain* ; aspect de la ville ; excellent accueil chez les enfants de Don Bosco ; importance de leur œuvre au Cap ; Mgr *Runey*, évêque du Cap et son clergé ; *Sea Point* ; *Camp Bay* ; *Rhodes' Farm* ; *Groote Schuur* ; le monument de Rhodes.

Départ du Cap ; parcours accidenté de la voie ferrée ; les souvenirs de la guerre Anglo-Boer : la *Modder-River* ; le grand cimetière de *De Aar* ; champs de bataille de Belmont ; les *Kopjes* ; les *block-houses* ; Kimberley et Mafeking ; les élevages d'autruches ; indigènes et policiers ; la *Tati Concession* ; entrée en Rhodésie. — Bulawayo : autobus et *rickshaws* ; le collège Saint-Georges ; hospitalité des Pères Jésuites ; le pensionnat des Sœurs Dominicaines ; la Préfecture Apostolique des Rhodésies ; le monument des pionniers de la *Chartered*. — Pic-nic aux *Matoppo Hills* : La tombe de Cecil Rhodes ; le monument Alan Wilson ; épisode de la guerre des Matabélés ; funérailles de Rhodes ; excursion aux ruines de Khami ; vestiges d'une civilisation antique. — Départ de Bulawayo : Le *Zambesi Express*. — Les chutes Victoria. — *Broken-hill* : le Katanga-hôtel. — Voyage en fourgon ; la frontière Congolaise ; Sakania ; Elisabethville, tout le monde descend ! Mais est-on vraiment arrivé ?

I

'ÉTAIT le 18 août 1910, vers 11 heures du matin, que le *Jan Breydel*, ayant à bord les premiers missionnaires à destination du Haut-Katanga, quittait le quai d'Ostende, moment plein d'émotion où l'on voit disparaître peu à peu dans le lointain les figures aimées, les mouchoirs blancs qui prolongent le dernier adieu et bientôt la terre natale elle-même, le sol chéri de la Patrie.

Pour les malles à turbines qui filent leurs vingt-trois nœuds à l'heure, c'est un jeu que de traverser le détroit ; deux heures trois quarts à peine, et voici déjà les hautes falaises de Douvres. Trois trains suffisent à peine à diriger sur Londres la masse des passagers. Nous débarquons avant l'obscurité à la gare de Charing Cross.

Connaissant déjà la grande ville, je suis heureux de pouvoir en faire admirer quelques curiosités à mes compagnons de route : la nouvelle cathédrale catholique

de *Westminster*, l'ancienne *Westminster Abbey*, celle d'avant la Réforme, devenue à présent une espèce de Panthéon anglais, mais jadis sanctuaire bénédictin, adjacent à une grande abbaye, merveilles tous deux de l'architecture gothique. Nous allons jouir du coup d'œil du Parlement vu de la Tamise et circulons rapidement d'un endroit à l'autre par les chemins de fer souterrains : Métropolitain ou « *Tube* »,

L'ABBAYE DE SAINT-ANDRÉ-LEZ-BRUGES.

moyens de locomotion si pratiques, si indispensables pour les habitants de la monstrueuse cité, mais si nouveaux, et quelque peu ahurissants pour des étrangers et des provinciaux. On a accès aux quais d'embarquement, situés quelque cinquante ou soixante mètres sous le niveau des rues par des ascenseurs ; des tunnels en céramique blanche, éclairés à l'électricité, conduisent aux différentes voies ; une foule affairée s'y presse ; les trains électriques se succèdent toutes les deux minutes, apparaissant, disparaissant avec la même rapidité en poussant de rauques mugissements.

Le lendemain dans la matinée, nous étions rendus à bord de notre bateau : le *German*, steamer intermédiaire de la puissante compagnie de navigation anglaise :

l'Union Castle Line, ayant son port d'attache aux « *East India Docks* », sur la Tamise, aux portes de Londres ; on s'y rend en chemin de fer par la gare de Fenchurch. Les bateaux intermédiaires, ainsi appelés en opposition aux mailboats ou steamers postaux — qui font le service accéléré du Cap et de l'Afrique du Sud en dix-sept jours — visitent au contraire différentes escales et leur marche est moins rapide ; ils mettent de vingt-deux à vingt-quatre jours pour arriver à Cape-Town.

Mgr van Caloen avait eu la bonté de nous accompagner jusqu'à bord ; il nous

réunit avant le départ pour nous bénir et nous exprimer ses vœux et ses dernières recommandations, avant de reprendre le chemin de l'abbaye de Saint-André.

La descente de la Tamise en bateau présente le coup d'œil le plus animé : mille embarcations de tout genre bordent les quais, ou sillonnent le fleuve en tous sens au milieu d'une intense activité de fourmilière humaine. Ce spectacle se prolonge pendant des heures, et c'est à perte de vue une véritable forêt de mâts et de cheminées entourée d'un fouillis de cordages. A la longue pourtant, la verdure reparaît, la

LA COLONIE BÉNÉDICTINE A BORD DU GERMAN

nature affirme à nouveau ses droits et l'on aperçoit des troupeaux, des fermes et des cottages.

La nuit nous retrouve en mer, longeant la côte anglaise qui s'illumine des lumières des villes et des feux tournants des phares : on devine dans la pénombre : Douvres, Folkestone, Brighton, et le matin, ce sont les grands ports militaires de Portsmouth, Plymouth, avec leurs citadelles flottantes : les grands bateaux de guerre, et bientôt le détroit du *Solent* avec l'île de Wight sur la gauche, où l'on aperçoit non loin de Ryde, Quarr Abbey, la fondation d'exil de nos confrères de Solesmes.

Enfin, nous voici au fond de la baie, à Southampton, port d'attache de l'*Union Castle line*. Quelques heures d'escale nous permettent de faire une petite excursion à la ville où nous complétons nos emplettes par l'acquisition de « *deck chairs* » qui nous seront si utiles pour la longue traversée. De nombreux passagers viennent grossir nos rangs et bientôt nous laissons de nouveau derrière nous, et cette fois pour de bon, la côte anglaise. Après la Manche, le golfe de Gascogne ménageait à plus d'un un accueil désagréable ; aussi le lendemain, la salle à manger de première était presque déserte et les poissons faisaient de bonnes affaires ; pour moi heureusement, je dois dire que je comptais parmi les vaillants qui tenaient tête à l'orage tant extérieur qu'intérieur.

II

Notre premier port de relâche était Las Palmas, dans les Iles Canaries. Après avoir aperçu de loin les côtes d'Espagne et du Portugal, et vu disparaître l'Europe

LAS PALMAS. — LES VILLAS DANS LA MONTAGNE.

avec les hauteurs dénudées du Cap Finistère, on n'était pas fâché de revoir la terre ferme d'un peu plus près. Le 25 août, vers 9 heures du soir, les lumières de la ville étaient en vue. Notre bateau étant trop grand pour entrer au port, on s'avança, en jetant la sonde, jusqu'à un kilomètre environ du rivage, puis, l'ancre fut jetée et l'escalier descendu. Aussitôt le *German* se trouva entouré d'une nuée de barques, montées par des marchands de fruits, d'étoffes, de cigares, de fauteuils, d'oiseaux variés, — tandis que des canots automobiles accostaient en se frayant adroitement

un chemin dans la cohue, et que des chalands pesamment chargés de charbon venaient se coller aux flancs du navire.

Pour échapper à tout ce tapage, à la poussière qui pénètre partout, quand on commence à emmagasiner le noir combustible dans les soutes du navire, nous prenons place dans une vedette qui nous transporte au môle. De là nous gagnons la ville encore assez éloignée, dans une singulière voiture, tirée à une allure inquiétante par un mulet, et nous débouchons bientôt sur la principale place, ombragée de magnifiques palmiers et autres essences tropicales. Malgré l'heure avancée (il est plus de minuit), les terrasses regorgent de monde, assis à de petites tables et dégustant des glaces et des sorbets arrosés de vin blanc. Nous allons voir l'apparence extérieure de la cathédrale, fermée naturellement en ce moment, et remarquons les chiens de bronze qui en flanquent l'entrée; au dire d'un agent de police, ces animaux auraient quelque chose à faire avec l'appellation de la ville : du latin *canis*. Enfin, nous regagnons le bateau dans les petites heures du matin; mais impossible de dormir; le vacarme continue toujours et, pour comble de malheur, les hublots des cabines ont été vissés par précaution contre la poussière, et la température est étouffante. Aussi, mieux vaut, dès l'aube, remonter sur le pont pour voir évoluer les barques des marchands de fruits et de curiosités diverses. Ces pittoresques commerçants ne sont pas autorisés à monter à bord, mais au moyen de corbeilles attachées à de longues cordes s'établissent des va-et-vient entre les passagers et les vendeurs, et lorsque l'argent a été descendu et empoché, les marchandises ne tardent pas à remonter le long des flancs du bâtiment; ces transactions s'effectuent au milieu d'un charivari impossible à définir et de cris proférés dans toutes les langues imaginables.

A cette heure matinale, la grande Canarie et sa capitale apparaissent dans le magnifique décor d'une journée d'été, offrant l'aspect d'une ville orientale avec ses toits en terrasses, et ses maisons blanches s'étalant en étage sur les premiers versants des montagnes. Celles-ci s'élèvent de toutes parts, présentant des flancs arides et volcaniques; en quelques endroits seulement apparaissent de petites oasis de verdure, formées par ces superbes palmiers qui ont donné leur nom à la ville. Enfin le navire lève l'ancre et nous nous retrouvons bientôt entre le ciel et l'eau; nous ne reverrons la terre que dans huit jours, à l'île d'*Ascension*.

III

Pour occuper leurs loisirs, les passagers organisent des jeux sur le pont, et les Anglais excellent dans ce genre de sport : il y a des courses de vitesse, courses en sacs, courses à la *pomme de terre*; voici en quoi consiste cette dernière : les concurrents doivent, à un signal donné, ramasser un nombre de pommes de terre, déposées en ligne sur le pont et les rapporter une par une dans un seau, placé au point de départ des concurrents. Celui qui a terminé le plus prestement sa besogne est déclaré vainqueur. Un jeu : appelé « *chalking pig's eye* », consiste à tracer à la craie l'œil d'un cochon grossièrement ébauché sur les planches, et ce qui complique l'opération, c'est qu'on a les yeux bandés; aussi arrive-t-il, que le pauvre animal se voit pourvu d'un organe visuel à des endroits entièrement inusités d'après

l'anatomie. Une autre course est celle *des bottines* : les champions accourent du bout du pont nu pieds, portant leurs bottines que des marins ont au préalable ficelées dans un sac, enveloppées au dehors et bourrées au dedans de papier et autres articles disparates, c'est à qui se chaussera le plus vite et reviendra premier au point de départ ; ou bien on tire à *la grande corde* : ce qu'on appelle en anglais le « *Tug of War* » ; les passagers de la première contre ceux de la seconde ; grâce au renfort des membres de la Mission, c'est la Première qui l'emporte ; ce qui fait dire au capitaine Cruise que, lorsque l'Eglise et l'Etat s'entendent pour commencer une entreprise, ils sont sûrs de la mener à bien.

Le 1^{er} septembre, nous franchissons l'Equateur, sans aucune des cérémonies naguère en usage pour le passage de la ligne ; la température est excellente, pas trop chaude, il paraît que nous devons cela à la saison d'hiver et des pluies qui règnent à cette époque par cette latitude.

Chaque soir on organise des concerts ou des danses. Il y a plusieurs artistes de talent à bord, entre autres une cantatrice anglaise qui ne se fait pas prier pour donner en toutes circonstances des échantillons de son répertoire ; un passager de seconde obtient aussi un grand succès par l'exécution d'un chant maritime et patriotique : « *Go away to sea* ». « Va sur mer, jeune homme, va, suis l'exemple de tes pères ; c'est par l'audace de ses marins, de ses pionniers que l'Angleterre s'est taillé une si grande place par le monde ; » et des bravos frénétiques accueillent le jeune artiste.

Le capitaine du *German*, un vieux loup de mer, voudrait, lui, voir danser tout le monde y compris les missionnaires, et il nous cite pour nous convaincre l'exemple d'un évêque anglican qui fit naguère le passage sur son bateau. C'est un très brave homme et nous avons, le soir, de longues conversations sous le beau ciel étoilé de l'équateur. Il a mis gracieusement à notre disposition le fumoir de première classe pour les exercices religieux ; tous les matins s'y célèbrent plusieurs messes, auxquelles assistent des religieuses et quelques passagers. Le dimanche, la messe a lieu dans le salon de deuxième classe, tandis que dans celui de première se célèbre le service protestant présidé par le capitaine, à défaut de ministre du culte ; la Bible est posée sur un coussin recouvert du drapeau anglais, et ces braves gens, après des lectures et des prières, chantent quelques hymnes avec beaucoup d'ensemble et de dignité ; le respect humain est chose inconnue pour eux.

Le 3 septembre, nous sommes à *Ascension*, qui n'est qu'un îlot inculte et volcanique, station navale de l'Angleterre, et désigné pour cette raison sous le vocable nautique de « *H. M. S. Ascension* » (le navire de Sa Majesté « *Ascension* »). Il n'y a là qu'une centaine d'habitants, employés à la station navale de ravitaillement en charbon pour les navires de guerre et de câbles sous-marins. Il n'est pas permis de descendre à terre, car il faudrait pour cela une autorisation du commandant de place ; on se borne du reste à débarquer du courrier, et une certaine quantité de cargaison. Quelques passagers profitent des loisirs de l'escale pour se livrer à la pêche ; de fait, les poissons abondent dans ces parages, il y a même des requins, et l'on en capture un ou deux de petite taille. Mais bientôt, le *German* appareille de nouveau, et le soir, après avoir parcouru cent-vingt milles, le pic de l'*Ascension* est toujours en vue et domine les flots qu'envahit l'ombre naissante.

IV

Mais l'escale suivante devait être plus intéressante encore : en effet, le 6 septembre, j'étais à peine éveillé, que je fus surpris par le silence qui régnait à bord ; les trépidations de l'hélice avaient cessé, et le navire qui ne faisait plus que glisser mollement sur les flots grâce à la vitesse acquise, ne tarda pas à s'arrêter. Je me précipitai au hublot de la cabine : le *German* venait de jeter l'ancre à quelques encâblures de l'île fameuse de Sainte-Hélène. Dans la pénombre matinale, c'est une fantastique apparition que ces gigantesques murailles de rochers noirs tombant à pic dans les flots ; les vagues viennent les entourer d'une blanche ceinture d'écume et se précipitent en mugissant dans les cavernes et les anfractuosités qu'à la longue elles s'y sont creusées. De toutes parts les montagnes élevées qui forment seules l'île Sainte-Hélène, dressent à des milliers de pieds leurs sommets désolés et arides. Mais plus haut que les pics dont les nuages viennent par moment entourer la cime, se dressent la figure et les souvenirs du grand vaincu dont tant d'écrivains et de poètes ont immortalisé le cruel exil. Ce n'est pas sans émotion qu'on met le pied sur cet îlot perdu de l'Atlantique, et l'on revit la scène qui s'y déroula le 15 octobre 1815, au moment où le « Northumberland », commandé par le capitaine Cockburn, déposait à terre son illustre passager. A la vue du séjour que lui destinait son éternelle ennemie, Napoléon se serait écrié : « Enfin, voilà ce beau pays ! » Beau certes, mais d'une beauté sauvage et grandiose, tel du moins apparaît-il au voyageur qui revoit avec plaisir la terre quelle qu'elle soit, après avoir passé plus de quinze jours entre le ciel et l'eau.

LES ROCHERS DE SAINTE-HÉLÈNE.

Dès que la permission d'aller à terre est donnée et l'escalier descendu, je m'empresse de sauter dans la première barque qui se présente, en compagnie de tous les membres de la mission du Katanga et de quelques connaissances du bord, parmi lesquelles une intrépide demoiselle française, qui partage et excite notre désir de faire aux lieux célèbres de l'île un pèlerinage en règle. A peine à terre, nous sommes assaillis d'offres ; 5 shillings pour un cheval, 9 shillings 6 pence pour une place en voiture. Mieux vaut encore essayer celle de saint François, d'autant plus

qu'on éprouve un furieux besoin de se dégourdir les jambes. Nous traversons la petite ville de Jamestown, située dans une étroite vallée et dominée de toutes parts par d'énormes montagnes couronnées de fortifications. Pour le dire en passant, il n'y a plus maintenant de garnison à Sainte-Hélène. Pendant la guerre des Boers, l'Angleterre avait fait de l'île fameuse un lieu de détention pour ses prisonniers ; elle y maintenait alors une garnison de 1,500 hommes, et l'on y compta jusqu'à

4,500 prisonniers parmi lesquels le général Cronjé. Ajoutons, puisque nous en sommes à citer des chiffres, que la population de l'île est d'environ 3,500 âmes ; ses dimensions : 10 1/2 milles de long, sur 6 1/2 de large.

Un peu plus haut, en sortant de la ville, on aperçoit la maison des « *Briars* », où Napoléon fut hébergé pendant qu'on lui préparait une résidence à Longwood ; c'est maintenant la propriété du Câble transatlantique Oriental.

De là, la route carrossable en lacets, raide comme un toit, s'élève à perte de vue vers les sommets ; elle est coupée par le sentier de chèvres que nous suivons, beaucoup plus ardu encore ; un de nos compagnons succombe à la peine et nous le laissons à demi pâmé au bord du chemin, sous la garde d'un charitable samaritain, en sûreté, du reste, car les gens de l'île paraissent fort aimables. Blancs, gens de couleurs, nègres et négresses, tous parlent l'anglais et font bon accueil aux

LA VILLE DE JAMESTOWN.

étrangers, qui deux fois par mois seulement viennent fouler le sol de leur île, les uns arrivant du Cap, les autres d'Angleterre. Nous montons, nous montons toujours, et sans cesse de nouveaux sommets se dressent devant nous et viennent lasser nos jarrets si pas notre courage. Enfin, nous suivons une crête et bientôt nous redescendons dans une petite vallée, située bien haut encore dans les montagnes et dont les versants, le fond surtout, semblent présenter une végétation qui contraste avec bien d'autres parties de l'île.

C'est là que, pendant dix-neuf ans, a reposé le grand conquérant. Le chapeau à la main, nous pénétrons par une petite barrière sous l'ombrage des pins élancés et des cyprès qui entourent une petite pelouse circulaire au centre de laquelle se dresse le monument commémoratif, une grande pierre quadrangulaire surélevée, récemment recouverte d'une couche de ciment et dont l'accès est défendu par une grille de fer, c'est tout : pas d'inscription, aucun nom ; seules quelques fleurs

entourent la pierre, et cette simplicité est, pour ceux qui ne sont pas totalement ignorants de l'épopée impériale, plus éloquente que tout ce que l'on eût pu écrire.

Napoléon lui-même avait choisi cet endroit comme lieu de sa sépulture au cas où lui serait refusée la dernière faveur qu'il ambitionnait, celle de reposer sur les bords de la Seine, « parmi ce peuple français qu'il avait tant aimé ».

C'est à l'ombre des saules pleureurs depuis longtemps disparus qu'il avait désiré voir creuser sa tombe ; souvent, il était venu se reposer dans cet endroit solitaire, étancher sa soif à la claire fontaine, dont le touriste aujourd'hui encore tient à goûter l'eau cristalline ; et il aimait à s'y abîmer en de longues rêveries. A l'entrée du petit enclos, une guérite de soldat ; à l'autre bout, une petite maisonnette de bois où se trouve le livre des visiteurs.

Et puis la montée reprend sur le versant opposé : ce sont de nouveaux lacets qui semblent interminables, et enfin, au sommet, l'on retrouve la route carrossable qui suit la ligne de faite aboutissant au plateau fameux de Longwood.

★ ★

Deux grands piliers flanqués de mures, autrefois sans doute des corps de garde anglais, bordent l'entrée de la drève qui, en ligne droite, s'étend vers le Vieux Longwood. De même que l'enclos contenant le tombeau, l'extrémité impériale et le jardin y adjacent ont été acquis à prix d'or par le gouvernement français, en 1859, et font partie du territoire de la République : le consul français à Sainte-Hélène, à présent M. Royer, en a la garde. Avant 1859, cette demeure

LE TOMBEAU DE NAPOLÉON. I^{er} A SAINTE-HÉLÈNE.

historique avait été maltraitée de la manière la plus indigne : la salle où l'Empereur avait rendu le dernier soupir servait de moulin, et sa chambre à coucher d'écurie pour les cochons ; ces différentes pièces ont été rétablies dans leur aspect primitif ; mais tout le mobilier a disparu ; il s'en trouve des pièces dans différents musées de Paris et de Londres et beaucoup aussi dans les salons de Plantation-House, la résidence du gouverneur britannique à Sainte-Hélène.

Nous pénétrons à Longwood en gravissant les marches de la véranda ; la première pièce est l'antichambre, employée d'abord comme salle de billard, mais ce meuble servait surtout à étaler des cartes quand Napoléon voulait décrire quelque-une de ses campagnes ou de ses batailles. La salle suivante est le salon : entre les deux fenêtres, entouré d'un grillage de fer, on aperçoit un buste de l'Empereur

en marbre blanc ; il a été exécuté d'après un moulage pris immédiatement après le décès ; c'est à cet endroit précis que se trouvait le lit de camp qui avait servi à Napoléon pendant plusieurs campagnes et sur lequel il rendit le dernier soupir. Une aile, s'adaptant en marteau sur la précédente, contient une série de pièces communiquant entre elles : la bibliothèque, où ne se trouvaient au commencement que cinq cents volumes, nombre qui s'éleva dans la suite jusqu'à trois mille ; la salle à manger, très sombre à cause de son unique et étroite fenêtre et dès lors rarement employée par l'Empereur. Quel contraste n'était-ce pas, en ces rares occasions, que d'y voir étaler cette superbe vaisselle d'or et d'argent, don de la Ville de Paris que l'exilé avait pu emporter avec lui ; de l'autre côté de cette salle, le cabinet de travail de l'Empereur, et à côté de sa chambre à coucher ; toutes pièces bien resserrées et bien mesquines pour celui qui avait connu les splendeurs des Tuileries et de la Cour impériale.

Le guide nous désigne la place des différents meubles : le bureau de l'Empereur et l'espace voisin où il se promenait de long en large en dictant ses mémoires ; la cheminée où figuraient le buste du Roi de Rome et le réveille-matin emporté par Napoléon en guise de souvenir de la chambre du roi Frédéric de Prusse ; les parois voisines où étaient suspendus d'un côté le portrait de Marie-Louise et de l'autre celui de Joséphine. Une petite pièce contiguë était la salle de bain de l'Empereur ; puis un escalier voisin conduit à une série de mansardes sous le toit, bien exigües et éclairées seulement par de mé-

LA MAISON DE LONGWOOD.

chantes lucarnes : c'est là qu'habitaient les amis fidèles qui avaient suivi le maître détrôné jusque dans son exil.

Derrière ce bâtiment principal s'élèvent quelques autres misérables dépendances, cuisines, nouvelle salle de billard en planches et quelques autres communs et logements étroits. A l'entour, un petit jardin de quelques mètres de large, où l'Empereur venait prendre l'air et parfois, suivant le conseil de son médecin, s'occupait de jardinage. Car, la consigne qu'avait un officier anglais de l'accompagner chaque fois qu'il sortait de son enclos lui était tellement à charge, qu'il préférerait souvent renoncer au plaisir de la promenade ; ces sorties étaient aussi annoncées d'un bout à l'autre de l'île par les signaux que se transmettaient de poste en poste les sentinelles ; un vétéran anglais le décrit et c'était très simple : chaque soldat se bornait à élever son chapeau au bout de la baïonnette de son fusil.

La situation du vieux Longwood ne pouvait être plus défavorable : un plateau étroit, élevé, battu l'hiver par les grands vents du large ; sans aucun abri ni végétation et exposé dès lors l'été à toutes les ardeurs du soleil. Il est vrai que l'Angleterre avait fait construire une demeure plus digne de son illustre prisonnier :

New Longwood, construction spacieuse qui s'élève à peu de distance de l'ancien Longwood; elle comprenait deux étages et une série d'appartements vastes et confortables pour l'Empereur et sa suite. Ce dernier en suivait les progrès avec grand intérêt, tout en disant qu'il ne s'en servirait jamais. En effet, les aménagements intérieurs n'en étaient pas encore terminés, quand le bruit se répandit de sa maladie, et peu de semaines après, il n'était plus. Il s'éteignit le 5 mai 1821. La religion qu'il avait oubliée, persécutée même aux jours de sa gloire, il la retrouva, dans le malheur, et elle vint consoler les amertumes de son exil et adoucir ses derniers moments. Il fut déposé dans le tombeau qu'il s'était choisi dans ce coin si poétique de Geranium Valley; il devait y reposer jusqu'en 1840, époque où le prince de Joinville vint chercher ses restes mortels et les transporta en France à bord de la frégate la *Belle Poule*.

V

Cependant l'heure fixée pour l'appareillage était arrivée et comme nous redescendions à *Jamestown*, on entendait déjà retentir sur la mer les détonations

CAPE-TOWN ET TABLE MOUNTAIN.

espacées du canon d'alarme, tiré à bord pour accélérer notre retour. Heureusement le médecin du *German* faisant partie du groupe des excursionnistes, il ne pouvait être question de nous abandonner à notre malheureux sort sur cet îlot perdu de l'Atlantique.

La dernière semaine de la traversée fut comme les précédentes favorisée par un temps magnifique; mais à part le ciel et l'eau, nous n'eûmes guère d'autre spectacle que celui des bandes de poissons volants, émergeant tout à coup des vagues pour s'y replonger quelque douze ou quinze mètres plus loin, dépistant ainsi la chasse de leurs voraces poursuivants.

Enfin, le 13 septembre, dès l'aube, le continent sud-africain est en vue. Il y a

vingt-quatre jours que nous avons quitté Londres, car les vents contraires, joints à une mer assez forte, ont, surtout dans les derniers temps, contrarié la marche du navire et prolongé presque de deux jours la traversée. Le vent plutôt frais qui soufflait au large depuis l'Equateur s'adoucit à mesure que l'on se rapproche de la terre.

Cape-Town s'étale paresseusement au pied des grands rochers qui l'enserrent : Table Mountain surtout, dont la cime, parfaitement plane, est presque constamment entourée de nuages ; plus loin, à l'intérieur du pays, apparaissent d'autres chaînes élevées dont les sommets sont encore couverts de neige, malgré le brillant soleil et la température qui décidément tourne au chaud, malgré l'heure avancée de l'après-midi. Mais le *German* a franchi l'entrée du port. Il est temps de

CAPE-TOWN. ENTRÉE DU PORT.

prendre congé des amis de fortune, faits en route, et c'est une triste impression que de quitter tant de braves gens qu'on avait appris à apprécier et qui sans doute ne se retrouveront plus sur le chemin de notre vie. L'un des passagers, un Père Salésien de Cape-Town, nous emmène à l'Institut de Don Bosco. Le gîte est modeste, car les Pères en sont encore à l'installation primitive dans de pauvres maisons dépareillées, mais l'accueil est cordial et accepté avec reconnaissance. Pour le dire en passant, les Pères Salésiens de Cape-Town, bien peu nombreux il est vrai, ont à présent là-bas une école d'arts et métiers florissante, la seule des Etats-Unis du Sud africain ; leurs quatre-vingts élèves, tous orphelins, apprennent la sculpture, l'imprimerie, la reliure, la cordonnerie, la menuiserie ; il y a aussi un atelier de tailleurs, etc. ; bientôt ils prendront possession d'une bonne partie d'un bel immeuble en construction dans un quartier avantageux de la ville ; le gouvernement ne peut faire autrement que de reconnaître et de favoriser le mérite de l'œuvre entreprise par ces excellents religieux.

La ville de Cape-Town présente le coup d'œil d'une véritable ville européenne ; belles et larges rues, boulevards asphaltés, trams électriques, taxis, magasins qui ne le cèdent en rien à ceux de Londres ou de Bruxelles ; c'est à peine si les physionomies noires rencontrées par-ci par-là, vous rappellent que vous êtes en Afrique. Le lendemain de notre arrivée, nous avons l'honneur de déjeuner au palais épiscopal, où Mgr Runey, un enfant de la catholique Irlande, nous reçoit avec une affabilité charmante. Depuis quarante ans il occupe le siège de Cape-Town, et il a construit lui-même sa cathédrale, qui suffit amplement aux besoins du culte. Il y a du reste plusieurs autres églises paroissiales et chapelles de communautés,

LES BOULEVARDS DE CAPE-TOWN.

desservies par des prêtres distingués, tous anciens élèves de la Propagande. Le nombre des catholiques de Cape-Town est d'environ dix mille à présent.

Les environs de la ville présentent des excursions charmantes : il y a par exemple celle de Sea-Point, que tout touriste qui se respecte doit faire. Un tram électrique ou un train, on a le choix, vous conduit le long de la mer, jusqu'à un joli séjour de villégiature, où les villas s'étagent dans la verdure sur les versants qui vont d'un côté finir dans les flots bleus, et de l'autre s'élèvent rapidement vers les sommets. Ces massifs rocheux s'étendent à partir de la ville sur une distance de quatre-vingt-dix milles vers le fameux cap de Bonne-Espérance. En continuant la promenade à pied, on arrive à un site charmant, « Camp Bay », où une délicieuse plage de sable s'étend mollement entourée d'une ceinture de rochers. Pour le retour, le tram électrique gravit les hauteurs et rentre en ville en franchissant un col élevé, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur Table Bay, le port et la ville entière.

Une autre excursion, un peu ardue il est vrai, mais bien digne d'être tentée, est la visite des propriétés que Cecil Rhodes possédait près de Cape-Town, au pied ou plutôt sur les versants des monts si pittoresques qui s'élèvent derrière Table Mountain. On appelle cela « Rhodes' Farm », mais en réalité, il y a deux résidences, l'une d'été, l'autre, la plus considérable, d'hiver, du style de villa

CAMP-BAY.

hollandaise, que M. Rhodes aimait à préconiser comme le meilleur style colonial sud-africain. Cette habitation a été laissée par son propriétaire comme résidence pour le gouverneur de la colonie ; quant aux jardins, il en a fait don à la ville de Cape-Town ; ils sont plantés d'essences variées, surtout de pins qui présentent sur les versants rocheux des coups d'œil tout à fait alpestres. Ses sommets en effet, sont très élevés et disparaissent souvent dans les nuages. Il y a aussi d'énor-

mes enclos où courent en liberté les gazelles, les autruches, les zèbres, les kangourous, les tortues géantes, ainsi qu'un certain nombre de cages et de clos plus restreints pour les lions, singes et autres animaux de ce genre ; mais depuis la mort de M. Rhodes, cet embryon de jardin zoologique a déjà bien diminué.

Une belle allée conduit le visiteur toujours plus haut. Il fait bien chaud, mais on est récompensé par une vue superbe et bientôt, au pied même des escarpements qui s'élancent vers les cimes, on parvient au monument commémoratif élevé par la ville de Cape-Town au citoyen remarquable qui avait rêvé, voulu cette Afrique du Sud une et grande, que nous voyons aujourd'hui et que l'avenir sans doute verra pleinement réalisée. Un escalier monumental en granit, bordé de gigantesques lions de bronze couchés, s'élève vers un péristyle aux nombreuses colonnes mas-

LA PASSE SAINT-MICHEL.

sives, aux chapiteaux et aux caissons de granit. Sur le premier gradin, un cavalier monté sur un cheval fougueux personnifiant l'Energie physique, la main étendue vers le vaste continent noir, exprime bien la puissante emprise de ce moderne

conquérant sur des terres et des richesses longtemps ignorées ou méconnues, et la ténacité avec laquelle il a poursuivi son œuvre. Une niche ménagée dans le mur qui forme le fond du monument attend encore le buste de Rhodes, mais une inscription gravée profondément dans la pierre redit déjà pour les générations futures la reconnaissance de ses concitoyens :

« To the spirit and life work of Cecil John Rhodes, who loved and served South Africa. »

(Au génie et à l'œuvre de toute la vie de Cecil John Rhodes qui a aimé et servi l'Afrique du Sud.) De la terrasse qui domine le monument, on jouit d'une vue idéale, qui s'étend même jusqu'au Cap de Bonne-Espérance et embrasse à la fois les deux océans qui le baignent.

LE MONUMENT DE CECIL RHODES.

HÔTEL-DE-VILLE DE CAPE-TOWN.

Il faut aussi profiter de son passage à Cape-Town pour voir le Parlement qu'on vient d'agrandir en vue de l'ouverture de la session prochaine, les jardins

publics, où l'on trouve les plus beaux échantillons de la flore africaine, le musée où l'on voit une belle collection de l'anthropologie, de la faune et de la minéralogie des colonies du Sud-Africain. L'hôtel-de-ville est également remarquable.

VI

Mais déjà trois jours se sont écoulés ; il est temps de reprendre la route du Nord et nous nous embarquons un beau matin dans l'express de Johannesburg ; plusieurs de nos amis du *German* voyagent dans le même train que nous, et nombre d'autres viennent assister au départ. On voit que la plupart des voyageurs s'embarquent pour une destination lointaine ; sur le quai, on échange des adieux, qui peut-être seront sans revoir ; des femmes pleurent, des mouchoirs sont agités et le train démarre, au milieu des « good bye, hip, hip hurrah ! good luck ! », etc. Dès l'abord, le train, après avoir franchi la plaine et quelques landes sablon-

LE CHEMIN DE FER DU CAP.

neuses, commence à gravir les premières rampes des montagnes, dont les lignes tantôt si éloignées se rapprochent insensiblement. On arrive bientôt dans des défilés sauvages, où des pics élevés hérissent de toutes parts leurs cimes couronnées de neige. La voie monte, tourne, serpente et accomplit d'in vraisemblables crochets ; il est clair que le premier souci des ingénieurs a été d'avancer au plus vite la voie ferrée en évitant tous les travaux importants. Vers le soir, on est parvenu à une grande altitude ; on longe des précipices effrayants, et l'on monte toujours, en suivant des gorges qui rappellent le Saint-Gothard, les vallées de la Reuss ou du Tessin. On va bien lentement, il est vrai, malgré les trois locomotives qui remorquent le train. La nuit on dort très confortablement, chaque compartiment se transformant en dortoir à quatre ou six couchettes, et les installations de lavatoires et salles de bains ne laissent rien à désirer.

Comme généralement dans toute cette partie de l'Afrique, l'altitude est considérable, 1,200 à 1,500 mètres ; aussi la nuit est-elle très fraîche. Le lendemain, nous avançons à travers les lieux rendus célèbres par les débuts de la fameuse guerre anglo-boer. Les noms des stations rappellent autant de combats acharnés

où le sang a coulé à flot : c'est *De Aar*, où l'on voit à proximité de la ligne un vaste cimetière où ont été enterrées les victimes de la bataille ; de pieuses mains ont divisé ce champ du repos en carrés et marqué les tombes, qui sont nombreuses, par des cailloux blancs ; sur le versant d'une montagne aride qui le domine, on a tracé également en caractères géants avec ces mêmes pierres blanches, le monogramme du Christ, comme un symbole d'espérance et de résurrection sur ce champ de mort.

Plus loin, c'est Belmont, qui fut un combat affreusement acharné, me dit un agent de la police montée du Cap, qui y prit part. Nous passons aussi la Modder River, témoin des revers du général Methuen, enfin Maggersfontein, autre champ de bataille. Le soir nous sommes à Kimberley, où nous devons quitter l'express de Johannesburg. Un arrêt d'une heure nous permet de dîner au restaurant voisin de la gare ; puis en route pour Bulawayo.

Un ingénieur écossais, grand ami de la Belgique, où il a souvent résidé, est charmé de rencontrer des Belges, en la compagnie desquels il peut rafraîchir ses souvenirs de Bruxelles, Gand et Bruges ; il se souvient particulièrement d'un certain café de la capitale, où l'on pouvait boire au moins un bon verre de bière ; il raconte d'une façon très intéressante ses aventures au siège de Kimberley qu'il a dû défendre malgré ses sympathies pour la cause boer.

Au cours de cette journée, nous avons eu la chance de faire d'autres interviews intéressantes, particulièrement celle d'un fermier du Cap, qui est en train de se faire une belle fortune par l'élevage des autruches ; il en possède huit cents et la vente des belles plumes noires ou blanches destinées aux chapeaux de nos élégantes lui rapporte de cent vingt-cinq à trois cent soixante-quinze francs par oiseau. Un joli petit revenu !

Tandis que le train s'éloigne de Kimberley, les lampes électriques jettent leurs lueurs blafardes sur les machines extractrices des mines de diamants, fort semblables à celles de nos houillères. Jusqu'à présent nous avons traversé le vaste plateau herbu et broussailleux du Karroo ; c'est maintenant le Veld transvaalien : nous ne sommes éloignés de la frontière de l'ancien Etat boer que de quelques milles, et l'on aperçoit ces fameux kopjes, si favorables à la guerre d'embuscade et si célèbres pendant la guerre.

Partout des vestiges de ce conflit meurtrier, qui, me dit-on, a coûté la vie à 35,000 Anglais ; quant aux Boers, le défaut de liste de recensement n'a jamais permis d'évaluer exactement leurs pertes. Tous les milles, la voie est bordée des restes de ces fameux blockhaus qui permirent aux Anglais de maintenir leurs communications ; les uns construits en pierres, le plus grand nombre, simples épaulements ou rotondes creusées en terre ; on voit aussi de longues tranchées d'où les tirailleurs répondaient au feu plongeant des hauteurs, et aussi... bien

DANS LES MONTAGNES DU CAP.

souvent des tombes, toutes les mêmes, avec une petite croix de fer, peinte en blanc.

Le 18 septembre, qui est un dimanche, nous arrivons à Mafeking, où résident une centaine de blancs, et qui compte un bon nombre de magasins bien fournis; malheureusement pour nous, le repos dominical est si bien observé dans ce pays qu'il nous est fort difficile de nous ravitailler. C'est pourtant nécessaire, car notre train qui n'est pas l'un des « mail trains » hebdomadaires, ne comporte pas de wagon-restaurant.

A partir de cette station, le convoi devient mixte : une voiture de chaque classe, plus une troisième réservée aux noirs, qui prennent place dans les accoutrements les plus fantaisistes; en plus, vingt-cinq voitures de marchandises. C'est dire qu'on n'avance pas très vite; une douzaine de milles à l'heure tout au plus; il y a aussi une voiture pour le personnel de rechange du train, et l'on s'arrête en temps voulu, pour remplir les réservoirs d'eau de la locomotive et des voitures ainsi que le wagon citerne. A chaque arrêt, les voyageurs sont libres de descendre,

LE DÉFILÉ DE POORT.

d'aller remplir leurs sacs à eau (fameuse invention que ces outres de toile qui gardent l'eau plus fraîche que les filtres du train) et de se promener comme bon leur semble; le contrôleur se garde bien de se faire du mauvais sang pour « boucler son train » comme le font nos bons agents des chemins de fer, il laisse ce soin au machiniste, qui prévient, d'un coup de sifflet strident, les voyageurs qu'il est à peu près temps de reprendre place dans le train s'ils ont envie de continuer leur voyage. Les gens prudents s'empressent d'obtempérer à cette invitation,

les autres attendent que leur voiture passe à l'endroit où ils se trouvent et escaladent à la volée le marche-pied, sans que personne songe à blâmer cet intéressant exercice de gymnastique. Il y a même plus, et j'ai vu de mes yeux un settler blanc, arrivé à la hauteur de sa ferme, sauter à bas du train en marchant à un endroit où la montée avait rendu l'allure du convoi assez modérée pour tenter l'aventure sans se casser le cou.

Après Mafeking, le paysage change; ce ne sont plus les plaines immenses à perte de vue, semées de quelques maigres arbustes, où parfois on voit un petit champ cultivé, grâce à l'arrosage et à l'eau fournie par les aermotors très nombreux en ce pays; c'est la Savane ou plaine accidentée et boisée, coupée de collines et de montagnes sauvages, très peu peuplées. Aux rares stations, toute la peuplade du kraal voisin est là au complet pour voir le train; c'est un des événements de la semaine; les braves noirs offrent aux voyageurs des bouteilles de lait de chèvres, des peaux de bêtes, des objets en bois travaillés représentant des éléphants, des serpents, des léopards, etc.; d'autres jouent d'un instrument musical assez intéressant; une longue perche sur laquelle est emmanchée une boîte à conserve et une ou deux cordes tendues; les autres espèrent simplement quelque aubaine

et de fait on leur lance des bonbons, des restes de pain ou de viande, qu'ils avalent avec une satisfaction visible et sans témoigner le moindre dégoût. A noter aussi à chaque station, la présence de deux agents de la police indigène en uniforme khaki, la cravache à la main, tenant les nègres à distance raisonnable du train quand ils menacent de devenir trop familiers.

Le quatrième jour du voyage dans la matinée, nous sommes à Francistown, chef-lieu de la Tati Concession (contrée dont, je l'avoue, j'ignorais l'existence avant d'y être passé), elle fait du reste partie du *Bechuanaland Protectorate*, que nous avons traversé. Il y a là une petite ville en miniature et en herbe qui rappelle Mafeking et compte déjà bon nombre de comptoirs commerciaux, destinés surtout à ravitailler les mines voisines. Dans l'après-midi, nous pénétrons dans la Rhodésie du sud et, vers 8 heures, nous arrivons à son chef-lieu Bulawayo, 4,361 milles de Cape-Town.

VII

Une surprise nous attendait à la station de Bulawayo et, certes, en pleine Afrique centrale, c'était chose assez inattendue de trouver à la sortie de la gare, en même temps que les souhaits de bienvenue des RR. PP. Jésuites, un énorme autobus à douze places mis à notre disposition par un de leurs amis pour nous conduire au Collège Saint-Georges, où l'hospitalité nous était gracieusement offerte. L'arrivée d'un train de voyageurs à Bulawayo est un événement : il n'en passe que quatre par semaine dans les deux sens. Aussi une grande animation règne-t-elle aux abords de la gare : autos, taxis, cabs et voitures attendent les étrangers, que poursuivent les chasseurs d'hôtels ; une nuée de noirs se présentent pour transporter les bagages, tandis qu'une foule d'autres vous offrent un moyen de transport pratique dans leurs pousse-pousse japonais, aux roues de caoutchouc. Ces véhicules s'appellent là-bas : *Rickshaws* (prononciation : à peu près comme le mot « geai » dans le wallon de Namur.) Pour les tirer, les indigènes se mettent entre les légers brancards affublés d'oripeaux voyants ; queues ou peaux d'animaux qui leur pendent par derrière, et cornes d'antilopes qu'ils se fixent sur la tête. Au premier abord on se demande, quels peuvent bien être ces représentants des espèces préhistoriques assez complaisants pour remorquer votre véhicule.

La ville, divisée par des larges avenues numérotées et des rues à angle droit comme on en voit en Amérique, est entièrement éclairée à l'électricité. La population blanche est de trois mille habitants. On voit déjà quelques belles constructions et nombre de magasins, parfaitement montés, qui soutiendraient sans crainte la comparaison avec ceux de beaucoup de nos villes d'Europe ; naturellement, les prix sont assez élevés.

Il y a quelques belles rues ; c'est-à-dire suffisamment garnies de maisons ; pour beaucoup d'autres, la plus grande partie des maisons est encore à construire. L'un des plus beaux monuments est, sans contredit, la belle église en granit du pays, élevée dans ces dernières années par les Pères Jésuites et surtout par les soins du Père Barthélemy, supérieur de la maison de Bulawayo. Ce sont, comme on le sait, les religieux de la Compagnie de Jésus qui travaillent depuis longtemps

dans le vaste territoire de Mission compris actuellement dans la Rhodésie du Sud et celle du Nord-Ouest ; celle du Nord-Est est dévolue aux Pères Blancs. C'est le P. Garlandt qui est actuellement préfet apostolique des Rhodésies, et nous avons eu le plaisir de le rencontrer de retour d'une visite aux postes éloignés de sa mission. Celle-ci contient environ quatre postes importants et nombre d'autres, trente religieux et plusieurs communautés de religieuses, dont les maisons florissantes des Sœurs dominicaines de Bulawayo et de Salisbury ; les premières ont un magnifique couvent tout proche de l'église et une école comptant quatre-vingt-dix pensionnaires, sans parler de mille externes.. Quant aux Pères, ils élèvent à Saint-Georges College cent dix élèves, le plus grand nombre externes. En outre, c'est l'un des Pères qui est chargé par le gouvernement de la Rhodésie de la direction de l'Observatoire de Bulawayo.

★ ★

Comme à Cape-Town, le souvenir du fondateur de la Rhodésie est dignement perpétué à Bulawayo. Il y a d'abord, au centre de l'avenue principale, la statue en pied de Rhodes, fort semblable à celle que l'on voit dans les jardins publics de Cape-Town. Non loin de là s'élève le monument des deux cent trente pionniers de la civilisation qui ont perdu la vie dans la révolte des Matabélés en 1896, comme

VUE DES MATOPOS-HILLS.

le dit l'inscription ; outre les noms des victimes, la colonne porte une mitrailleuse ; est-ce pour rappeler un épisode de la lutte, ou ce canon avertit-il les indigènes de ce qui les attend s'ils tentent encore de compromettre la tranquillité du pays ? Je ne sais. Le fait est qu'à présent blancs et noirs semblent vivre en fort bonne intelligence, aussi l'on voit les dames et les fillettes européennes courir à bicycle

les rues et même la banlieue avec la crânerie qui distingue leurs cousines d'Outre-Manche.

Mais c'est la contrée pittoresque des *Matopos Hills*, située à cinquante kilomètres de Bulawayo, qui a le privilège de conserver le monument le plus célèbre de M. Rhodes : son tombeau. Nulle description ne pourrait suffire à dépeindre le caractère à la fois simple et grandiose de cette sépulture, certes unique au monde, dont Cecil Rhodes avait lui-même choisi l'emplacement.

Il faut avoir vu les *Matopos Hills* pour s'en faire une idée. C'est une contrée à part : sur cent milles de long et quarante de large, c'est un enchevêtrement de massifs granitiques, blocs erratiques jetés pêle-mêle, coupés de ravins, de vallées, où croît à la saison des pluies une luxuriante végétation. Le plus souvent, c'est par-

LE KOPJE DANS LES MATOPOS-HILLS OÙ EST ENTERRÉ CECIL RHODES.

tout le rocher à vif : une mer de granit dont les vagues auraient été figées par quelque cataclysme. Au centre de cette région tourmentée, une croupe de granit vif où l'on chercherait en vain un pouce de terre, s'arrondit et s'élève, dominant tout, formant le centre d'un immense panorama d'où la vue s'étend à trente ou quarante kilomètres dans toutes les directions. Une terrasse circulaire de quelques mètres s'étend au sommet, entourée d'une série d'énormes blocs erratiques : c'est ce lieu que Cecil Rhodes avait choisi pour y dormir son dernier sommeil ; il lui rappelait du reste l'un des bons souvenirs de sa carrière aventureuse : les troupes de la Chartered allaient en venir aux mains avec les Matabélés ; Rhodes, fort du prestige qu'il exerçait sur les indigènes, proposa de s'avancer seul et sans armes au milieu de ces hordes farouches ; son audace dompta ces nations sauvages et le conflit se termina à l'amiable.

La tombe a été creusée dans le roc : une simple plaque de bronze, supportée par un encadrement de granit, la recouvre ; elle porte ces mots gravés dans le métal : « *Here lie the remains of Cecil John Rhodes* » (Ici reposent les restes de C. J. Rhodes). C'est simple, mais dans ce cadre merveilleux de la nature, c'est grand. Cependant c'est triste aussi, car le chrétien se demande non sans angoisse si ce n'est pas la glorification, la récompense terrestre de l'œuvre accomplie au cours d'une existence passée dans une indifférence religieuse trop complète.

A quelque cent mètres du tombeau, un peu en contre-bas, sur le même massif

rocheux s'élève le monument construit aux frais de M. Rhodes (il a coûté sept cent cinquante mille francs), à la mémoire du major Wilson et de ses quarante soldats morts, victimes de leur audace durant la conquête

de la Rhodésie. Ayant poursuivi le roi des Matabélés et ses milliers de guer-

MONOLITHES AUX MÂTOPOS. TOMBEAU DE CECIL RHODES.

riers, après leur avoir infligé de grandes pertes, ils se virent couper la retraite par un orage qui rendit impraticable le passage d'une rivière franchie sans difficulté quelques heures auparavant ; attaqués à leur tour par des milliers d'adversaires, ils tombèrent les uns après les autres, les armes à la main, après une résistance héroïque.

Le mausolée en granit, orné d'énormes bas-reliefs de bronze avec personnages en grandeur naturelle, est vraiment admirable ; une inscription en cuivre recouvre la dalle : « *To brave men* » ; une autre rappelle les circonstances du combat et les noms des victimes ; ce fut le

VUE PRISE TROIS HEURES AVANT BULAWAYO.

4 décembre 1893, sur les bords de la rivière Shangani ; elle se termine par ces mots : « *There was no survivor* » (Il n'y eut pas de survivant).

Les funérailles de Rhodes, me dit le chauffeur de notre auto, (le créateur de la Rhodésie est mort en 1902, des suites des privations endurées au siège de Kimberley), furent un spectacle inoubliable. Les cinquante kilomètres de route qui séparent Bulawayo des Matopos étaient encombrés des attelages les plus variés amenant tous les Européens de la Rhodésie, et les rochers voisins du tombeau étaient couverts de milliers de nègres accourus de partout pour rendre un dernier témoignage d'estime au grand chef ; leurs lamentations funèbres formaient un chœur étrange mais profondément impressionnant.

Mais il est temps de reprendre la direction de Bulawayo ; notre autobus, singu-

VUE DE RUINES ANTIQUES DE KHAMI PRÈS DE BULAWAYO.

lièrement solide, fait ses quarante à l'heure par des routes accidentées et souvent assez ravinées ; il doit avoir de fameux ressorts pour résister à des secousses pareilles. Devant notre machine, des gazelles affolées traversent la route, des groupes de babouins se retirent en grognant à l'intérieur des fourrés ou escaladent avec agilité les rochers et les arbres. Nous passons au pied d'une digue monumentale, autre barrage de la Gileppe, construite par M. Rhodes pour alimenter d'eau les champs d'une ferme modèle qu'il possédait à l'entrée des Matopos, et de fait, les champs voisins forment une agréable tache de verdure au milieu des plaines brûlées et jaunies par la saison sèche.

Le lendemain, une autre excursion, toujours en auto (et c'est un moyen charmant de voyager en Afrique, quand il y a trente ou quarante degrés de chaleur), nous avait été ménagée : la visite des curieuses ruines Khami, à vingt-cinq kilomètres de Bulawayo. On n'est pas encore parvenu à expliquer l'existence,

en pleine Afrique centrale, de ces restes de grands murs de pierres taillées, assemblées sans mortier et affectant surtout la forme de tours ou de forteresses ; il s'en trouve en différents endroits, et celles que nous voyons, déjà très considérables, comptent parmi les moindres ; on croit ces constructions très antiques, d'origine Phénicienne peut-être, à moins que ce ne soit là le pays d'Ophir et de Saba, dont il est parlé dans l'histoire de Salomon. En tout cas, c'est fort inté-

RUINES DE KHAMI. — LES MEMBRES DE LA COLONIE BÉNÉDICTINE, EN HAUT LE R. P. GOERTZ.

ressant, et l'on ne s'étonne pas que, de même que pour les Matopos Hills, un service d'automobile soit organisé, plusieurs fois la semaine, vers les ruines de Khami.

VIII

Mais nous étions au terme de notre agréable séjour à Bulawayo. Nous avions déjà passé quatre jours et trois nuits en chemin de fer ; il nous en restait encore deux et demi et deux nuits dans le Zambesi express pour arriver à Broken-Hill. Le lendemain de notre départ de Bulawayo nous avons l'occasion de voir de notre voiture les célèbres *Victoria Falls*, ou chutes du Zambèse qui sont, dit-on, les plus belles du monde. Le voyageur qui ne peut s'offrir le luxe d'un séjour au *Victoria Falls-Hotel*, tout proche, ne peut malheureusement les admirer que pendant le peu d'instant mis pour franchir le pont suspendu, si hardiment lancé sur ce chaos sans fond. Le convoi ne peut excéder à cet endroit la vitesse de cinq milles à l'heure ; je ne sais si c'est pour permettre aux étrangers de jouir

du coup d'œil ou pour éviter d'imprimer au tablier métallique des oscillations trop compromettantes pour sa solidité.

CHUTES DE VICTORIA, VERS LA RIVE GAUCHE DU ZAMBÈZE.

Les chutes Victoria, découvertes naguère par *Livingstone*, constituent assurément un spectacle d'une beauté et d'une grandeur incomparables. D'un côté, en amont, la vue s'étend sur l'immense nappe d'eau du fleuve, large sur ce point de

près de deux kilomètres et émaillé d'îlots verdoyants. C'est bien le calme précédant la tempête que cette marche majestueuse et lente du géant vers les abîmes. Car, soudain ces énormes masses liquides s'effondrent dans une crevasse de quatre cents pieds de profondeur, où elles disparaissent dans les tourbillons d'écume blanche

FORÊT ÉQUATORIALE.

et de vapeur irisée ; elles s'échappent à grande peine de cette chaudière grondante par une faille étroite et profonde tournant brusquement à angle droit. Cet exutoire qui n'a pas plus de vingt-cinq à trente mètres de large, est creusé dans les parois abruptes des roches qui s'élèvent de chaque côté à des centaines de pied de hauteur jusqu'au niveau de la contrée environnante, c'est-à-dire celui du fleuve en amont de la cataracte.

L'impétuosité, le bouillonnement formidable de cette gigantesque chute d'eau défient toute description ; le sourd mugissement de ces flots en furie s'entend à une distance de plus de vingt-cinq kilomètres, tandis que les embruns coupés d'arc-en-ciel qui planent sans cesse au-dessus du gouffre, sont visibles à une plus grande distance encore. Cette irrigation con-

tinuelle a créé sur les rives voisines du fleuve des coins de forêts équatoriales où foisonnent les palmiers et les fougères géantes, et tels que l'on n'en rencontre guère sur le plateau central africain.

Le *Zambesi express* ne dépasse pas Livingstone où l'on change pour prendre le train du *Mashonalund*. Au cours de la journée, nous nous arrêtons pour prendre de l'eau à une petite station voisine de la belle rivière, la *Kafué*, affluent du *Zambèse* ; le matin même, nous dit-on, tout près de là, plusieurs lions sont venus attaquer un troupeau et ont emporté une vache.

Le soir, nous arrivions à *Broken-hill*, alors encore terminus officiel de la ligne de chemin de fer ; il nous faut donc nous résigner à mettre pied à terre et à

voir une légion de porteurs noirs se précipiter sur nos bagages et les faire disparaître en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ; heureusement, révision faite ensuite, il ne manquait qu'une caisse de pommes et citrons, cadeau des bonnes Sœurs de *Bulawayo* ; les larrons avaient eu le flair ! Faute de mieux, nous logeons au « *Katanga hôtel* », baraque en planches, comprenant une salle à manger et un billard, tandis que les chambres à coucher sont représentées par huit « chimbecks » distincts, répartis dans l'enclos ; murs en pisé, toitures en chaume ; en somme des huttes indigènes un peu perfectionnées. L'hôtel du Katanga, auquel l'ouverture prochaine de la nouvelle ligne de chemin de fer allait porter le coup de grâce, en était donc alors à faire ses derniers bénéfices, aussi les voyageurs étaient-ils rançonnés sans pitié.

Par bonheur, cette épreuve devait être abrégée pour nous, et après trente-six heures d'attente employées à parcourir les environs, où l'on voit des mines de zinc momentanément abandonnées, nous fûmes autorisés à prendre place dans un train de matériel à destination du Congo. C'était une faveur que d'être admis à profiter de ce confortable moyen de poursuivre notre voyage, la ligne n'étant pas encore ouverte à l'exploitation ; il est vrai que cette faveur se payait assez cher ; mais sans doute la Compagnie savait bien que nous passerions par ses conditions plutôt que d'entreprendre en caravane un trajet de plus de trois cents kilomètres. Inutile de dire qu'il n'y avait pas d'horaire fixé. Le nôtre fut plutôt fantaisiste. Heureux mortels cependant, à qui, les premiers, parmi les simples voyageurs, il fut donné d'effectuer en train le parcours complet de la nouvelle ligne et de mettre pied à terre à Elisabethville même.

IX

Le 27 septembre donc, à 4 h. de l'après-midi, notre train se décida enfin à démarrer. Deux fourgons fermés avaient été mis à la disposition des huit voyageurs en partance pour la colonie, et leurs quelque cent cinquante ou deux cents caisses. Je laisse à penser les agréments d'une nuit entière passée à danser sur des ressorts plus solides que moelleux ; il est vrai que nous avions dressé côte-à-côte nos six lits de camp, mais la chanson métallique des toitures de zinc, jointe au grincement des essieux n'était pas faite pour favoriser notre repos. A part cela, c'est charmant d'organiser un petit souper sur un réchaud et de regarder, assis et les jambes pendantes par la large porte du wagon, fuir les silhouettes des arbres de la forêt et les feux des villages nègres avec, comme fond du tableau, l'azur sombre de la nuit strié d'innombrables points étincelants parmi lesquels rayonne la Croix du Sud.

Le 28, à l'aurore, nous arrivons à Sakania, autrement dit Luembé, où, pour des raisons dont je ne saisis pas toute la portée, le train doit s'arrêter douze heures. La population belge est assez importante : le bureau des douanes, la police, un bureau de poste, des comptoirs et magasins ; mais c'est surtout le personnel anglais du railway qui est nombreux ; il y a aussi un garage pour les autos adaptés au rail et servant aux membres de la direction.

Cette station prolongée nous vaut un premier avant-goût de la vie de la brousse et le repas préparé à l'ombre de la forêt voisine semble particulièrement savoureux.

Le jeudi 29 septembre, après un arrêt de grand matin à Tsinsenda, où le lieutenant Halleux, chef de poste, vient nous saluer, nous poursuivons notre route avec des arrêts multiples causés par la nécessité de rendre libre la voie où circulent des locomotives et wagons en manœuvre ; du reste, la voie est simplement posée et le tablier est à compléter ; des équipes de noirs par centaines s'y emploient. L'après-midi, le bruit se répand qu'il sera impossible de continuer immédiatement à cause des travaux en cours ; heureusement, après un arrêt plus prolongé que les autres, M. Carter, ingénieur principal, sa femme et plusieurs autres person-

nalités du railway arrivent du campement voisin et l'on décide de continuer sans autre délai.

Les derniers milles sont franchis avec une sage lenteur et le premier train, amenant des voyageurs à Elisabethville, s'arrête enfin. Nous n'eussions pu choisir avec plus d'à-propos, la date de notre arrivée, les derniers cinq kilomètres de rails n'ayant été posés que la veille. Cependant nous ne pouvions nous résoudre à nous croire arrivés à destination : point d'apparence de gare, aucune maison en vue ; partout la brousse uniforme, avec sous bois

CONSTRUCTION DE LA LIGNE DU CHEMIN DE FER SAKANIA-
ÉLISABETHVILLE.

l'une ou l'autre tente verte se confondant avec le feuillage.

Après avoir acquis la conviction que nous étions vraiment arrivés à Elisabethville, nous pûmes, grâce à la complaisance d'un surveillant de travaux, M. Piccardo, enrôler une bande de travailleurs pour décharger nos innombrables caisses et les porter à vingt-cinq mètres de la voie dans la forêt. Grâce à leur aide, nous parvînmes aussi à dresser deux tentes, où nous logeâmes tant bien que mal après avoir soupé. C'était donc ça, Elisabethville ! la surprise avait été trop forte pour l'un ou l'autre, qui, dans la nuit, poussa quelques profonds soupirs au souvenir de la petite cellule bien close, abri cher, paraissant si lointain maintenant, là-bas par-delà les mers.

Le lendemain, le vice-gouverneur général du Katanga, colonel *Wangermée* invitait à sa table le P. Préfet apostolique et le curé d'Elisabethville. Son Excellence n'avait alors comme logement qu'une paillotte de modestes dimensions. Il fut

des plus aimables et nous promit son concours le plus entier, qui ne nous fit du reste jamais défaut. Il nous fit faire la connaissance de M. l'ingénieur *Itten*, et admirer les plans de la future ville, dont l'exécution venait d'être vigoureusement attaquée sur le terrain. Au dessert, les autres membres de la Mission vinrent prendre une tasse de café avec nous et saluer Son Excellence.

L'ARRIVÉE DU RAIL A ÉLISABETHVILLE.

CHAPITRE II

ELISABETHVILLE

La naissance d'une ville : un peu d'histoire rétrospective ; le plateau de la *Lubumbashi* ; l'*Etoile du Congo* ; les charmes d'une cure à la belle étoile ; les immigrants ; ouverture des avenues ; les termitières ; les policiers en alerte ; le couvre-feu et le tapage nocturne. — Aspect général du climat ; les insectes indiscrets ; coup d'œil sur la faune ; les bénéfices d'un boucher ; pris en flagrant délit ; cas de légitime défense. — La population noire. — Campement provisoire de la mission. — Départ du Rév. P. de Hemptinne et de ses compagnons, en route pour l'intérieur. — La cure d'Elisabethville ; oxtail ; la culotte de Nyanguélé. — A la recherche de la chapelle ; la messe du dimanche ; la prière pour le Roi ! les visiteurs distingués ; palabres plus laborieuses.

Installation à la *Lubumbashi* : constructions diverses ; le kiosque de la termitière ; le beffroi. — Nos voisins de l'Union minière ; impressions d'une correspondante du *Cape Times*. — Travaux d'intérieur : plafonneur et ébéniste. — En tournée aux confins éloignés de la paroisse : à l'Etoile du Congo ; la caserne de la Kafubu ; funérailles de M. Notez ; l'union du sabre et du goupillon. — Un hôpital dans une salle à manger. — *Sister Smythe*. — Aperçu général sur les six premiers mois à Elisabethville : les constructions ; les briqueteries ; les travaux de l'Union minière : la grande cheminée ; la fonderie de cuivre. — Le Boulevard de la *Lubumbashi*. — La Mission Saint-Pierre. — La chrétienté noire. — Sortie de la grand'messe. — Funérailles. — Episodes de chasse.

L'Anniversaire de la naissance du Roi. — Revue. — Te Deum. — Fin édifiante. — Les réunions de la Communauté de la *Lubumbashi* ; une partie de pêche troublée par les fauves ; la mort du molosse.

I

POUR des voyageurs européens qui ne conçoivent guère l'arrivée par chemin de fer dans une localité sans le cadre obligatoire ordinaire : quais, marquise vitrée, bureaux et salles d'attente, sans parler d'une place de la station à l'extérieur, avec cafés et hôtels, c'est une impression neuve que de débarquer du train en pleine forêt, sans découvrir aux alentours le moindre vestige de chemins, de gare ou même d'habitations quelconques. Telle était bien la nôtre en mettant pied à terre à Elisabethville.

Mais depuis lors, que de changements ! Les arbres ont été abattus pour faire place à un vaste espace réservé à la gare, et une station provisoire en tôle ondulée sur pilotis a été élevée en un rien de temps ; des chemins d'arrivée ont été tracés pour rejoindre plus loin le réseau d'avenues et de boulevards, qu'une armée de quinze cents travailleurs étaient occupés à ouvrir dans la forêt. On assistait vraiment — et c'était un spectacle curieux autant que rare — à la naissance d'une ville

créée de toutes pièces. En effet, quelques mois auparavant, Elisabethville n'existait pas ; c'était un vaste plateau que recouvrait la brousse uniforme et où erraient encore les antilopes. Cependant, dès l'érection du Katanga en vice-gouvernement, succédant au Comité Spécial pour l'administration de cette partie du territoire de la colonie, il avait été décidé de transférer le siège du gouvernement de Lukonzolwa où il était primitivement, comme trop éloigné de la ligne ferrée, à la Kafubu d'abord, ensuite à l'endroit dit la Lubumbashi sur la rivière de ce nom ; c'était là, en effet, que l'Union Minière du Haut-Katanga avait déjà commencé ses installations en vue de la création d'une fonderie de cuivre pour le traitement du minerai de toute la région. Tout récemment, le vice-gouverneur avait transporté sa résidence sur l'emplacement choisi de la ville et y occupait la petite maisonnette en chaume où nous avions été si aimablement reçus à notre arrivée ; elle ne devait pas tarder à être remplacée par une spacieuse habitation en matériaux solides.

Dans l'entretemps, l'agglomération principale était encore l'Etoile du Congo, *the Star*, comme l'appelaient les Anglais, à une douzaine de kilomètres plus au Nord-Est. Il y avait là une partie des bureaux et départements officiels, la poste, le tribunal, etc., qui peu à peu devaient être ramenés à Elisabethville. On y voyait aussi les travaux préparatoires de la mine de cuivre où de nombreux noirs étaient employés ; l'arrivée du rail allait donner à l'exploitation un nouvel essor, car jusque-là, il avait fallu se contenter pour les charriages de quelques locomobiles routières, souvent immobilisées pendant la saison des pluies.

Il y avait encore à l'Etoile nombre de services de l'Union Minière, la Banque du Congo belge, le Star Hôtel et plusieurs magasins, entre autres l'Intertropical anglo-belge ; tout cela devait tôt ou tard prendre également le chemin de la Lubumbashi. Quant à l'hôpital de l'Union Minière, il était dirigé par un jeune médecin belge ; chose curieuse à noter, les malades noirs refusaient alors, paraît-il, de profiter de l'abri qui leur était ménagé dans de bonnes huttes en pisé ; ils préféraient grelotter la nuit, couchés tous ensemble en rond autour d'un feu, à la belle étoile.

Tout faisait donc prévoir dès ce moment, qu'Elisabethville allait devenir le grand centre de la région, et que son rapide développement en ferait bientôt l'agglomération blanche la plus importante de la Colonie. Chaque train, en effet, amenait son contingent d'immigrants, que l'on envoyait camper sous la tente autour de la voie ferrée en attendant d'avoir acquis un lot de terrain ; dès l'abord, quatre-vingts de ces lots de quinze-cents mètres carrés trouvèrent acquéreurs à 2,50 frs et 3,00 frs le mètre, et cela avec obligation de bâtir en briques dès le retour de la saison sèche ; provisoirement, faute de matériaux, de main-d'œuvre et surtout du temps nécessaire avant les pluies, la construction d'habitations rudimentaires était tolérée, et chaque jour il en surgissait de nouvelles comme par enchantement, presque toutes, des magasins tenus par des Grecs ou des Sud-africains ; on voyait déjà en outre, deux boucheries, un atelier de vente et réparation de vélos, des hôtels, salons de coiffure, etc. Toutes ces constructions

s'élevaient le long des avenues et des boulevards de la nouvelle cité dont le plan avait été très largement tracé : ces artères comptaient dix mètres et plus de largeur, et les maisons devaient en outre se bâtir à cinq mètres en retrait. Aussi l'air ne devait pas manquer dans les rues d'Elisabethville. Cet immense travail de voirie était rendu assez laborieux à cause de la présence dans les tracés de ces énormes termitières, hautes de sept à huit mètres, qui sont si communes au Katanga et ont tant compliqué aussi l'établissement de la ligne de chemin de fer : au dire d'un ingénieur il n'était pas rare de devoir en enlever quarante à la file

MAISONS DÉMONTABLES A ÉLISABETHVILLE.

dans un espace de quelques centaines de mètres, et ce n'était pas chose aisée, car elles sont faites d'une argile compacte et fort résistante à la pioche.

Au centre de la future cité se dressait le camp des policiers, fort anxieux, et pour cause, de voir arriver leur maison démontable en tôle ondulée : une nuit, en effet, la patrouille de service rentrant au logis vers onze heures du soir, se trouva face à face avec un fauve de bonne taille, un léopard sans doute, qui rôdait autour des tentes cherchant aventure ; quelques coups de revolver heureusement suffirent à mettre l'ennemi en fuite. Ce n'était pas du reste seulement les fauves qui donnaient du fil à retordre à la police ; car, parmi la population hétéroclite rassemblée de toutes parts dans la nouvelle ville, et un peu oublieuse parfois des lois des pays civilisés, il n'y avait pas mal de délits à redresser ; aussi l'agglomé-

ration avait-elle été divisée en plusieurs sections soumises chacune à la surveillance d'un agent blanc secondé de plusieurs policiers indigènes. On mit bientôt en action l'usage du couvre-feu qui était sonné par le clairon du poste à neuf heures du soir ; à partir de ce moment les indigènes des camps de l'Union Minière et les travailleurs de l'Etat étaient priés d'interrompre les chants accompagnés de tam-tam, qu'ils poursuivaient auparavant jusqu'à une heure avancée de la nuit ; je ne fus pas le dernier assurément à me réjouir de la stricte application des règlements sur le tapage nocturne.

Quelques autres aperçus rapides compléteront l'exposé de mes impressions de nouvel arrivé à Elisabethville.

L'aspect général du pays aux environs me parut sensiblement le même que celui que nous avons traversé depuis la frontière rhodésienne ; partout la même brousse boisée, assez clairsemée et où ne poussent que des arbres plutôt rabougris ; l'altitude est considérable, car on n'est pas très éloigné encore à cet endroit de la ligne de partage des eaux du Zambèse et du Congo. Bien que l'on fût aux jours les plus chauds de l'année, en général les derniers de la saison sèche, le climat me sembla très tolérable. « Climat d'Europe, me dit un jour un vieil Africain, au moins ici les Blancs peuvent travailler ». Mais j'y reviendrai plus loin.

Ce qui mit notre patience davantage à l'épreuve fut l'indiscrétion de différents insectes : il y avait d'abord les cigales installées par milliers dans les arbres qui entouraient nos tentes et qui nous faisaient de là une musique assourdissante et continue, que Dieu merci, on finissait par ne plus entendre. Les mouches étaient plus ennuyeuses encore : elles étaient légions et d'une impertinence inconnue dans les régions civilisées, cherchant à vous pénétrer dans les narines, les yeux, la bouche même si d'aventure on la tenait ouverte. Pour pouvoir lire ou écrire en paix, il n'y avait rien de mieux à faire qu'à s'asseoir sur son lit en s'entourant d'une bonne moustiquaire. Nous devons bientôt faire connaissance avec un autre inconvénient africain, plus désagréable que tous les autres : la *chique*, *pulex penetrans*, (appelée *funza*, ou *maoundou* par les noirs), microscopique insecte qui a la méchante habitude de s'installer sous la peau de sa victime ; sa place de prédilection est sous les ongles des pieds. Il s'y développe en forme d'une sorte de petite boule et l'on n'éprouve d'abord aucune douleur ; mais soudain — et parfois cela vous arrive la nuit, vous occasionnant en ce cas une bonne insomnie — le mal s'éveille et vous cause de pénibles lancements. Le seul remède est d'abandonner au plus tôt le membre atteint entre les mains du boy noir, qui, armé d'une aiguille désinfectée à la flamme d'une allumette, procède avec l'habileté d'un praticien consommé à l'extraction de la boule entière, qu'il se garde bien de percer. Lorsque cette éventualité se produit, il n'est pas rare qu'une certaine inflammation retarde la guérison. Il est fort recommandé de mettre une goutte de teinture d'iode dans la plaie après l'extraction ; puis le lendemain, avec un nouveau courage on recommence l'opération ; parfois l'on en a tant à subir que c'est à se croire revenu au temps des persécutions de Néron ou de Dioclétien, experts dans le choix de semblables supplices. Ainsi il m'est arrivé, lorsque j'eus

affaire plus tard dans des endroits particulièrement contaminés et infectés, de me voir extraire une dizaine de chiques en une séance ; ce qui manquait absolument de charme assurément.

Pour terminer le chapitre des bêtes avant de parler des gens, il faut ajouter encore un mot de la faune pour ceux que tenteraient les grandes chasses africaines ; il est vrai qu'ils trouveront dans la suite de ces souvenirs ample aliment à leur curiosité. La faune était naguère très riche à Elisabethville, comme ailleurs au Katanga ; mais aux environs des lieux habités par les Blancs, elle a été passablement décimée ; ainsi on citait un boucher anglais qui se vantait d'avoir débité à ses clients en quelques mois plus de mille antilopes abattues par ses chasseurs

VILLE NOIRE. — ÉLISABETHVILLE.

noirs ; nul doute que l'opération n'ait été extrêmement lucrative pour l'honnête commerçant ; elle méritait d'autre part d'être l'objet de la réprobation des véritables disciples de saint Hubert qui considèrent la chasse non comme un massacre et une exploitation en règle, mais plutôt comme un sport aussi agréable qu'utile. Il fallait donc s'éloigner à une bonne distance de la ville pour retrouver des territoires quelque peu giboyeux. Chose remarquable pourtant, un certain nombre de petites antilopes de l'espèce appelée « kashia » par les naturels, et d'une taille assez inférieure à celle du chevreuil, avaient continué à habiter les blocks de la future ville, c'est-à-dire les carrés de forêt, déjà bordés d'avenues. Il était interdit de tirer en ces endroits, mais naturellement, ayant contracté dès le jeune âge la mauvaise habitude de n'être guère en règle avec les lois sur la chasse, je ne m'étais pas considéré un instant comme atteint par la prohibition. Un jour pourtant,

je fus pris en flagrant délit, la carabine sur l'épaule, par le gouverneur lui-même. J'alléguai pour ma justification l'impudence des antilopes qui étaient venues nuitamment déposer leurs cartes de visite jusque dans l'enclos de la mission. Son Excellence voulut bien reconnaître qu'il y avait là provocation évidente, presque un cas de légitime défense, et que dans ces conditions j'étais autorisé à fusiller sans merci ces bêtes malapprises. Et de fait, pendant les mois suivants, je fournis notre garde-manger d'une demi-douzaine au moins de ces animaux, tués tous non loin de chez nous le long des avenues, ou des boulevards d'Elisabethville.

Un mot seulement sur la population noire à notre arrivée à la Lubumbashi. Elle nous parut extrêmement mélangée, tout comme la population blanche du reste.

En effet, au chemin de fer par exemple, nombre de travailleurs ou de boys de la Rhodésie avaient suivi l'avance de la ligne jusqu'en territoire congolais, tandis que des agents de l'Etat, des officiers étaient venus des autres provinces de la Colonie amenant avec eux leurs hommes ; l'Union Minière, enfin, avait raccolé ses ouvriers un peu partout. On se trouvait donc dans une véritable Babel quant à la langue ; et c'était pour nous une tâche fort malaisée que d'en maîtriser une. Nos boys se montraient, il est vrai, tout disposés à nous enseigner leur jargon ; mais ce n'était pas toujours celui qu'il était le plus utile pour nous d'apprendre. Bientôt cependant, comme tout le monde, nous fûmes à même d'écorcher un peu de ki swahili « de cuisine » suffisant pour se tirer d'affaire au commencement en attendant mieux.

II

Pour en revenir à la trame de notre histoire, dès le lendemain de notre arrivée à Elisabethville, des porteurs furent mis à notre disposition et notre campement transporté à l'endroit que l'on destinait alors à la mission, c'est-à-dire, au coin du dernier quartier de la ville blanche, à proximité, d'une part, de la ville noire, et de l'autre, de l'Union Minière, constituant ainsi une situation centrale pour tout le monde. Un carré de terrain y avait été débroussé sous les arbres et nos tentes y furent dressées en une ligne impeccable. Cette belle ordonnance n'était malheureusement pas faite pour durer, car le moment vint bientôt pour les membres de la mission bénédictine de se séparer. Les uns, sous la conduite du Père de Hemptinne, devaient continuer leur route vers le Nord à la recherche d'un emplacement favorable pour le futur monastère ; les autres, c'est-à-dire le P. Dedecker et le P. de Montpellier rester à Elisabethville pour y prendre charge de la cure et inaugurer la mission parmi la population noire.

Le 10 octobre donc, le P. Préfet Apostolique, accompagné d'un Frère et piloté par M. Michel, chef de secteur, prenait la route de Kambove à la tête de cinquante porteurs ; ils devaient être suivis quelques jours plus tard par M. Albert Coppieters, adjoint à l'expédition, et l'autre Frère. J'aurai l'occasion de décrire plus loin le résultat de leurs découvertes et de leurs efforts, quand je parlerai de mon séjour à N'Kuba. Quant à la cure d'Elisabethville, elle consista d'abord

pendant une couple de mois en une paire de tentes vertes et un petit hangar surmonté d'une bâche servant de salle à manger ; un peu en retrait, nos boys s'étaient construit une petite hutte de branchages, où ils entretenaient un feu et procédaient à des préparatifs culinaires plus ou moins raffinés, qu'il était infiniment préférable de ne point aller considérer de trop près.

Nyangélé, mon fidèle *Vendredi*, s'acquittait diligemment de toutes les courses concernant le ravitaillement, ce qui n'empêchait qu'on eût parfois des surprises amusantes ; ainsi, chargé un jour de rapporter de la boucherie le morceau de viande le moins coûteux, il nous revint triomphalement avec une queue de vache ; aussi la Communauté, ce jour-là, trouva-t-elle les portions plutôt maigres. La toilette de notre négriillon me paraissant par trop sommaire, je lui fis présent d'une jolie culotte khaki destinée à remplacer avantageusement le souillon de toile bleue dans lequel il se drapait, très artistement du reste ; malheureusement, je ne devais pas pouvoir juger de si tôt de l'effet qu'il produirait en cet équipage, car il n'eut rien de plus pressé que d'aller enfouir ce trésor au fond de sa cahute, bien décidé à n'en faire usage qu'à la dernière extrémité.

Les visites ne tardèrent pas à se multiplier à notre campement. Dès le premier dimanche, de pieux fidèles s'empressèrent de venir s'acquitter du devoir dominical, qu'il leur avait été impossible d'observer depuis si longtemps. Mais il fallait découvrir notre campement parmi les nombreux blocs boisés de la ville, et ce n'était pas chose aisée ; aussi arrivait-il de temps en temps qu'un groupe altéré faisait son apparition longtemps après l'office, après avoir battu en vain toute la région à notre recherche. Il restait au moins alors la ressource de se rafraîchir un brin en faisant un bon bout de causette avec les Pères, ayant au moins le témoignage de sa conscience d'avoir fait preuve de la meilleure bonne volonté : il s'en trouvait du reste qui venaient parfois de bien loin.

Comme chapelle les courageux pèlerins ne trouvaient alors qu'une pauvre tente abritant l'autel ; quant aux assistants, c'était un spectacle pittoresque que de les voir assis ou agenouillés sur des caisses de ravitaillement ou des malles de fer, tous revêtus de complets blancs ou khaki, le casque colonial ou le large panama sur la tête, car on ne peut impunément braver les ardeurs du soleil équatorial, même atténuées par un feuillage naissant. Après la messe, la prière pour le Roi faisait retentir les échos de la forêt, et c'était de grand cœur que tous s'y associaient et reportaient leurs pensées vers la Patrie lointaine, priant Dieu de conserver à la Belgique, à sa grande colonie africaine le souverain qui s'est montré dès l'abord si soucieux de leur commune prospérité. Et comment eût-il été possible de ne pas joindre à ce souvenir celui de notre gracieuse Reine ? S'il est un lieu où sa pensée est vivante dans tout cœur belge, c'est bien en cette ville qui porte son nom et qui est destinée à marcher sous ses auspices vers un avenir plein de promesses.

Le Gouverneur venait parfois aussi s'informer fort aimablement comment nous allions et s'il ne pouvait rien faire pour nous être utile, nous engageant à prendre

en patience notre campement sommaire ; en effet, des ordres étaient déjà donnés en vue d'une installation plus confortable. Ayant appris que le manque de connaissance de la langue indigène nous empêchait de commencer notre travail apos-

LA REINE ÉLISABETH.

tolique auprès des noirs, il mit à notre disposition son premier boy et interprète, un chrétien, autrefois au service de Dhanis et arraché par lui à l'esclavage. Ce brave garçon s'appelait Benoît Mutuana, fort bel homme du reste, même sans tenir compte de son élégant complet à la mode européenne ; il vint fréquemment

dans la suite nous initier aux secrets de la langue swahili qu'il connaissait parfaitement comme aussi le français et diverses langues indigènes.

Parmi les amis dévoués de la première heure, il faut citer M. le Commissaire général *Harfeld*, M. André van Iseghem, secrétaire général, les lieutenants de Trannoy et Stroobant, Baron Isidore Fallon, le docteur Polidori, médecin principal du service de santé de la Colonie, qui devait me prodiguer dans la suite avec tant de dévouement ses soins éclairés. Je citerai encore MM. Mathieu et Danse de la Banque du Congo belge, M. Haelewyck, directeur de l'Union Minière, Passy, secrétaire à l'Union Minière, Eekhout, agent de l'Etat, etc., etc.

Les indigènes apprirent bientôt, eux aussi, à connaître le chemin de notre campement ; soldats ou boys, déjà chrétiens ou désirant le devenir et tout heureux de revoir des missionnaires. Il y avait encore les femmes de ces messieurs, qui arrivaient avec leurs mioches endormis, ficelés sur le dos, et ce n'étaient pas ces visites qui exigeaient les moindres palabres !

Les soldats ou gradés de la Force publique étaient le plus souvent d'anciens élèves de la colonie scolaire de Boma ou d'autres institutions, tous animés des meilleures dispositions, promettant de venir à l'église le dimanche autant que ce serait compatible avec le service, et d'exciter le zèle de leurs compagnons d'armes à suivre leur exemple. C'était pour nous une grande joie de voir ainsi se lever les prémices de la moisson spirituelle promise à nos efforts sur la terre d'Afrique ; et ces braves gens s'en allaient contents d'avoir vu leurs noms inscrits dans les registres de la mission et d'emporter en souvenir un chapelet ou quelque pieuse médaille.

III

Dans le courant de novembre, l'installation que le Vice-Gouverneur général avait fait entreprendre dès notre arrivée, se trouva presque achevée et comme la saison des pluies battait son plein, et que partant, l'habitation sous les tentes commençait à manquer un peu de charme, nous fûmes très heureux de pouvoir prendre possession de notre nouveau logis. L'emplacement choisi se trouvait en contre-bas de la ville à cent cinquante mètres environ du canal de l'Union Minière. C'était un grand carré d'environ cent à cent vingt-cinq mètres de côté entouré d'une bonne palissade en bambous ; il avait été soigneusement débroussé, mais sur la recommandation spéciale du gouverneur, grand ami des arbres, toute la futaie avait été réservée, et formait en même temps qu'un sous-bois bien ombragé, un cadre charmant aux différentes constructions. Au centre s'élevait la chapelle, flanquée à égale distance de chaque côté de deux énormes termitières couvertes d'une luxuriante végétation ; l'une devait être surmontée dans la suite d'un beffroi renfermant la cloche offerte par l'Ecole abbatiale de Maredsous à l'église d'Elisabethville ; l'autre d'un kiosque avec petit chemin d'accès en colimaçon. En retrait, les deux corps d'habitation avec d'épaisses toitures en chaume et d'agréables vérandas ; puis, derrière, une cuisine et maison pour les boys. Toutes ces constructions étaient en pisé, consistant en une armature de bois et bambou recouverte de terre glaise ; ces habitations sont fraîches et beaucoup plus agréables

à habiter que les tentes ; mais dans ce pays de termites, leur longévité n'est guère considérable. Ces insectes voraces se rencontrent à chaque pas au Katanga ; car ils ne se bornent pas à habiter leurs énormes citadelles coniques, mais ils possèdent des galeries souterraines multiples, et en émergent partout où s'offre un aliment à leur avidité ; le bois en est un, pieux, planches, tout y passe et afin

LE PREMIER CLOCHER D'ÉLISABETHVILLE.

de jouir plus à l'aise de leur proie, les termites construisent pour y parvenir à l'abri des regards indiscrets, des cheminements en terre glaise qui passent facilement inaperçus d'un observateur peu attentif.

Le choix fait pour l'emplacement de la mission Saint-Pierre — tel était son nom — nous éloignait un peu du centre de la ville, mais par contre nous rapprochait de la Lubumbashi. On donnait ce nom à la rivière coulant au pied des collines

d'Elisabethville, et en même temps aux installations de l'Union Minière dans la vallée. Je ne tardai pas à faire la connaissance de quelques-uns de nos voisins de ce côté-là : parmi eux : M. Horner, le sous-directeur de la Société et M^{me} Horner, Américaine fort aimable. Ayant appris que j'étais souffrant, elle envoya à plusieurs reprises à la Mission son boy, porteur d'une corbeille d'œufs ou de légumes frais, une rareté à Elisabethville à cette époque ; d'autre part, notre cuisinier avait

KIOSQUE ÉLEVÉ SUR UNE TERMITIÈRE PAR LE R. P. MARC DE MONTPELLIER.

ses entrées chez elle pour aller s'initier au secret des puddings et des cakes anglais. Un jour même, elle vint avec une amie et son baby visiter nos installations et je ne résiste pas au plaisir d'insérer ici un article que sa compagne Miss Salmon, correspondante au Katanga du *Cape Times*, publia dans ce journal à la suite de sa visite à la mission de Saint-Pierre. Je le trouve reproduit dans le « *Magasin catholique pour l'Afrique du Sud* », juillet 1911.

Du « *Magasin catholique pour l'Afrique du Sud* »

•Juillet 1911.

La première chapelle au Katanga.

Il y a quelque temps, nous avons annoncé l'arrivée au Katanga des Bénédictins belges. Un correspondant du « *Cape Times* » envoie à ce journal entre autres choses une description de leurs premiers travaux qui vaut la peine d'être conservée. La voici :

« Quelques mois avant Noël, deux prêtres catholiques romains arrivèrent à

la Lubumbashi, et s'étant fait concéder une certaine étendue de terrain, ils se mirent à l'ouvrage pour construire des huttes et tracer un jardin. La première fois que je les vis, l'un surveillait la cuisson d'un baquet de linge, près du canal, tandis que son compagnon faisait la lecture à haute voix. Cela me parut, je dois dire, une charmante combinaison du travail et de l'étude ; aussi cela m'intéressa-t-il vivement d'aller quelque temps après voir la petite chapelle de pisé, élevée par mes nouvelles connaissances à un demi-mille environ de chez nous, dans un endroit particulièrement pittoresque, où il y avait toujours des quantités de fleurs et où coulait un clair ruisseau. Une allée droite, bien taillée et entretenue conduisait à la porte de la chapelle ; celle-ci était assez petite, mais bien bâtie et parfaitement propre.

Un des prêtres, qui parlait parfaitement l'anglais, nous fit voir tout ce qui pouvait nous intéresser, semblant tout entier à son œuvre et à ses projets. Il nous surprit même un peu en nous faisant les honneurs de sa carabine, et un éloge enthousiaste des délices de la chasse ; mais il ne devait pas s'en tenir à des paroles, car plus tard, nous reçûmes souvent quelque quartier choisi d'antilope, ou peut-être encore une oie sauvage ou un canard.

Je pense bien que depuis une chapelle de briques ou de tôle a été construite, mais je préfère me rappeler ce minuscule temple de Dieu comme je le vis alors, entouré d'arbres et d'un tapis de fleurs, encadré dans ce coin tranquille de la brousse africaine, où le silence n'était troublé que par le travail des deux prêtres, tandis qu'ils s'employaient à tracer un jardin potager, à construire un poulailler, et à amener petit à petit l'endroit à devenir ce qu'ils désiraient qu'il fût. C'était là, à notre connaissance, la seule église existante au Katanga à des centaines de milles à la ronde, à l'exception peut-être d'une autre mission dans l'intérieur. »

Du « *Catholic Magazine for South Africa* ».

July 1911.

The first chapel in Katanga :

Sometime ago we were able to give an account of the arrival of the Belgian Benedictines in Katanga. A correspondent of the « *Cape Times* » sent to that paper inter alia a description of their first work, which is worth preserving.

« Some few months before Christmas two Roman Catholic fathers came to Lubumbashi, and upon being granted a certain piece of ground, they set at work to build some huts and make a garden. The first time I saw them, one was superintending the boiling of some clothes in a tin tub near the ditch, while his companion read aloud. It looked, I thought, a delightful combination of work and study ; so I was keen to go later on and see the small mud chapel these two had built some half mile from our house in a particularly beautiful spot, where there were always quantities of wild flowers and waters running close by. A straight, narrow path, well cut and clean, led to the door of the chapel, the latter being quite small, but well made and spotlessly clean. One of the priests, who spoke English very well, showed us everything of interest, appearing most keen on his work and all he meant to do. He surprised us by showing us his rifle, a most cherished possession, and waxing enthusiastic on the delights of hunting, and later on, we often received some extra nice piece of buck, or a wild goose perhaps.

I dare say by this time, even a brick or iron chapel has been built, but I prefer to think of that tiny temple of God as I saw it, surrounded by slender trees with a carpet of wild flowers, tucked away in that quiet corner of the bush and yet the quietness fitly disturbed by the work of the two priests as they set to make a vegetable garden, fix up a fowl run, and gradually bring the place to what they wished it to be. That was, as far as we knew, the only church for hundred of miles with the exception of one mission station.

La saison des pluies favorisant le travail d'intérieur, nous en profitâmes pour compléter les aménagements de la chapelle et de nos maisons. M. le Gouverneur, à l'une des visites que je lui avais faites, avait eu l'amabilité de m'offrir, outre un excellent thé, un grand sac de chaux, chose beaucoup plus rare alors à Elisabethville ; cela me permit de blanchir une partie de la chapelle, ainsi que nos chambres et la salle à manger qui en parurent du coup beaucoup plus claires et gaies.

INTÉRIEUR DE LA PAUVRE CHAPELLE D'ÉLISABETHVILLE.

J'employai ensuite une partie des planches de nos innombrables caisses, à construire un mobilier aussi rustique que pratique et confortable pour les divers locaux ; bancs et crédences pour la chapelle et la sacristie ; portes d'entre deux, tables, lavabos, bibliothèques, guéridons pour nos maisons, garde-manger pour le réfectoire, etc. ; tout cela avec un petit morceau de calicot à droite ou à gauche ou une couche de couleur, faisait assez bon effet dans le paysage et en tout cas nous servait fort utilement, ce qui était le principal.

IV

Lorsque le temps le permettait, nous partions parfois en exploration vers les confins plus éloignés de notre paroisse ; c'est ainsi qu'un jour, je me rendis en vélo à l'Etoile du Congo, à une douzaine de kilomètres d'Elisabethville ; nous y comptions plusieurs habitués de la mission, tant dans le personnel de l'Union Minière qu'à la Banque du Congo belge et parmi les agents de la Colonie. Ayant été surpris là-bas à la soirée par un violent orage, force me fut de demander

l'hospitalité à l'un de nos paroissiens de l'Etoile qui disposait d'une vaste maison, mais de fort peu de mobilier ; aussi je crains bien que le pauvre garçon, voulant m'installer confortablement, passa lui-même une fort mauvaise nuit.

Le lendemain, après un plantureux breakfast à la mode anglaise, je continuai ma route vers le poste militaire de la Kafubu, situé à quelques lieues de là. Je comptais y faire la connaissance des officiers et obtenir d'eux toutes les facilités possibles pour leurs subordonnés désireux de remplir leurs devoirs religieux le dimanche. Un sentier parfaitement cyclable et en descente continuelle mène de l'Etoile à la Kafubu, mais il n'était déjà plus guère fréquenté alors et par endroits

UNE TOURNÉE AUX CONFINES LES PLUS ÉLOIGNÉS DE LA PAROISSE D'ÉLISABETHVILLE.

les hautes herbes menaçaient de dépasser même la tête de l'infortuné cycliste aventuré par là ; heureusement, grâce à la vitesse acquise, la machine se fraie un passage à travers ces obstacles et l'on continue son chemin sans devoir mettre pied à terre. C'est en passant par là, que récemment le gouverneur s'est trouvé en présence d'un léopard ; il ne m'était pourtant pas réservé de faire une rencontre aussi sensationnelle.

La caserne de la Kafubu comptait alors cent cinquante soldats noirs sous les ordres des lieutenants Liégeois et Lintermans, vieux africains et joyeux compères qui me firent fête ; j'eus le plaisir de faire également la connaissance du lieutenant Adolphe Halleux, que, revêtu moi-même de l'uniforme de l'armée belge, je devais revoir quelques années plus tard en France, où il devait devenir pour quelques semaines mon commandant d'unité ; bien peu je m'imaginai alors que

cette vieille amitié africaine, rajeunie et cimentée pendant la grande guerre, serait brusquement amenée à son terme par un affreux accident ¹.

LE LIEUTENANT ADOLPHE HALLEUX.

Au moment où je débouchais sur la grande cour, avaient lieu des exercices de gymnastique et d'assouplissement ; l'exactitude et la précision des mouvements ne laissaient rien à désirer ; c'était vraiment merveilleux d'ensemble et d'agilité ; ces braves prennent leur métier au sérieux et en semblent très fiers. Je remarquai aussi que tous les commandements se font en français. Au delà de la cour, sont les habitations des soldats et... de leurs femmes, car au Congo, la guerre se fait en famille : ces dames entendent suivre leurs maris et partager leur fortune ; elles se rendent du reste utiles en expédition : portant les *impedimenta*, ustensiles de cuisine et autres, suppléant ainsi très heureusement aux dif-

ficultés du ravitaillement. Après quoi, je fus invité à prendre part au mess et à assister au lancement d'un pont de chemin de fer sur la Kafubu, qui devait être présidé par le gouverneur ; malheureusement, un orage intempestif ayant retardé les travaux, l'opération dut être remise à plus tard.

V

Je ne devais pas tarder à revoir mes nouvelles connaissances de la Force publique ; car le 29 janvier je fus appelé à prendre part au premier enterrement religieux et militaire qui ait eu lieu à Elisabethville, celui d'un pauvre sous-officier de vingt-quatre ans, M. Notez, venu du Kivu avec les troupes d'occupation du Katanga. Le voyage l'avait épuisé et il succomba après plusieurs semaines de maladie. La cérémonie avait été fixée à 4 heures. Dès le quart avant, de nombreux agents de la Colonie commencent à se grouper en face de la mortuaire, puis les troupes indigènes commandées par leurs officiers en grande tenue viennent se masser dans la large avenue du Kasai, bordée par les immeubles de plusieurs services publics : poste, douane, maison des juges, bureaux divers. Enfin le Gouverneur, colonel Wangermée, arrive à son tour, accompagné du commandant Harfeld, commissaire général et de son secrétaire M. van Iseghem. Il vient s'incliner un moment à la porte de la mortuaire, puis comme l'heure était arrivée, je m'avançai à mon tour avec mon confrère le P. Dedecker, revêtu de la soutane blanche, étole noire et casque colonial blanc. Au passage, nous saluons le Gouverneur d'une inclination et procédons ensuite à la levée du corps. Au moment où le cercueil apparaît, porté par les compagnons d'armes du mort, les clairons sonnent au champ ; on prend le chemin du cimetière distant d'un kilomètre et

1. Le lieutenant Halleux, revenu du front à Calais pour des expériences de mortiers, fut tué accidentellement par l'explosion d'une pièce.

demie de la ville. Nous marchons immédiatement derrière le corps, recouvert du drapeau national et entouré des soldats s'avancant en deux files ; derrière nous, le Gouverneur entre le Commissaire général et le commandant Olsen, qui est à la tête de la Force publique au Katanga.

Le cortège funèbre se déroule dans un ordre parfait et un silence impressionnant. Arrivés au cimetière fort proprement tenu et entouré récemment d'une belle palissade en bois, nous récitons les absoutes et les dernières prières. Quand le cercueil est descendu, une nouvelle sonnerie au champ fait retentir les échos de la forêt. Toutes les têtes étaient découvertes tandis que je récitais les dernières oraisons. Après quoi, le commandant Olsen prit la parole et, en quelques mots très simples, retraça la carrière du défunt et lui adressa un dernier adieu au nom de ses chefs et de ses camarades de l'armée : « Que la terre du Katanga lui soit légère, dit-il en terminant, et puisse-t-il jouir à jamais de la paix éternelle. »

Nous sommes revenus ensuite du cimetière avec le Gouverneur et le Commissaire général ; le colonel Wangermée s'est dit fort satisfait de la cérémonie ; il a particulièrement admiré mon goupillon : non pas un de ces énormes insignes de la domination cléricale, de fort mauvais goût du reste, mais un petit goupillon, bien modeste, simple faisceau de feuilles verdoyantes retenu par un ruban, n'affichant aucune prétention, mais un désir sincère de vivre en bon accord avec le sabre.

Une autre forme de notre ministère à cette époque, était la visite et le soin des malades, car en ces temps héroïques l'état sanitaire d'Elisabethville n'était pas ce qu'il devint dans la suite, et des cas sérieux d'affections tropicales ou autres n'étaient pas rares.

C'est ainsi qu'en février nous eûmes l'occasion d'héberger pendant plusieurs semaines à la Mission un petit malade bien intéressant. Il s'appelait *Eddie Copeland*, quinze ans, Sud-africain d'origine anglaise, ancien élève des Pères Jésuites de Bulawayo. Je l'avais remarqué souvent dans les rues d'Elisabethville, car c'était le seul garçon de cet âge que comptait alors notre population, où les enfants étaient encore fort clairsemés ; nous avons même fait connaissance un jour que nous attendions tous deux à la gare l'arrivée du courrier hebdomadaire. C'était un petit homme très courageux et entreprenant qui était venu de Rhodésie chercher fortune au Congo, et, de fait, il avait obtenu une situation fort bien rétribuée au service d'une firme commerciale.

J'appris donc un jour que mon ami Eddie était atteint du typhus et fort mal installé dans un misérable réduit attendant au magasin où il était employé. Le docteur Goebel, sachant l'intérêt que je portais à l'enfant et jugeant d'autre part qu'il était inutile d'essayer de le sauver dans le taudis malsain où il gisait en proie à une fièvre intense, me proposa de le prendre à la mission. Il fut donc amené sur une civière et installé dans notre chambre à manger, salle spacieuse et fraîche avec ses murs blanchis récemment à la chaux. Une infirmière anglaise, *Sister Smythe*, connue dans toute l'Afrique du Sud pour le dévouement qu'elle a montré en bien des épidémies et particulièrement durant la guerre Anglo-Boer, s'offrit spontanément pour le soigner, passant des journées à son chevet et le veillant souvent des nuits entières.

Le Docteur s'intéressait vivement, lui aussi, à son petit malade. Depuis toujours

il était à la mission comme chez lui, nous lui avions en effet tant d'obligations ; aussi nous faisait-il le plaisir de souper presque chaque jour avec nous, ce qui lui permettait, aux moments critiques, de rester jusque bien tard auprès de son jeune patient. Notre geste hospitalier éveilla la sympathie parmi tous nos voisins, particulièrement parmi la colonie anglaise : ces dames venaient prendre des nouvelles de notre malade et lui envoyaient des douceurs : œufs, fruits que le pauvre gosse malheureusement ne pouvait manger. Le Gouverneur lui-même qui dînait un jour chez nous à la veille d'entreprendre un voyage d'inspection dans l'inté-

NOTRE SALLE A MANGER A ÉLISABETHVILLE.

rieur, voulut voir notre petit protégé et nous félicita d'avoir fait là, en même temps qu'une œuvre de charité chrétienne, un acte de bons patriotes.

Pour terminer l'histoire d'*Eddie Copeland*, il faut ajouter que sa mère arriva lorsqu'il était déjà hors de danger et le soigna à son tour pendant une quinzaine de jours, après lesquels il fut possible de le transporter à *Broken-hill* en Rhodésie, quoiqu'il fût encore inconscient. Mais il ne devait pas tarder à se remettre entièrement et quelques mois plus tard, il était de retour à Elisabethville.

VI

Afin de donner une idée plus complète de la rapide évolution d'Elisabethville à ses débuts, voici maintenant un aperçu plus général sur les six premiers mois de notre séjour au Katanga.

Depuis notre arrivée, à la fin de septembre, nous avons pu voir et constatons

encore tous les jours le merveilleux développement de la cité qu'on a appelée du nom de la plus aimée des souveraines.

A cette époque le plateau de Lúbumbashi n'était coupé que par l'ancien sentier dit de l'Etoile, le long duquel s'élevaient un ou deux magasins en pisé ou en chaume ; dans un coin, au bord de la vallée, on trouvait quelques paillotes et installations des agents de l'Etat. Par-ci par-là, quelques ébauches d'avenues inachevées.

Depuis lors, six mois se sont écoulés, et ce temps n'a été perdu pour personne. Une bonne moitié du plan de la ville est réalisée, du moins quant aux voies de communication ; avenues et artères secondaires sont achevées ; travail qui n'a

PAILLOTE DU GOUVERNEUR AUX DÉBUTS D'ELISABETHVILLE.

pas été sans peine, car c'est par centaines qu'on a dû raser les énormes termitières qui barraient le passage. Ces voies de communication larges et spacieuses ont été décorées de noms heureusement choisis, destinés à figurer à tous les carrefours. Voici quelques spécimens de ces appellations : l'Avenue Royale qui conduit de la Gare à la place Royale, là où s'élèveront les principaux monuments d'Elisabethville : celle du Kasai, déjà bordée de nombreuses maisons : postes, service médical, bureau des douanes, travaux publics et autres services de l'Etat sans parler des magasins (on en compte déjà soixante-quatre en ville), ainsi que les bars très nombreux également dans la nouvelle capitale du Katanga.

A citer encore : le boulevard Elisabeth qui suit la crête de la colline dominant la vallée de la Lubumbashi, et d'où la vue s'étend à plusieurs lieues de distance jusqu'aux lignes bleuâtres des montagnes de Kaponda et de la North Western

Rhodesia ; l'Avenue Albert I^{er}, celle du Moëro, du Luapula, du Lualaba, du Katanga, du Zambèse, des Chutes, du Sankuru, celle de l'Etoile enfin très fréquentée aussi, peut-être parce qu'on y rencontre le local Elisabethville-attractions...

Quant aux terrains, ils se vendent comme le pain chez le boulanger et heureux les acheteurs de la première heure, qui peuvent se livrer déjà à quelques petites spéculations très appréciables. Les entrepreneurs en tous genres, particulièrement ceux du bâtiment, sont assurés aussi de ne pas manquer d'ouvrage, car c'est comme les champignons que sortent de terre les maisons en matériaux solides, prenant la place des chimbecks et des paillotes destinés à disparaître par ordre gouvernemental dans un avenir prochain ; aussi les briqueteries feront-elles des affaires d'or ; il s'en est déjà installé plusieurs. La terre du Katanga est une terre à

LE PAVILLON DU VICE-GOUVERNEUR GÉNÉRAL A ÉLISABETHVILLE.

brique idéale, et c'est par millions que les commandes se chiffrent. Déjà un certain nombre d'habitations très confortables commencent à s'élever le long des avenues ; c'est, par exemple, l'hôtel provisoire du Gouvernement, construction en béton armé, qui a été inauguré par une série de dîners officiels offerts par M. le vice-gouverneur général colonel Wangermée, aux principaux agents de l'Etat, en même temps qu'aux personnalités les plus en vue du Comité spécial et de l'Union Minière du Haut-Katanga, parmi lesquels plusieurs membres de la colonie anglaise et leurs femmes. A noter ensuite de nombreuses maisons démontables en bois et tôle ondulée affectées au logement et aux bureaux des différents services. Parmi les travaux importants à exécuter, il faut citer encore la résidence définitive du Gouverneur général ; la prison centrale ; les installations de plusieurs administrations et directions ; enfin les canalisations et les égouts. Quant au nombre des habitants d'Elisabethville, il peut être évalué à un millier de blancs, mais ce chiffre s'accroît sans cesse, et Elisabethville est devenue l'agglomération qui compte la population blanche la plus importante du Congo.

Si la ville se développe, l'Union Minière du Haut-Katanga, qui forme comme une autre cité juxtaposée à la première, a redoublé d'activité depuis l'arrivée du railway. Le lancement du pont de fer de la Kafubu ayant assuré un service plus régulier sur la ligne du chemin de fer du Katanga, service souvent interrompu auparavant par les inondations qui rendaient impraticable le pont provisoire, les trains de matériel pour les constructions des usines sont devenus presque journaliers ; aussi voit-on régner une fiévreuse activité sur les chantiers de la Lubumbashi ; la grande cheminée en briques, haute de quarante-cinq mètres, la plus considérable de l'Afrique du Sud, est achevée et constitue pour le pays un

LES MAISONS DÉMONTABLES A ÉLISABETHVILLE.

magnifique travail. Les travaux pour l'installation de la fonderie sont également très avancés, et tout fait prévoir que dans un avenir prochain, l'opération industrielle pourra prendre cours. En même temps que les usines, on voit s'élever en bel ordre, échelonnés le long de ce que l'on appellera sans doute un jour « le grand boulevard de la Lubumbashi », les différents bureaux et les habitations des agents et du directeur de l'Union Minière.

De l'autre côté de la rivière, l'on rencontre les vastes « compounds » ou camps nègres des travailleurs de l'Union Minière ; ce sont des files interminables de gentils chimbecks en pisé, où le soir après la journée de labeur, règne une grande animation ; presque chaque jour, ce sont des chants avec accompagnement de tam-tam qui se prolongent, toujours les mêmes, jusqu'à l'heure du couvre-feu. Non loin de là s'élèvent les deux hôpitaux, le laboratoire, atelier de pharmacie, salle de dissection de l'Union Minière, desservis par l'éminent homme de science

et de dévouement qu'est notre compatriote le Docteur Goebel. Sur une colline voisine on a construit de jolis bâtiments en briques pour le logement des ouvriers blancs, ils sont pourvus d'un réfectoire commun, et la cuisine est dirigée par une dame blanche ; aussi est-ce une installation fort bien tenue.

Franchissons maintenant le canal de l'Union Minière destiné à alimenter les Water-Jackets, fours à fusion du minerai ; nous sommes encore sur le terrain concédé à la puissante compagnie, mais dont elle a gracieusement mis un hectare à la disposition des Pères Bénédictins pour l'établissement de la Mission Saint-

UNE DES AVENUES D'ÉLISABETHVILLE.

Pierre d'Elisabethville. Les vues ci-jointes donneront au lecteur une idée des bâtiments provisoires qui ont été construits par les soins du Gouvernement. La modeste chapelle de quatorze mètres sur cinq, aux murs de pisé, au toit de chaume, au sol de terre battue, semblait trop vaste au début ; à présent elle ne suffit plus à contenir la foule, qui se presse aux offices du dimanche ; l'affluence est particulièrement considérable à la messe de huit heures, fréquentée presque uniquement par les noirs. Nombreux en effet sont les chrétiens venus du Bas Congo, du Tanganika, du Kasai ou d'autres districts, et qui occupent à Elisabethville des postes dans l'armée, dans les bureaux ou au service des agents de l'Etat et des particuliers.

C'est un coup d'œil bien pittoresque que celui qu'offre, au sortir de l'office, le vaste enclos de la Mission : les groupes se forment et les conversations vont leur

train, plutôt bruyantes, surtout dans le cercle des élégantes : femmes de soldats ou de boys, aux toilettes voyantes, dont les couleurs multiples chatoient au gai soleil de dix heures ; les soldats et caporaux de la force publique venant des camps militaires de la Kafubu ou d'Elisabethville, ou bien encore du camp des policiers noirs, forment une belle troupe, soixante-dix à quatre-vingts pour le moins : c'est également un cercle qui ne manque pas d'entrain ; et les jolis uniformes bleu foncé avec ceintures et fez rouges charment également les yeux. Puis, ce sont les boys et interprètes des autorités, les employés de l'Etat, messieurs tout à fait civilisés, habillés à la dernière mode de Bruxelles et qui mettent leur chic à se raconter en français les événements de la semaine. Ce n'est pas exagéré que de

LA CHAPELLE
D'ÉLISABETHVILLE.

porter à cent quarante ou cent cinquante le nombre des noirs qui fréquentent habituellement, ou suivant que leurs fonctions le leur permettent, les offices du dimanche : parmi eux beaucoup de catéchumènes toujours porteurs d'une attestation des Pères des Missions qu'ils ont fréquentées auparavant, disant le nombre de fois qu'ils ont été présents aux instructions ; trente à quarante d'entre eux qui réunissaient les conditions voulues ont déjà été admis à la grâce du baptême. On voit que ces braves gens ont reçu une formation religieuse très sérieuse ; c'est vraiment beau de les entendre réciter tous ensemble le chapelet et les prières sur un ton de mélodie qui ne manque ni d'harmonie, ni de charme, comme aussi de constater la dévotion avec laquelle ils s'approchent des sacrements de la pénitence et de l'Eucharistie ; du reste, le nombre des communions hebdomadaires va toujours en augmentant.

Nous avons donc ici un noyau de chrétienté indigène qui marche très bien et

semble promettre beaucoup pour l'avenir ; nous récoltons, il est vrai, ce que d'autres ont semé, mais, à n'en pas douter, ces ouvriers de la première heure se réjouissent avec nous de voir la récolte prospérer, mûrir et serrée petit à petit dans les greniers du Père de famille ; car, il faut bien le dire aussi, le changement de climat, les fatigues du voyage et le manque de variété des ressources alimentaires de ce district, ont causé parmi les indigènes qui ont immigré en foule dans la nouvelle capitale du Katanga, une mortalité assez accentuée par moments ; aussi avons-nous perdu plusieurs de nos chrétiens ou catéchumènes baptisés au lit de mort. Certes, la moisson est mûre et réclame de nombreux ouvriers ; le mouvement de conversions s'étend ; beaucoup de païens, entraînés par l'exemple de leurs

CHAPELLE EN PISÉ ET MAISON DE DOM MARC A ÉLISABETHVILLE.

amis et connaissances qui fréquentent la mission, ne demandent qu'à être instruits et à embrasser, eux aussi, la religion de « Bula Matari », c'est-à-dire, du Roi des Belges et de la majorité de ses sujets. Aussi les païens qui apportent leurs enfants au Baptême ne sont pas rares.

Là ne s'est pas borné notre ministère ; nous avons dû aussi prêter notre concours à l'occasion de plusieurs deuils qui sont venus frapper le personnel de la Colonie ; généralement la cérémonie se borne à la levée du corps à la mortuaire, suivie du cortège au cimetière et des dernières prières à la tombe ; nous avons pourtant chanté l'un ou l'autre *Requiem* solennel, à l'occasion desquels notre sacristie s'est augmentée — grâce à l'aide obligeante de charitables chrétiennes — d'un beau drap mortuaire, pour le catafalque ainsi que de tentures noires, bien faites pour relever la pauvreté des humbles murs en pisé de notre oratoire.

Terminons par le compte-rendu d'une partie de chasse.

Six heures du matin. Il fait déjà grand jour ; les premiers rayons de l'aurore viennent en effet colorer les cimes des arbres dès cinq heures et quart. J'ai terminé mes dévotions et me voilà en route le long de la rivière, à pied, car il n'y a pas de voie cyclable, le fusil de chasse au dos, le bréviaire à la main et mon petit boy Mutépa sur mes talons, porteur de la Mauser à cinq coups. Voilà l'office de Prime terminé. Je lève les yeux vers l'horizon. Ce simple mouvement a fait pénétrer dans mon champ visuel un canard sauvage, qui arrive droit sur moi, lancé comme un boulet de canon. Du coup le bréviaire dégringole à terre et manque de faire le plongeon dans la rivière ; le fusil prend sa place, la poudre parle et va réveiller les échos endormis de la vallée, et le pauvre volatile frappé à mort, s'abat lourde-

MAISON DE DOM M. DE MONTPELLIER.

De droite à gauche : M. Waffelaert, D. Marc, M. Mativa, M. Mortale, M. Janssens.

ment au milieu d'un nuage de plumes qui continuent à flotter en l'air un moment après sa chute. Une demi-heure plus tard, je suis trempé jusqu'à la ceinture à force de circuler dans les herbes encore humides de la rosée matinale, mais le soleil se chargera bientôt de me sécher complètement. Tout à coup se produit un bruissement, puis un fracas de branches agitées dans les hauts arbres qui forment au-dessus de la Lubumbashi un dôme impénétrable et d'une beauté sans pareille, mais il faudrait être à la nage au milieu de la rivière pour jouir de ce pittoresque coup d'œil. « Nyama », s'écrie mon négroillon d'une voix étouffée, mot expressif qui signifie à la fois viande et toute espèce de gibier, et nous voilà occupés à nous frayer un passage à travers les bambous pour découvrir la bande de babouins que nous devinons dans le feuillage épais. Avec une rapidité d'écureuils, ils nous gagnent de vitesse par la voie aérienne ; parfois, on en aperçoit quelques-uns

faisant des sauts périlleux d'une branche, ou d'un arbre à l'autre. Une gymnastique aussi endiablée défie les coups du mauser : je reprends le fusil de chasse et profite d'une éclaircie pour envoyer une charge de balletes à un animal de bonne taille : le voilà qui dégringole et tombe au milieu de l'eau ; n'étant que blessé, il commence à nager emporté à la dérive par le courant.

Mutépa, à la vue de la « Nyama » qui menace de lui échapper, saute à son tour dans la rivière et file comme un poisson entre deux eaux à la suite du singe : Passopo, gare, gare ! lui criai-je, car les babouins blessés sont parfois dangereux ; néanmoins, il poursuit sa route, saisit la bête par une patte de derrière et la ramène sur la berge. Mais voilà le monstre qui se remet sur ses jambes et nous regarde d'un œil plutôt mauvais. Brûler une nouvelle cartouche, c'est contraire à mes principes d'économie ; mon petit boy s'empare du grand couteau de chasse, mais je crains qu'il ne fasse de la mauvaise besogne, aussi je préfère m'en servir pour couper un jeune arbre bientôt transformé en solide massue. Le pauvre babouin, après avoir vainement essayé de me déchirer les guêtres, reçoit sur le crâne un maître coup d'assommoir qui le réduit en bouillie. Dix minutes après, proprement vidé et écorché, il pendait coupé en deux parties d'un poids égal aux deux bouts du bâton et y tenait compagnie à l'infortuné canard.

CIMETIÈRE DES BLANCS A ÉLISABETHVILLE

Après un déjeuner frugal que nous partageons fraternellement, nous remettons le cap sur Elisabethville en piquant droit à travers la brousse uniforme. Après un quart d'heure de marche, mon

regard scrutateur et qui commence à se faire à l'examen minutieux de la forêt africaine, découvre à cent mètres environ la première tête d'une harde de jolies impalas, antilopes de la taille d'une biche d'Europe, au beau pelage fauve, aux jambes nerveuses rayées de colliers noirs. Mais voilà qu'elles m'ont éventé, et la troupe entière disparaît en ouragan. Je m'élance sur ses traces, en me glissant derrière les termitières et à travers les hautes herbes, et j'arrive enfin en vue d'un beau mâle, qui arrêté à cent ou cent vingt mètres regarde d'un air de défi le côté où se cache l'invisible ennemi, tout en battant rageusement le sol de ses sabots de devant. Je profite de cette intéressante manifestation de mauvaise humeur pour contourner une dernière termitière ; un tronc d'arbre m'offre un sûr appui pour viser et, accroupi, je presse enfin la détente. Au milieu de la fumée, j'ai la vision rapide du superbe animal s'écroulant sur lui-même, foudroyé par la balle expansive qui l'a traversé de part en part. Mon négriillon bat des mains et danse de joie ; je serais tenté de l'imiter :

« Nyama mingui », quelle masse de viande ! Nous en avons tout justement besoin, ayant à présent trois bouches de plus à nourrir à la mission. Mais l'emporter c'est autre chose : je m'attelle aux cornes et je tâche de traîner la bête à travers les herbes, sur la descente de la colline ; mais bientôt, je n'en puis plus ; il faut l'abandonner et chercher du renfort. Nous repérons bien la place (car retourner au point perdu de la brousse, n'est pas chose si simple) et revenons en une heure au logis.

Aussitôt en selle, j'allais embaucher en ville quatre travailleurs noirs au service d'un entrepreneur de mes amis et les précédai vers le lieu du carnage en suivant à bicyclette les étroits sentiers de la forêt. Deux heures plus tard, nous rentrions

CIMETIÈRE DES BLANCS A ÉLISABETHVILLE.

à la mission chargés de mes dépouilles opimes et bientôt les quelque soixante ou soixante-dix kilos de viande (j'oublie de dire que le lendemain, j'ai tiré une seconde antilope plus petite) mijotent dans la marinade ou le sel, et les cornes superbes font déjà l'ornement de notre salle à manger.

En voilà assez pour cette fois. Si saint Hubert continue à me couvrir de son égide, j'aurai peut-être des aventures de chasse d'un caractère plus palpitant à raconter un jour ; au fait, on signale la présence d'hippopotames et de crocodiles dans la Kafubu, à une demi-heure d'Elisabethville. Les hautes eaux qui marquent la fin de la saison des pluies leur ayant permis de remonter du Luapula jusque bien avant dans ses affluents. J'en ai moi-même entendu un se mettre à l'eau à notre approche, mais les hautes herbes et les fourrés impénétrables m'empêchèrent de gagner la berge de la rivière.

D'autre part les lions qui trouvent plus difficilement leur pâture dans la haute brousse à cette époque de l'année se sont rapprochés des centres habités, attirés par l'odeur du bétail ; et l'on en entend rugir la nuit de l'autre côté de la rivière en face de la Mission. Un beau matin, ayant fait une reconnaissance dans la zone suspecte, j'ai relevé sur la boue les traces toutes fraîches du fauve. Avant-hier encore un jeune homme suivait la voie cyclable qui de l'Etoile du Congo conduit au poste militaire de la Kafubu ; arrivé à mi-chemin, il aperçut soudain à cent mètres devant lui trois lions arrêtés dans le sentier ; inutile de dire, qu'étant sans arme, il rebroussa chemin et au trot. Enfin, la nuit dernière, un léopard qui depuis quelque temps ravageait les poulaillers des environs, est venu se faire prendre dans un piège chez nos proches voisins à quelques centaines de mètres de chez nous. Peut-être l'aubaine d'une rencontre sensationnelle me sera-t-elle un jour réservée ; je ne manquerai pas de mettre le lecteur au courant de mes impressions, à moins que l'aventure ne défraie la chronique : faits divers et accidents de la Gazette léonine du Haut-Katanga.

VII

Quelques semaines après, le 8 avril, avait lieu à Elisabethville la fête de l'anniversaire de la naissance du Roi ; et l'on a célébré avec toute la solennité possible le « birth day » de Sa Majesté dans la nouvelle capitale du Katanga. Dès la veille et le matin, toute la ville avait revêtu un air de fête ; partout devant les magasins et les hôtels, des mâts avaient été dressés et le drapeau national claquait gaiement au vent. Naturellement sur tous les bâtiments officiels, les maisons des agents de l'Etat et l'église provisoire de la mission catholique se balançait également la flamme tricolore.

Le personnel de la Colonie, cela va sans dire, avait congé, ce jour-là et l'Union Minière ainsi que les différentes sociétés et entreprises commerciales chômaient.

Le programme de la journée comprenait une grande revue militaire à l'Avenue de l'Etoile et un « Te Deum » solennel à la Place Royale. Vers le milieu de l'avenue, une tente-abri avait été dressée et c'est là, que vers 9 1/2 h. prenaient place le Commissaire général du Katanga, commandant Harfeld, représentant M. le Vice-gouverneur Wangermée en tournée d'inspection à travers le pays, le commandant Olsen qui a sous ses ordres toutes les forces militaires du Katanga, son Etat-major et les principales autorités de la colonie.

Les soldats noirs de la Force publique venus des camps d'Elisabethville et de la Kafubu, formaient avec leurs officiers un effectif d'environ trois cents hommes ; les premiers aux ordres du lieutenant Leleu ; les autres sous ceux du commandant Liégeois. Ils ont défilé là sous les yeux d'une foule nombreuse avec une crânerie et une allure martiale, un ensemble, une régularité qui ne laissaient rien à désirer ; enfin, avec un brio qui eût fait honneur à n'importe quelle armée européenne. Ce spectacle était bien fait pour montrer combien la civilisation a déjà transformé ces populations déshéritées, qui, il y a quelques années encore, étaient la proie de la plus sauvage barbarie. Disons-le en passant, un quart environ des braves soldats de la Force publique formant la garnison de la capitale du Katanga sont chrétiens ou se préparent à le devenir en fréquentant la mission.

Bien faite aussi, cette revue, pour remplir de fierté et — pourquoi ne pas le dire — d'assurance aussi, les cœurs belges : ces vaillants moricauds, si fidèles observateurs de la discipline et de la tenue militaires, deviennent en guerre des

ALBERT I, ROI DES BELGES.

adversaires redoutables ; beaucoup sont des tireurs hors ligne comme en font foi les nombreux prix de tir qui ornent les manches de leur gracieux uniforme bleu sombre ; leur seul défaut est de se laisser entraîner par la fougue du combat à des retours à leur férocité native ; mais nul doute qu'ils ne se battent bien le jour où il leur sera commandé de défendre leur territoire — en paix sous l'égide de la Belgique — contre un agresseur quel qu'il soit.

La seconde partie du programme devait se dérouler à la Place Royale. Par les soins de l'autorité militaire, une vaste tente avait été dressée tout entourée d'oriflammes, de drapeaux aux couleurs nationales et décorée d'une telle abondance de feuilles de palmier cueillies aux bords de la Lubumbashi qu'on se serait cru en pleine forêt équatoriale plutôt qu'au cœur de la brousse uniforme des hauts plateaux du Katanga. Un modeste autel s'élevait au fond de la tente, un simple crucifix, flanqué de quatre cierges sur le gradin, emblèmes bien humbles, il est vrai, mais suffisamment éloquentes pour tout cœur croyant. C'est devant l'image de ce Dieu des petits et des souffrants, mais qui est aussi le Dieu des forts, Celui par qui règnent les puissants, se fondent et se développent les royaumes et les

LES SOLDATS NOIRS A L'EXERCICE.

empires, sous cette simple tente que se presse l'élite de la colonie pour entendre redire au Seigneur de l'univers par ses ministres l'hymne de la reconnaissance et de la louange triomphale : à Lui seul honneur et gloire pour ce qui a été fait, pour ce que l'on espère accroître et développer sur ce coin de la terre africaine, prolongement de la patrie belge, appelé s'il plaît à Dieu, à un avenir si prospère ; car il ne faut pas l'oublier : *Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificaverunt eam.*

Le *Te Deum* est chanté par les Pères Bénédictins desservant la cure d'Elisabethville, assistés de quelques chantres amateurs. A défaut des ornements sacrés qu'il eût été un peu difficile de revêtir dans cette chapelle provisoire, les officiants portaient leurs tuniques blanches qui s'alliaient très bien avec les uniformes officiels et les casques éblouissants des agents du Gouvernement ; seuls, messieurs les officiers

de la Force publique portaient la grande tenue drap bleu foncé avec boutons d'or, peu faite, semble-t-il, pour le climat : *dura lex, sed lex*. La Place Royale offre le coup d'œil le plus pittoresque et l'animation d'une foule, qui certes, ne s'y reverra pas tous les jours : un piquet d'honneur présente les armes au passage des autorités et les trompettes attaquent avec ensemble la sonnerie au champ. La cérémonie est terminée ; les groupes se forment, les conversations vont leur train, et plus d'un reporte sa pensée vers la Patrie si lointaine, où, en ce jour aussi, on rend

LA MUSIQUE DU RÉGIMENT A ÉLISABETHVILLE.

au ciel l'hommage de la reconnaissance publique pour les bienfaits dont il a comblé la Belgique en lui donnant entre autres, ce bien précieux des peuples : de bons souverains.

VIII

Le 22 avril, comme je me rendais à la gare pour assister à l'arrivée de la mission Leplae, je fus appelé au chevet d'un agent de police atteint de dysenterie. Le pauvre homme m'accueillit avec une grande joie, d'autant plus qu'il trouvait en moi un « pays », étant natif de la province de Namur. Il mourut dans une grande paix, tout étonné de trouver que c'était si simple d'aller à Dieu avec tout l'abandon de l'enfant se jetant dans les bras qu'un Père aimant lui tient grands ouverts. Voulant me témoigner sa reconnaissance, il avait demandé à m'embrasser et je me prêtai de la meilleure grâce possible à ce désir du malade, m'efforçant de remplacer auprès de lui la famille absente, si loin, là-bas, par-delà les mers et les continents. Je procédai le lendemain à l'enterrement de mon regretté compatriote.

Parmi les heureux mortels qui avaient suivi M. Leplae en Afrique, je comptai une de mes vieilles connaissances, H. de... à qui je fus trop heureux d'offrir l'hospitalité chez nous. Sa venue fut l'occasion de plusieurs assemblées extraordinaires de la Communauté de la Lubumbashi¹. Dans une première séance on avait discuté l'opportunité de l'admission temporaire de notre hôte, désigné plaisamment sous le vocable de : Frère « Récipient-d'air ». Avaient été présents à la réunion, le P. Supérieur, le P. Mativa et le P. Goebel. La séance avait lieu à 8 1/2 du soir. Le P. Dedecker s'était fait excuser, étant à la pêche. (Soit dit en passant, mal lui en a pris d'aller taquiner le goujon à cette heure indue : il a entendu le rugissement du lion à quinze pas de lui, de l'autre côté de la rivière, et en même temps des cris discordants, qu'il a pris pour ceux d'une infortunée demoiselle entraînée par le redoutable fauve ; peu chevaleresquement, il a jugé plus prudent de battre précipitamment en retraite avec son petit boy, mais n'ayant d'autre arme que sa canne à pêche, c'était le seul parti auquel il pût raisonnablement s'arrêter.)

A vrai dire, on n'est pas encore d'accord à l'heure présente sur l'authenticité du lion et encore moins sur l'identité de la pauvre demoiselle. Mais certains cyclistes agiles qui avaient employé beaucoup moins de temps que le bon Père pour faire la route aller et retour à la rivière, auraient pu donner sans doute des précisions tout à fait rassurantes sur le sujet. Quoi qu'il en soit, après que l'on eut épuisé tous les commentaires que comportait l'incident, la discussion fut reprise ; puis l'on passa au vote. Le scrutin donna comme résultat : deux grains de café noir, contre deux morceaux de sucre blanc : donc ballottage ; tout était à recommencer et l'affaire fut renvoyée à une autre réunion de la Communauté. Elle a eu lieu depuis, et malgré une tentative de corruption électorale, sous la forme d'une bouteille de liqueur fine offerte par le récipiendaire, le résultat a été le même qu'au premier scrutin, ce qui prouve que les Pères de la Lubumbashi ne sont pas des âmes vénales, mais soucieux avant tout du bon renom de la Communauté.

Une des choses qui avait aliéné le plus les sympathies des membres du chapitre pour le récipiendaire, était le fait d'avoir introduit dans la Communauté un énorme molosse, plein de puces, qui mettait à se gratter une véhémence telle, qu'il devenait impossible de fermer l'œil, la nuit à la mission. En outre, gratte-puces envahissait la salle à manger et était généralement dans les jambes de tout le monde. Mais paix aux morts ! Gratte-puces n'a pu se faire au climat, du reste si agréable du Katanga. De mauvaises langues ont insinué que certaines pilules du Docteur avaient contribué, plus peut-être qu'une acclimatation défectueuse, au trépas prématuré de l'infortuné quadrupède : mieux vaut pourtant ne pas essayer de soulever le voile de mystère qui planera toujours sur cette sombre tragédie. Quoi qu'il en soit, gratte-puces fut enfoui sans cérémonie dans une fosse que je creusai à une portée de fusil de mes fenêtres dans l'espoir d'entendre quelque nuit les hyènes occupées à leur macabre besogne de violatrices de tombes et d'avoir ainsi l'occasion de leur envoyer une charge de ballettes.

1. Quelques bons amis, habitués de la Mission, affectionnaient cette appellation de « Communauté » et s'interpellaient entre eux : Père un tel ou un tel. Le présent récit montrera que la bonne humeur ne faisait jamais défaut à la Communauté de Lubumbashi.

CHAPITRE III

N'KUBA

Vellétités d'explorateur exaucées : départ pour *N'Kuba* ; voyage en caravane ; perdu dans la forêt sans limite ; l'hôte de la termitière ; la nuit au campement ; *Kambove*.
Coup d'œil rétrospectif. — Arrivée des premiers missionnaires à *N'Kuba* ; les emplacements provisoires ; choix de la *Kanga* ; les travaux préparatoires à la construction. — Le ravitaillement en venaison : première expédition en forêt : « le filet d'Anvers ». — Repas de fauves interrompu : « *Simba, simba!* » — Journées de chasse dans la plaine de *Bikondama* ; étymologie de *Buleia* ; exercices linguistiques ; les « *cabagi* », une intéressante famille de zèbres.
Concours de tir à grande distance. — « *Bwana Ndeke* » à *Mutaka*. — Les incendies de plaine et leurs inconvénients. — Un campement modèle. — Festin nègre : le *Bukari* au bouillon de tripes. — Tristes effets d'une crème au chocolat : « *Kwenda mayani* ». — Un lion bien élevé.
Dernières aventures à *Mutaka* : heureuse interruption des abstinences de l'Avent ; un oreiller d'un nouveau genre ; disparition du Père *Dedecker*.
Une journée de labeur à *N'Kuba*. — Machine nègre à monter l'eau ; les fours à briques ; un affût au lion ; la fin du léopard ; incendie et feu d'artifice. — Un concurrent intempestif ; les robes de baptême et la soupe aux choux. — Causes de la disette. — Remèdes de fortune. — L'échassier et la débandade des aliborons. — Premières pluies ; l'Arche de Noé au milieu du déluge. — L'inauguration du monastère. — La soirée des morts. — Les débuts à *Kansenia*. — Un Noël digne de Bethléem. — Nouveau départ.

I

J'AVAIS souvent, à part moi, caressé l'espoir de mener un jour, d'une manière plus complète la vie de la brousse, trouvant qu'Elisabethville devenait vraiment un endroit trop civilisé ; mes désirs n'allaient pas tarder à se réaliser. Un après-midi, rentrant à la mission, j'y trouvai M. Albert Coppieters, tout fraîchement débarqué de *N'Kuba* et en route pour l'Europe, son état de santé ne lui permettant pas de prolonger son séjour en Afrique. Il était chargé de m'inviter, de la part du R. Père Préfet Apostolique, à profiter de la caravane descendue avec lui à Elisabethville, pour aller combler le vide occasionné là-bas par son départ ; quant au P. *Dedecker*, il continuerait à assurer le service religieux dans la capitale jusqu'à l'arrivée de l'abbé Moreau, attendu à bref délai.

Le 6 juin donc, tous les préparatifs étant terminés, après avoir été une dernière fois l'hôte du Gouverneur, je fis mes adieux à la vallée de la Lubumbashi et à toutes les sympathiques connaissances que j'y laissais. J'allais donc pouvoir entreprendre un véritable voyage en caravane, expérience qui manquait encore à mon

bonheur ; le trajet devait durer une dizaine de jours et comptait une distance d'environ deux cent vingt-cinq kilomètres. D'avance, je m'en étais fait une fête, et je dois dire que mon attente ne fut pas trompée, car, si l'on n'est pas trop pressé, c'est là une charmante façon de voyager en Afrique, en saison sèche surtout, lorsque le temps est invariablement au beau fixe. D'aimables compagnons ajoutent beaucoup à l'agrément d'une semblable randonnée ; et j'étais fort heureusement partagé sous ce rapport. M. Heenen, nouveau chef de secteur de

Kambove se rendant à son poste, voulait bien se charger du commandement de la caravane ; en outre mon cousin, Alfred de Lichtervelde, m'accompagnait jusque N'Kuba.

La première étape devait être très courte ; nous allâmes camper à *l'Etoile du Congo* ; pour moi, j'eus la bonne fortune d'y trouver un gîte et l'accueil le plus aimable chez le Docteur Goebel. Le lendemain, nous atteignîmes la Luswishi et le 11 la belle vallée de la Lufira ; ce fut durant ce trajet, que m'arriva une petite mésaventure dont le récit suivant a conservé le souvenir ; en même temps, il donne une assez bonne idée des charmes de la vie de caravane.

Depuis plusieurs jours notre troupe, composée d'une centaine de porteurs, avait enfilé l'interminable sentier qui court au Nord vers Kambove à travers la forêt sans fin. Les rations avaient été distribuées à chaque homme au départ et devaient suffire pour une semaine ; malheureusement, comme il arrive généralement en pareil cas, nos

UNE ÉLÉGANTE D'ÉLISABETHVILLE EN GRANDE TOILETTE.

braves noirs firent bombance pendant les premiers jours, puis vinrent crier famine auprès des blancs. Malgré toute ma bonne volonté, je n'aurais pu leur procurer des vivres, car on était loin de tout village et la chasse à laquelle je me livrais avec ardeur, une fois arrivé à l'étape, ne donnait guère de résultat : à peine quelques pigeons et oiseaux divers pour relever le menu de notre table ; quant au gros gibier, il semblait se tenir à distance respectueuse des chemins fréquentés. Notre ami de Lichtervelde avait bien tué la veille une petite antilope « kashia », « *sed quid haec inter tantos* », c'est à peine si chacun en avait eu une bouchée ! et cependant il fallait absolument trouver quelque chose, sans quoi nos hommes

auraient peut-être bientôt la fantaisie de jeter leurs charges au bord de la route et de fuir vers des endroits moins dénués de toute ressource.

Le lendemain donc, préoccupé de ces pensées, je précédais à bicyclette la caravane quand vers deux heures de l'après-midi, j'aperçus soudain, détalant à toutes jambes sur ma gauche, une nombreuse troupe de gros babouins. A défaut de grives on mange des merles et, en Afrique, même du singe. Je sautai donc prestement à bas de ma machine, saisis d'une main le mauser fixé au porte-carabine, de l'autre le fusil de chasse que j'avais en bandoulière et me voilà lancé à la poursuite de la troupe bondissante. Dans ma précipitation, j'oubliai de

LA CARAVANÉ AU REPOS.

m'orienter, et ces maudits animaux se tenant sans cesse hors de portée, disparaissant sans cesse, quand je croyais enfin les découvrir, m'entraînèrent loin dans la forêt. Désespérant de les atteindre, il fallut enfin m'arrêter et songer au retour.

Me rappelant que lorsque j'avais commencé la poursuite, j'allais arriver à une plaine s'étendant au loin des deux côtés du sentier, il me semblait peu compliqué d'y revenir ; et en effet, après avoir marché pendant quelque temps je me trouvai à proximité d'une plaine très semblable à celle que j'avais entrevue précédemment, mais j'eus beau parcourir la lisière de la forêt dans les deux sens, plus de sentier de caravane. C'était un peu fort. Je poussai ensuite des reconnaissances vers les quatre points cardinaux sans plus de succès, avec le résultat toutefois de me faire perdre entièrement le peu de sens de l'orientation qui me restait.

Dans l'entretemps les heures avaient fui rapidement, j'étais éreinté, mourant

de soif, aussi je me résolus à marcher droit devant moi, dans la direction qui me semblait le plus vraisemblablement la bonne et d'y persévérer jusqu'à ce que je découvrisse, si pas la route de la caravane, du moins un ruisseau où je pourrais étancher ma soif. J'avais à peine commencé à mettre ce projet à exécution, et je me trouvais à peu de distance d'une haute termitière, quand, atténué par la butte de terre, un formidable rugissement se fit entendre. Par malheur, j'avais peu auparavant, tiré en l'air le peu de cartouches que j'avais sur moi afin d'attirer l'attention de mes compagnons et, imprudence rare, je n'en avais conservé aucune. La fuite était donc la seule alternative possible, et je rétrogradai vivement, sans m'inquiéter cette fois de contrôler si cette direction était la bonne.

DANS LA BROUSSE.

Cependant la nuit était venue ; j'étais rendu et en dépit des voisinages redoutables, des ambiances hostiles dont semblaient remplis les sous-bois enténébrés, je me laissai choir sur l'herbe n'espérant plus retrouver ce soir-là la petite tente soigneusement close, où l'on dort si bien après les fatigues d'un jour d'étape et de courses en forêt.

Soudain, dans un lointain tel qu'il était impossible d'en déterminer la provenance, il me sembla percevoir des cris. Je sautai sur mes jambes et en redoublant d'attention, il me parut que ces appels venaient de la forêt s'étendant au delà de la grande plaine. Je me frayai un chemin à travers les hautes herbes et les jones ; pataugeant lamentablement dans des marais jusqu'à ce qu'enfin, je pus rentrer sous bois de l'autre côté de la vallée. Plus rien ! Un silence profond s'était fait sur

ces solitudes. Je m'efforçai d'appeler, mais impossible de tirer un son de ma gorge desséchée. La marche dans l'obscurité devenait impossible, je me butais à chaque pas contre des obstacles qu'il était impossible de deviner. Enfin un grand arbre, culbuté par terre me barra le chemin, et je me résolus à me construire dans la couronne de ses branches un abri où j'attendrais le retour de la lumière. J'étais déjà occupé à réunir du combustible pour allumer un feu destiné à éloigner les fauves et à combattre le froid assez vif sur les hauts plateaux du Katanga à cette époque de l'année, quand soudain un coup de feu retentit dans le calme du soir, beaucoup plus rapproché cette fois et m'indiquant sûrement la route à suivre ; puis de nouveaux appels se firent entendre et bientôt je pus exprimer toute ma reconnaissance au lieutenant Heenen qui depuis plusieurs heures s'était mis à ma recherche avec une escouade de porteurs.

La nuit était déjà avancée quand nous arrivâmes au campement qui présentait, à cette heure tardive, un coup d'œil fort pittoresque : nos hommes enroulés dans leurs couvertures, étaient étendus en longues files sur le sol ; des lignes de feux entretenus entre chaque dormeur éclairaient cette rustique installation ; on eût dit un champ de bataille au soir d'un combat. Un peu à l'écart nos trois tentes étaient éclairées par le feu de la cuisine, où des boys vigilants m'avaient conservé à souper. Au loin, un rugissement venait parfois troubler le calme de la nuit ; des oiseaux nocturnes hululaient sous le couvert des grands arbres, des bruits indistincts montaient de la vallée ; aussi ce fut avec une satisfaction bien compréhensible que je me retirai sous ma tente après les fatigues et les émotions de cette journée, heureux d'avoir échappé aux inconvénients multiples d'une nuit à la belle étoile au Congo.

Pour être complet, il me reste à dire la revanche que je pris quelques jours plus tard sur les babouins, à l'étape de Mutaka. Ayant entendu leurs ébats aux environs du camp de grand matin, j'en abattis deux énormes, coup sur coup, à grande distance. Au bruit de la fusillade, les porteurs étaient accourus ; cependant, à la vue des « makaka », plusieurs firent les dégoûtés, pour d'autres, le dicton : « ventre affamé » un peu modifié, trouva sa réalisation, et se partageant les membres pantelants des pauvres babouins, ils les fixèrent sur leurs charges après un rôtiage sommaire à la flamme.

Heureusement, nous touchions au terme de ce pittoresque voyage en caravane et le chef de poste de Kambove allait trouver pour nos porteurs fatigués d'amples ravitaillements dans les villages de la Dikuluwe.

Mais revenons-en aux détails du voyage :

Kambove est perchée sur plusieurs croupes élevées de montagne ; aussi l'air y est-il très sain : on y arrive par le camp militaire comprenant cent hommes de troupes noires sous les ordres du lieutenant Beernaert chez qui nous avons dîné. Nous avons ensuite été fort bien reçus par le chef de zone, M. Wangermée, fils du

Gouverneur et M. André, chef de poste. Il n'y a que quinze blancs à Kambove ; nous y avons passé vingt-quatre heures.

N'Guba n'est qu'à deux petites étapes au delà dans la vallée de la Dikuluwe.

II

Il faut maintenant jeter un coup d'œil rétrospectif et rappeler comment, au mois d'octobre, le R^{me} P. D. Jean de Hemptinne, à la recherche d'un emplacement pour la fondation, alla se fixer à N'Kuba, village indigène, situé à une quarantaine de kilomètres au delà de Kambove, et deux cent vingt-cinq d'Elisabethville. Il y

UN COIN DU VILLAGE DE N'KUBA.

avait là, à cinq minutes du village, un camp composé de plusieurs bonnes habitations en pisé, avec dépendances construites jadis par le commandant Jacques¹ et que M. Gheur avait eu l'amabilité de faire réparer en vue de l'arrivée des Pères. L'imminence de la saison des pluies détermina le Préfet Apostolique à profiter de cet abri en attendant d'avoir fixé son choix définitif.

Après plusieurs voyages de prospection, un emplacement favorable fut enfin découvert : la colline de la Kanga, distante d'environ une demi-heure de N'Kuba, et dominant les magnifiques terres d'alluvion qui forment en cet endroit la vallée de la Dikuluwe.

Au printemps, les Pères établirent donc un campement provisoire au pied de la montagne, simples paillotes à proximité des chantiers, afin de pouvoir entreprendre et mener plus facilement à bien les travaux de la briqueterie et les constructions projetées. Il était en effet urgent d'avoir sous toit quelque construction solide avant le retour de la saison des pluies. A mon arrivée, je trouvai donc la petite colonie en plein travail ; on avait préparé la terre pour faire les

1. Aujourd'hui le général Baron Jacques.

briques, et élevé des hangars pour les faire sécher, on abattait et équarriissait des arbres pour les charpentes; on défrichait; on avait aussi planté un potager qui promettait. Le point le plus en souffrance était le ravitaillement, celui en viande fraîche surtout : pas de gros bétail à cause de la mouche tsé-tsé; peu de poules; quelques chèvres, mais qu'il fallait conserver pour augmenter le troupeau, décimé plus d'une fois déjà par les léopards.

Je fus donc chargé de parcourir les villages voisins pour acheter les provisions nécessaires : patates douces, manioc, maïs arachides, etc., tout en cherchant à nouer d'amicales relations avec les populations noires de la région.

N'KUBA. HUTTES PROVISOIRES AVANT LA CONSTRUCTION DU MONASTÈRE.
PAILLOTE DU P. DE MONTPELLIER.

Il rentrait aussi dans mes attributions de fournir notre garde-manger, en me livrant à la chasse. En effet, nous n'avions malheureusement aucun serviteur noir assez sûr¹ à qui l'on pût confier un fusil, avec quelque espoir qu'il rapportât fidèlement le produit de sa chasse. Nous avions bien tenté une fois cette expérience, mais elle avait été concluante; le brave Karonbora, après une absence prolongée d'une semaine, nous avait rapporté la carabine mauser, et expliqué avec la mimique la plus expressive du monde le résultat négatif de l'emploi des balles que nous lui avions données; l'une avait rasé l'échine d'un phacochère, l'autre la croupe d'un élan; bref, il était navré de sa maladresse; malheureusement, ou plutôt heureusement, la vérité finit toujours par se faire jour, et nous devions

1. On pourrait s'étonner de ce que je n'avais encore à mon service, après un séjour assez prolongé dans le pays, aucun boy quelque peu digne de confiance. Ce n'était pas le cas : mon boy d'Elisabethville, Mutépa, m'était fort dévoué. Il m'avait montré une véritable sollicitude alors que j'étais malade, venant même coucher sur sa natte au pied de mon lit pour être de suite à ma disposition. Il montrait également beaucoup d'intérêt pour la religion et suivait régulièrement les offices à la chapelle. Il eût bien voulu m'accompagner à N'Kuba, mais je m'y étais opposé, sachant que je ne pourrais plus lui faire là-bas les conditions avantageuses dont il jouissait à Elisabethville.

apprendre dans la suite que notre infidèle employé avait bel et bien abattu quelque grosse bête, dont la dépouille avait offert aux nègres des environs l'occasion de pantagruéliques festins.

Il fallait donc entreprendre soi-même ces expéditions de ravitaillement ; et inutile de dire que ces obédiences coïncidaient absolument avec mes vieux instincts ataviques de Nemrod ; j'avais en outre la consolation de pratiquer ainsi une des œuvres les plus utiles de miséricorde corporelle en « rassasiant les affamés » ; j'ai pensé que le récit de quelques-unes de ces randonnées cynégétiques serait de nature à intéresser, et j'ose espérer que le lecteur bienveillant ne trouvera pas étrange qu'un missionnaire s'arrête à ce genre de narration. Qu'il veuille donc bien se rappeler qu'à l'époque où je résidais à N'Kuba, on était en pleine période d'installation : on défrichait, on terrassait, on faisait des briques, on bâtissait et cela au milieu d'une véritable disette et d'une pénurie, telles qu'on en rencontre rarement. Le travail de l'évangélisation était forcément relégué au second plan, et il me serait impossible d'écrire, touchant cette période de mon séjour en Afrique, des récits de mission, tels que ceux que nous avons pu publier après quelques mois de séjour à Elisabethville.

Au reste, ces excursions avaient le bon côté de nous mettre en relations avec les indigènes des environs, préparant de loin le terrain à l'évangélisation. Nous nous assurons la bienveillance des chefs en leur offrant toujours un bon quartier de l'animal tué dans le voisinage de leur village, et chaque caravane de ravitaillement apprenait à un certain nombre de porteurs le chemin de la Mission. En outre, il était toujours aisé de se procurer des vivres indigènes en échange de la viande. Mais sans plus j'en viens à la description de quelques-unes de ces randonnées dont le souvenir m'est resté particulièrement vivace.

III

Le 1^{er} juillet donc, je me mis en route. C'est une sensation agréable et que j'apprécie beaucoup en Afrique, que de s'enfoncer ainsi pour quelques jours en pleine nature sauvage, dans l'attente d'aventures et l'espoir d'exploits qui paraissent — immanquablement au verre grossissant de l'imagination — beaucoup plus désirables et intéressants qu'ils ne le seront en réalité. Il est vrai qu'une bonne dose de cet optimisme inaccessible au découragement n'est jamais de trop pour traverser la vie, surtout en Afrique. Ces sensations étaient d'autant plus vives chez moi, que c'était la première expédition de plusieurs jours en brousse que j'entreprenais, n'ayant jamais chassé à Elisabethville qu'à la mode d'Europe, c'est-à-dire en rentrant sagement chaque soir au logis, ou du moins en logeant quelque part chez des amis.

Il était donc naturel que je commissey des erreurs : la première était de ne prendre que deux porteurs et de craindre de les charger trop, ce qui me fit négliger d'emporter un lit ; la seconde, de permettre à mes boys, après qu'ils m'eussent aidé à m'aménager un abri sur la lisière de la forêt, d'aller visiter des amis au

village et d'y passer la nuit. Mon installation était des plus sommaires : une cahute en branchages protégeant, d'une protection théorique du moins, la moustiquaire et une couchette d'herbes sèches. C'était tout. Une dernière erreur, qui faillit devenir plus fatale que les autres, avait été d'oublier qu'au Katanga il faut compter avec les lions. Et de fait, ces maudits animaux ne me laissèrent guère de repos. N'ayant pas entretenu mon feu (précaution élémentaire pourtant dans cette région), je rallumai ma bougie à un moment donné où les rugissements se rapprochaient d'inquiétante façon, dans l'espoir que cette flamme solitaire

EN CHASSE.

inspirerait peut-être au roi des animaux une sage défiance qui serait mon salut. Et en effet, l'avance ennemie se trouva du coup enrayée. Je ne veux pourtant pas garantir l'efficacité du procédé.

Le lendemain, avant six heures du matin, j'étais déjà en route avec, en plus de mes deux noirs, un indigène du village, en qualité de guide. Nous marchons deux ou trois heures au delà de la rivière : dans une première éclaircie au milieu de la brousse, nous apercevons de loin une masse grouillante de zèbres et d'antilopes de différentes tailles ; mais, tandis que nous rampons dans les hautes herbes pour nous rapprocher, le troupeau nous a éventés et quand nous émergeons de notre cachette, il a déjà disparu dans un galop furibond, sans qu'il ait été possible de placer un coup avec quelque chance de succès. Peu après, nous découvrons une autre bande de grosses bêtes, mais la malchance nous poursuit : tandis que nous nous défilons derrière une termitière, le gibier disparaît et la plaine est

vide quand nous arrivons en vue. Troisième plaine : nous sommes encore bien loin, quand nous voyons s'évanouir dans un tourbillon de poussière une cohue confuse de zèbres et d'animaux au pelage varié.

Le soir, nous nous embusquons sur une termitière à cent mètres d'une mare : dix minutes se passent, deux phacochères sortent du bois ; je tire sur le plus gros ; il est troué de part en part et décampe en laissant derrière lui une traînée sanglante pleine de gros caillots ; nous la suivons longtemps, mais la nuit arrive et il faut retourner sur nos pas. En traversant la plaine, une antilope kashia, de la taille d'un chevreuil, se lève soudain à cinquante mètres ; celle-là du moins est immédiatement clouée à terre par une balle du mauser, l'épine dorsale brisée. Nous rentrons à la hutte à la tombée de la nuit et je prépare mon souper : un potage concentré, du foie d'antilope, des patates douces cuites sous la cendre, de la galette de maïs ; comme boisson : du thé ; dessert, des arachides. — Excellente nuit : cette fois je dors comme un loir, sans plus prêter l'oreille aux facéties des lions et des hyènes.

Le jour suivant, nous repartons, de meilleur matin encore pour faire le même tour : à la troisième plaine, un troupeau de « kongis » ou hartebeests comme disent les Anglais, paît tranquillement à deux cents mètres de nous. Je m'approche derrière une termitière et ouvre le feu à cent cinquante mètres : une énorme femelle, de la taille d'un mulet, frappée en plein, va s'abattre à la lisière du bois ; la bande s'ébranle éperdue ; une autre balle couche instantanément par terre une seconde vache, et le reste disparaît dans les arbres.

Il est huit heures du matin. J'envoie un de mes boys chercher du renfort au village ; il faudra quatre heures pour qu'il soit là. Mais ce temps est bien employé ; aidé de l'autre boy et du vieux routier, j'écorche, vide et découpe les deux victimes. Vers 12 1/2 h. j'ai onze porteurs à ma disposition et reprends le chemin du village. Comme il est tard quand nous y arrivons, il ne faut plus songer à rentrer à N'Kuba le soir même et je loge dans une hutte abandonnée à l'entrée du village, où je fais emmagasiner tout mon butin ; mes boys en réparent les brèches avec des branches d'arbres et y adaptent une porte composée d'un lattis de lianes et d'écorces, car cette bonne odeur de venaison serait trop tentante pour les fauves que j'entends en effet gronder et hurler pendant toute la nuit au bord de la rivière. Enfin, le lendemain, après de longues palabres et le don d'un gros quartier de viande au chef du village, je réussis à trouver les porteurs nécessaires pour ramener mes dépouilles opimes à la mission ; car inutile de le dire, ceux de la veille s'étaient éclipsés sans laisser leurs adresses. — Le soir même, mes antilopes, dûment salées et découpées en quartiers maniables, pendaient à l'ombre, enfilées sur des cordes entre les arbres du campement ; la chaleur sèche et le courant d'air se chargeraient de les transformer en peu de temps en une sorte de filet d'Anvers des plus appréciables.

Je ne devais cependant pas jouir d'un repos assurément bien mérité, car le nombre des bouches à nourrir étant considérable, les provisions disparaissaient

avec une rapidité déconcertante. Il me fallut donc repartir, mais cette fois, la chance ne devait pas me favoriser ; je ne tuai qu'un aigle noir aux ailes de 2 m. 20 d'envergure. Néanmoins, je pus rapporter une bonne provision de viande, mon objectif principal, cela va de soi. Voici comment la chose se passa.

J'avais été fixer mon campement à un jour de marche de N'Kuba en pleine forêt. Comme abri, je disposais d'un toit de tente fixé sur une perche entre deux arbres et mes trois boys avaient élevé une cahute à côté de la mienne, toutes deux abritées de la brise du Nord par une termitière. Le lendemain, dès sept heures du matin, après une heure de marche, nous tombions sur deux lions qui commençaient un plantureux déjeuner aux dépens d'une antilope « fumbo » (de la taille d'un fort mulet, aux cornes recourbées d'un mètre et plus). Seul, le noir qui ouvrait la marche les aperçut, bien que nous n'en fussions pas éloignés de plus de vingt-cinq mètres ; il est vrai qu'en nous entendant, ils s'étaient fauflés derrière une termitière, et en outre le sous-bois était assez touffu en cet endroit. De l'avis des noirs, il n'était pas vraisemblable que les fauves revinssent avant la nuit : or, la perspective de la passer en embuscade, perchés dans les arbres, par le froid qu'il fait en saison sèche au Katanga, était peu séduisante ; d'autre part, il eût été regrettable de laisser se gâter au soleil ardent du jour toute cette masse de viande, dont on avait un besoin urgent à la mission.

Je renvoyai donc le boy au camp, chercher ses compagnons et je me mis en devoir d'écorcher et d'écarteler la bête. J'avais presque terminé cette opération quand mes chasseurs revinrent. Je dois dire que j'avais, pendant leur absence, ma carabine à la portée de la main, craignant que les lions ne s'avisassent de réclamer leur proie. De retour au campement, nous procédâmes à saler la viande et à la serrer pour quelques heures dans un coffre de fer.

Nous allions avoir une bien mauvaise nuit. J'avais renvoyé deux des noirs à N'Kuba, porteurs d'une charge de viande et des cornes de l'animal, avec mission de revenir le lendemain, reprendre le reste, nous n'étions donc plus que deux au campement. Vers minuit, des rugissements épouvantables vinrent nous tirer de notre somme. « Simba, simba, le lion ! » cria d'une voix étouffée mon boy, un gentil gosse de quatorze ans, appelé Kazimike. Je lui enjoignis de ranimer aussitôt notre feu. Il n'avait pas besoin de cette exhortation pour agir : et bientôt une flamme claire et pétillante nous remit au cœur quelque espoir de pouvoir un jour raconter l'aventure. Mais peu après éclataient de nouveaux rugissements plus rapprochés, plus forts, plus terrifiants encore, car elle résonne terriblement la nuit dans la forêt silencieuse, la grande voix du lion ! Et avec cela un froid de Sibérie ! avec cinq couvertures je ne parvenais pas à me réchauffer ; il est vrai, peut-être la présence du lion était-elle pour quelque chose dans l'affaiblissement de la température, du moins produisait-elle une impression de réfrigérant. L'aurore vivement désirée parut enfin et les sinistres maraudeurs abandonnèrent le siège de notre campement. Le jour même nous rentrions à N'Kuba, avec une bonne provision de patates douces et autres produits indigènes échangés contre quelques morceaux de viande.

IV

« Bwana Ndeke, l'antilope que vous avez rapportée l'autre jour du Mutaka est presque entièrement mangée ; il n'y en a plus assez pour deux repas, et il faut beaucoup de viande pour les blancs sans compter les enfants qui travaillent aux briques. » — « C'est bien, Kitambi, répondis-je à notre cuisinier, un adolescent superbement taillé, aux yeux brillants, aux dents éclatantes de blancheur. Je partirai cet après-midi pour Bikondama ; préviens Kazimike, Karowbora et Masapira qu'ils viennent prendre mes bagages au plus tôt. » Et voilà comment par une belle après-midi d'août, j'enfourchai ma brave bicyclette « trois fusils » chargée au préalable de mes munitions, de la gourde, et le mauser accroché au porte-fusil. En bandoulière j'avais mon 12 de chasse prêt à fonctionner ; et de fait, j'avais à peine parcouru quelques kilomètres sur l'ancien sentier de caravane de Kapiri que j'eus l'occasion de faire un doublé de grosses perdrix, précieux appoint pour le repas du soir.

Après avoir descendu pendant quelques kilomètres la vallée de la Dikuluwe, le sentier serpente capricieusement dans la forêt : les noirs n'ont aucune idée de la ligne droite, comme étant le chemin le plus court d'un point à un autre ; aussi les pistes qu'ils fréquentent se ressentent terriblement de cette ignorance. Ce ne sont que tortueux méandres, tels ceux d'un reptile se frayant une route à travers d'innombrables obstacles ; c'est au point que si une grosse branche vient à s'abattre ~~à~~ travers du sentier, plutôt que de l'enlever, ce qui souvent serait l'affaire d'un moment, ils préféreront tourner autour, et le chemin se trouvera déplacé et agrémenté d'un coude supplémentaire. A rouler dans de pareils sentiers, on devient forcément adroit cycliste : sans cesse il faut se jeter à droite ou à gauche pour éviter une souche ou une petite termitière, ou bien encore enlever sa machine avec légèreté pour franchir sans trop grande secousse quelque arête de rocher, ou une tige de bois mort tombée sur la route.

On traverse ensuite une plaine marécageuse : et il faut patauger dans deux pieds d'eau en tirant après soi son vélo ; plus loin, c'est une rivière que l'on franchit sur un gros arbre abattu en travers du courant, occasion superbe de se montrer équilibriste et de faire voir qu'on a le pied marin. Au coucher du soleil (j'en suis réduit à compter les heures à la manière des nègres, car ma montre n'a pas résisté aux tribulations de la vie africaine), j'arrivai à Bikondama, situé dans la vallée de la Dipeta. Mes cinq porteurs m'y avaient précédé et le feu était déjà allumé devant ma case. J'avais en effet un pied-à-terre dans ce village : une belle hutte en pisé avec toit en chaume et véranda, abandonnée par ses propriétaires pour une habitation construite plus au centre de l'agglomération, et qu'ils avaient mise une fois pour toutes à ma disposition, quand je chassais aux environs.

Il fait bon se reposer le soir à l'étape. Le bouillon de perdreau aux tomates chante dans la marmite, tandis que les patates douces cuisent sous la cendre. Au ciel, les étoiles se sont allumées une à une et l'azur sombre resplendit de mille feux. Le repas terminé, on cause assis en rond autour du foyer : on prend heure pour se mettre en chasse dès l'aurore ; mes négrillons écoutent bouche bée les

descriptions que je m'efforce de leur faire des merveilles de la lointaine Bulaya (l'Europe ; l'étymologie de ce mot est sans doute Bulawayo ; tout ce qui est au delà de Bulawayo, c'est Bulaya, le pays des Blancs ¹).

Ou bien encore nous nous livrons à des exercices variés de linguistique. Karombora, qui a vu la « Lubumbashi » (nom indigène pour Elisabethville), énumère en kiluba et en swahili les noms de tous les objets qui lui passent par la tête, et que je désigne à mon tour en français, ou en anglais. Le contact avec les prospecteurs et les aventuriers sud-africains a en effet contribué à faire connaître cette dernière langue dans la région du Haut-Katanga, et l'on rencontre assez souvent des noirs qui en possèdent quelques bribes ; ainsi j'ai maintes fois entendu des gosses s'amuser à faire montre de leurs connaissances en comptant tout haut ; « one, two, three ». Ils ont du reste beaucoup de facilité pour l'anglais et semblent se l'assimiler aisément. N'empêche qu'on les entendra un instant après singer avec un brio tout à fait réjouissant, le sergent noir commandant la manœuvre : « En avant... arche ! Portez... armes ! Place... repos ! » Nous passons ensuite à des exercices d'écriture : avec un charbon emprunté au foyer, à défaut de crayon, je trace les noms de chacun des assistants. La joie est alors à son comble ; tous rient comme des bienheureux et montrent des rangées de dents blanches à faire envie. « C'est incroyable ce que savent ces blancs ! », et ils protestent en chœur de l'impossibilité pour eux d'en arriver là, quand je leur dis qu'un jour, lorsque les Pères sauront bien leur langue, ils leur apprendront l'art de fixer leur pensée sur le papier ou d'y déchiffrer la pensée des autres, et chose plus importante, leur parleront de Dieu et leur feront connaître la manière de l'honorer et de le servir. Après quoi, je gagne ma couchette, tandis que mes noirs vont faire soirée, rire et chanter jusque bien tard chez un « n'duku » (un ami).

Le lendemain, je suis réveillé en sursaut par les voix de mes hommes. L'aurore aux doigts de rose, comme aurait dit le bon Homère, commence à faire pâlir les étoiles. Vite une patate douce, une tasse de café, et en selle. Il s'agit d'arriver avant le jour à la plaine pour y surprendre le gibier au pâturage. Je précède les porteurs et après avoir remisé ma bécane dans les hautes herbes, je me dirige vers la lisière de la forêt.

Au milieu de la plaine, cinq antilopes « kabashi » le nez au vent, semblent pressentir la présence de l'ennemi. Un bouquet d'arbres me permet cependant de les approcher jusqu'à trois cents mètres. Je déploie alors mon trépied de tringles de bois à crochets qui me sert d'appui pour le tir en campagne et vise la plus grosse bête de la bande : elle tombe, mais ne tarde pas à se relever sur ses pattes de devant et à faire des efforts désespérés pour reprendre sa course ; elle y réussit enfin, quand je ne suis plus qu'à trente mètres et s'enfuit péniblement.

1. S'il faut en croire d'autres, Bulaya serait un mot dérivé de *Bula Matari*, le surnom donné par les indigènes d'abord à Stanley, généralisé ensuite aux Belges qui, à la suite de l'illustre explorateur, assurèrent la conquête pacifique du Congo. Ce mot, d'après le P. Prévers, signifie « qui brise les pierres », et était bien fait pour exprimer l'énergie indomptable du héros africain ; il rappelait sans doute quelque occasion, dans laquelle on avait eu recours à la poudre pour faire voler le roc en éclat, phénomène bien apte à inculquer aux noirs une admiration respectueuse pour la puissance des Blancs.

Je tâche de la gagner de vitesse, mais, sur le sol inégal, je perds du terrain, il faut se résigner à brûler d'autres cartouches. Un second coup ne fait qu'accélérer l'allure de la fugitive, mais heureusement, un troisième la cloue à terre la tête perforée.

Cependant mes cinq noirs sont arrivés eux aussi sur la plaine, et les antilopes qui s'étaient enfuies dans leur direction, rebroussement chemin à leur vue et viennent me repasser à deux cents mètres. Une première balle va faire voler en éclat une petite termitière au delà du but, la seconde mieux dirigée atteint un beau mâle cornu qui continue à fuir en secouant la tête, sentant le sang qui lui découle le

BUTIN DE CHASSE. — ANTILOPES DU KATANGA.

long du cou ; soudain, il s'abat net et reste immobile. Les hommes arrivent et commencent avec entrain à écorcher mes victimes et à les débiter en quartiers ; aidés de quelques négrillons, ils vont reprendre immédiatement le chemin de N'Kuba et rapporter la viande au Frère Berchmans expert dans l'art de saler et de boucaner. La méthode est du reste très simple : les quartiers découpés en lanières de faible épaisseur sont plongés dans le sel pendant vingt-quatre heures, après quoi on les enfle sur des cordes et on les expose dans un courant d'air à l'ombre jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs. Pour moi, chargeant deux ou trois morceaux de choix sur ma bécane ainsi que quelques autres de moindre qualité pour mes porteurs, je repris le chemin du campement, comptant continuer encore quelques jours une chasse si bien commencée, et rendez-vous fut donné pour le soir au coucher du soleil dans cette même plaine.

De retour à ma case, j'avais devant moi quelques heures de loisir pour dîner, préparer la soupe du soir qui resterait à mijoter sur les braises jusqu'à l'heure du souper, réciter le bréviaire et compléter mes ablutions à la rivière, tout en faisant, entre deux plongeurs, le coup de feu contre les ramiers qui viennent boire à leurs endroits favoris. J'allai ensuite inspecter les cultures des indigènes : les femmes y étaient occupées à faire la récolte dans les champs de millet et, à grands cris, elles cherchaient à mettre en fuite les bandes innombrables de petits oiseaux maraudeurs ; mais ceux-ci ne semblaient guère intimidés de ce vacarme ; ils abandonnaient à regret le festin commencé et leurs phalanges tourbillonnantes allaient s'abattre un peu plus loin pour continuer les déprédations un moment interrompues. Je vins à l'aide des pauvres négresses en appuyant leurs démonstrations d'un coup de fusil tiré dans le tas et qui mit vingt victimes sur le carreau ; et les femmes de battre des mains, s'empressant de venir me demander la douille employée pour en faire une boîte à prise.

Mais le soleil baissant déjà à l'horizon, il ne fallait plus tarder de gagner la plaine pour y attendre l'arrivée des bêtes venant brouter après la chaleur du jour. Cette fois je ne tardai pas à apercevoir trois zèbres magnifiques paissant sans défiance à deux cent cinquante mètres du bois. Vite, je me frayai un passage à travers les hautes herbes jusqu'au bord de la plaine, et, redressé derrière un arbre, je visai à loisir. Au bruit de la détonation, j'eus le déplaisir de les voir tous s'enfuir au galop. Heureusement cette retraite ne dura pas : l'un d'eux, s'arrêtant soudain, se coucha, tandis que les deux autres, revenant sur leurs pas, s'approchaient curieusement comme pour examiner leur camarade. Une autre balle atteignit ensuite le second zèbre adulte dans les parties charnues de l'arrière-train et il s'éloigna péniblement salué par quelques nouveaux projectiles qui ne parvinrent pas à l'arrêter.

Je dirigeai enfin mes coups sur le dernier représentant de cette intéressante famille, un beau grand jeune, peu inférieur en taille à ses parents ; touché trois fois, il parvint cependant à gagner, lui aussi, le couvert de la forêt, et par malheur, j'étais à court de munitions ! Je me mis pourtant à sa poursuite et le retrouvai bientôt quelques centaines de mètres plus loin, couché, mais bien vivant encore. Il me laissa approcher jusqu'à cinq pas ; puis sautant sur ses jambes, il s'éloigna lentement, s'arrêtant dès que je ralentissais la poursuite, sans toutefois se laisser jamais atteindre. Dans ces conditions, mieux valait l'abandonner momentanément et revenir plus tard en force.

Une demi-heure après, mes porteurs étaient en vue, et ils arrivèrent au pas de course en apercevant mes gestes d'appel. Nous nous mîmes en ligne pour battre les environs et nous eûmes bientôt découvert le zèbre blessé étendu au pied d'une termitière. Il repartit cette fois au galop, et mes noirs de courir derrière comme de vrais lièvres, la lance en arrêt ; pour moi, je suivis cette chasse-à-course improvisée de toute la vitesse de mes jambes et j'arrivai à temps pour voir le pauvre animal à bout de force, s'arrêter tout pantelant et bientôt, transpercé de plusieurs javelots, s'abattre lourdement à la lisière du bois. La nuit était arrivée ; avant de reprendre le chemin du village, il restait à recouvrir les corps de nos victimes d'un amas de grosses branches pour les soustraire à la voracité des rôdeurs nocturnes.

Le lendemain, il fallut une quinzaine d'hommes, recrutés par le diligent Kàrombora, pour ramener à N'Kuba toutes nos dépouilles, y compris les peaux qui devinrent le principal ornement de la salle à manger, et les queues dont je me servis dans la suite en guise de chasse-mouches, après avoir substitué aux vertèbres caudales un solide manche en bois.

On s'étonnera peut-être du nombre d'hommes qu'il me fallut pour rapporter mes victimes. Je ferai remarquer d'abord que les zèbres qui vivent à l'état sauvage ne sont pas du tout les malingres petits quadrupèdes, gros tout au plus comme des ânes, qu'on admire dans les jardins zoologiques ; ceux que j'ai vus au Katanga avaient certainement le corps d'un cheval de voiture, mais leurs

LE R. P. PRÉFET SUR LA TERRASSE DE LA VERANDAH DE N'KUBA.

formes sont plus ramassées et les pattes plus courtes. En second lieu, la race des noirs du Katanga semble moins vigoureuse que celles du Bas-Congo ; car la charge des porteurs de caravane n'y excède jamais vingt-cinq kilogr., tandis que dans le Bas, elle est de trente-cinq ; de là vient que souvent pour une seule cuisse de zèbre ou de grosse antilope, il fallait deux hommes ; il est vrai qu'on les voyait alors marcher allègrement la perche sur l'épaule, comme Josué et Caleb revenant de la Terre Promise, porteurs de la grappe de raisin géante.

A la suite de cette expédition, on mangea pendant plusieurs semaines du zèbre salé à la mission. La viande boucanée était assez coriace, la meilleure façon de la préparer était d'en faire du hachis ; aussi voyait-on chaque matin un des négrillons, gâte-sauce ou marmiton, tourner nonchalamment pendant des heures la manivelle du petit broyeur ; cette provision de vivres vint cependant bien à

point et me permit de consacrer tout mon temps à la direction des travaux, pendant l'absence du P. Préfet Apostolique parti pour Elisabethville.

V

Bikondama me rappelle un autre souvenir qu'il ne sera peut-être pas sans intérêt de consigner ici. C'était quelques semaines après la journée de chasse décrite plus haut. Mes compagnons, fatigués de manger deux fois par jour du zèbre salé, avaient exprimé le désir de voir un plat de viande fraîche reparaitre sur la table. Je résolus donc de partir le lendemain à 4 1/2 h. du matin, espérant une prompte réussite qui me permît de me retrouver dès l'après-midi sur le chantier. Aux premiers rayons du soleil, je mettais déjà pied à terre au bord de la plaine, et bientôt je découvrais quatre « hartebeests » appelées là-bas « Kongi », paissant au loin.

Je gagnai prestement la limite des hautes herbes que les flammes avaient respectées; toutefois c'était encore trop loin pour ouvrir le feu. Je m'aventurai donc en terrain découvert en rampant péniblement sur le sol inégal. Mais déjà les antilopes m'avaient aperçu et elles prirent leur élan vers la forêt en une fuite éperdue. Bah! risquons toujours quelques balles, me dis-je, et voilà la parole au mauser avec la hausse à quatre cent cinquante mètres. Soudain, au troisième ou quatrième coup, une des bêtes s'abat, tandis qu'au même instant j'aperçois, à peu de distance autour de moi, de petits nuages de poussière, dont je ne devine pas au premier instant la provenance. Mais si pourtant, pensai-je, je connais bien cela: lorsque mes balles n'atteignent pas le but et se perdent au loin dans la plaine, c'est bien le même effet qu'elles produisent, quand elles font voler en éclat les mottes de terre et les petites termitières.

En effet, en même temps que cette réflexion me traverse l'esprit, je distingue de lointaines détonations, et en m'avancant vers le lieu du carnage, je ne tarde pas à apercevoir, à plus d'un demi-kilomètre un autre blanc qui, vraisemblablement, lui aussi vient relever sa proie. Je reconnais bientôt une de mes bonnes connaissances, le chef de poste de Kambove en tournée pour la perception de l'impôt et qui cherche à pourvoir en passant au ravitaillement de sa caravane; son boy, qui a pris les devants, vient bientôt réclamer l'animal pour son maître. L'examen de la blessure tranche le différend: la balle expansive est entrée dans le cou du côté droit — le mien — en produisant à sa sortie une énorme déchirure.

Du reste, entre amis en Afrique, on ne prolonge pas ces contestations oiseuses; le principal reste: la bête est abattue et nous partageons fraternellement ses dépouilles tout en constatant que nous avons été bien près de nous entretuer; en effet, à la distance de près d'un kilomètre, nous canardions avec entrain le même troupeau et mes projectiles avaient sifflé aux oreilles du chef de poste avec la même effrayante précision qui avait fait éclater les siens autour de moi. Après une cordiale entrevue, comme c'est de règle au Congo quand on rencontre un compatriote au loin dans la brousse, je regagnai la mission de Toussaint, tandis que le chef de poste poursuivait sa tournée dans les villages de la haute Dipeta.

VI

La Mufufia est une jolie petite rivière qui coule à l'est de N'Kuba et se jette à quelques lieues en aval de ce village dans la Dikuluwe. Les nègres ont un joli mot pour désigner l'affluent d'un cours d'eau : c'est son « *mtoto*, » son petit, son enfant. Dans l'occurrence, le « *mtoto* » est de constitution plutôt faible, car contrairement à la manière d'être de la plupart de ses petits frères du Katanga, il se dessèche presque entièrement au cours de la belle saison. A quinze kilomètres de N'Kuba, la Mufufia traverse une vaste plaine et passe à proximité de l'emplacement de l'ancien village de Mutaka, qui naguère fut transféré, par ordre du lieutenant de Tranhoï, sur la route Kambove-Ruwe, comme premier gîte d'étape.

A l'époque où je me rendis à l'ancien Mutaka, il s'y trouvait encore l'une ou l'autre famille restée au pays ou revenue pour faire la récolte des champs, mais ensuite, ce fut l'abandon complet, et c'était vraiment triste de voir cette agglomération assez importante envahie par les herbes folles, les huttes en pisé bien construites et distribuées assez régulièrement tombant peu à peu en ruine. Cependant quelques cases plus résistantes offraient encore un excellent abri et, comme pour simplifier mes déplacements en saison sèche, je ne prenais jamais de tente, j'eus plusieurs fois l'occasion de trouver là un gîte fort convenable. Ma case comprenait deux compartiments reliés par une ouverture où l'on pouvait passer presque sans se courber, et il y avait même un petit hublot d'aération dans la paroi.

Je m'étais laissé dire que la grande plaine de Mutaka était l'endroit le plus giboyeux du monde ; c'était peut-être le cas, il y a quelques années, mais à présent je trouvais sa réputation bien surfaite. Il est vrai, qu'avant la création d'Elisabethville, le siège de l'Union Minière du Haut-Katanga était Kambove qui comptait alors une quarantaine de blancs. La viande de boucherie faisant défaut à cette petite colonie de mineurs, on vécut beaucoup de gibier et les environs furent mis en coupe réglée ; aussi en 1911, la faune était-elle devenue très rare dans toute cette région.

Lors de ma première expédition de ce côté, les herbes étaient hautes et il nous fut impossible d'apercevoir la moindre antilope ; par contre sur la rivière, encore assez forte à ce moment, le gibier d'eau abondait : ce fut une véritable hécatombe d'échassiers divers : grues, cigognes, canards et sarcelles. Je tuai même une fois neuf de ces oiseaux d'un seul coup de fusil, ce qui me valut mon surnom indigène : le « tueur d'oiseaux » et par abréviation « l'oiseau » tout court : « *ndeke* » ; enfin, une grosse outarde, morceau succulent, mais dont la majeure partie fit les délices de mes porteurs. Je leur avais permis en effet de s'adjuger le « *tumbo* », or, il semble qu'à la rigueur, on puisse entendre par ce mot non seulement l'intérieur ou l'estomac, mais encore la poitrine ; aussi les moricauds avaient-ils eu soin de prendre ce vocable dans son acception la plus large.

Quelques semaines plus tard je revins à Mutaka ; les plaines commençaient à jaunir et le moment semblait indiqué d'y mettre le feu. Ces incendies de brousse sont le moyen auquel les nègres ont partout recours, au Katanga, pour dégager le pays rendu impraticable par les herbes qui atteignent parfois jusqu'à cinq ou

six mètres de haut, et aussi pour nettoyer les endroits qu'ils veulent cultiver. Naturellement, cette végétation luxuriante ne reste pas toujours dressée verticalement, mais les tiges, retombant les unes sur les autres, forment un réseau inextricable, où l'on ne s'aventure qu'au prix des efforts les plus éreintants.

Ces incendies ne manquent pas de danger parfois, car les nègres sont souvent si négligents qu'ils laissent croître les hautes herbes jusque contre leurs cases; j'ai dû plusieurs fois avertir ces têtes de linotte de débrousser à temps les alentours de leurs habitations; sans cette précaution, elles eussent nécessairement flambé quelques jours plus tard. D'autres fois, on risque d'être entouré par les flammes sans y avoir pris garde; c'est ce qui m'arriva un jour, aux environs de l'Etoile du Congo, tandis que j'étais en chasse avec un colon belge. Ayant rencontré au milieu des forêts une plaine peu étendue, mais couverte d'un épais fouillis de hautes herbes sèches, nous fîmes l'ascension d'une termitière très élevée, située à la lisière du bois, après avoir mis le feu aux herbes au pied du monticule. Nous espérions que l'incendie mettrait en branle le gibier caché peut-être dans cette retraite inaccessible. Les flammes prirent en un clin d'œil un développement formidable, et nous jouissions du spectacle de ce colossal embrasement, quand tout à coup une saute de vent provoqua le retour d'une gerbe de feu vers la termitière. Celle-ci étant couverte, de ce côté, d'herbes et de bambous secs, fut en un instant comprise dans la fournaise, et nous n'eûmes que le temps de déguerpir au plus vite par l'arrière du monticule encore à l'abri de l'élément destructeur, non sans avoir éprouvé un moment une sensation de cuisante chaleur.

En une autre occasion, je venais de mettre le feu aux herbes sèches à proximité d'une petite rivière, quand un canard sauvage s'éleva soudain de la berge. Je m'empressai d'empoigner mon fusil et le volatile bien touché alla s'abattre sur l'autre rive parmi les plantes aquatiques. Dans ma précipitation d'aller ramasser ma proie, je ne pris pas garde que l'incendie qui, en direction principale, s'éloignait, revenait pourtant en même temps de traîtresse façon sous le vent, vers la rivière. Je me hâtai donc de me défaire de mes armes et autres impedimenta et passai le cours d'eau à la nage; malheureusement, dans le fouillis de joncs et d'herbes folles qui couvrait le bord, ce n'était pas chose aisée que de retrouver la bête, et la recherche se prolongea durant un temps appréciable. Tandis que je regagnais la rive opposée, tenant entre les dents une patte de l'animal, je constatai avec horreur que les flammes avaient gagné l'endroit où j'avais déposé mon fourbi; déjà une excellente cartouchière en toile était consumée et la crosse de mon fusil commençait à se noircir; par bonheur, mes habits étaient encore intacts, sans quoi, il m'eût fallu regagner la mission dans un accoutrement jadis à la mode au Paradis terrestre et sans doute aussi au Katanga avant l'importation du calicot.

Nous passâmes donc, mes boys et moi, notre première après-midi à Mutaka à créer un certain nombre de foyers d'incendie au travers de l'immense plaine. Un rideau de flammes s'étendant sur un espace de plusieurs kilomètres ne tarda

pas à se former, tandis que retentissait au loin, semblable à des décharges de fusillade, le crépitement des tiges encore humides, tordues par le feu, et que des nuages de fumée blanchâtre s'élevaient en tourbillonnant, barrant au loin l'azur de cette radieuse journée de soleil. La nuit venue, l'incendie poursuivait toujours sa marche. Rien de plus tragiquement beau que ce serpent de feu zigzaguant dans les lointains sombres, déroulant ses méandres au creux des plaines et s'accrochant au flanc des collines jusqu'à en lécher la cime.

Le lendemain matin, quand nous nous mîmes en chasse, des colonnes de fumée s'apercevaient encore obscurcissant les derniers plans de l'horizon ; les vastes espaces traversés par les flammes destructives présentaient de grandes taches noirâtres et calcinées ; de-ci de-là, dans le lointain, on pouvait découvrir de petites bandes d'antilopes errant à travers leurs retraites dévastées. Après avoir vainement tenté plusieurs fois de les approcher, nous parvînmes enfin, grâce à l'abri propice d'une termitière, à rejoindre et à tuer un beau mâle, aux élégantes cornes recourbées, de l'espèce appelée *sébula*, dans la langue indigène. Le jour suivant, après avoir envoyé la viande à la mission, nous transportâmes notre camp à une dizaine de kilomètres en aval, à un endroit où la plaine ne forme plus qu'une étroite bande bordant la rivière et resserrée de toutes parts par les forêts. L'ombre d'une énorme termitière couronnée de verdure nous offrait un excellent abri, et à ses pieds une source cristalline, nous dispensait d'aller au loin puiser l'eau qui nous était nécessaire. Mes boys, armés de hachettes, eurent tôt fait d'entailler à moitié et de rabattre jusqu'à terre les branches formant la couronne d'un petit bouquet d'arbres, excellente carcasse pour une vaste hutte fortifiée que nous nous étions promis de construire, sachant la région infestée de lions ; les intervalles de nos remparts furent bientôt remplis de pieux, légèrement enfoncés en terre et reliés entre eux par des traverses et des cordes d'écorce d'arbre, que les noirs sont très habiles à fabriquer ; le tout renforcé d'arbustes épineux. Une petite ouverture basse avait été ménagée pour y pénétrer et pour la nuit une grosse branche touffue devait servir de porte. En guise de toit, quelques branches avec leurs feuilles et... la voûte étoilée que je pouvais contempler à travers la moustiquaire. Les trois boys s'installèrent pour dormir à l'autre extrémité de notre enceinte, déployant leurs nattes par terre en demi-cercle autour d'un feu de grosses bûches et d'arbres morts dont nous avons eu soin de faire ample provision. La nuit fut assez tranquille ; j'entendis pourtant résonner dans le lointain les rugissements de plusieurs lions qui se répondaient entre eux.

Le lendemain j'eus l'occasion de voir sur la rivière une pêche indigène. Ce n'était pas la première fois du reste ; en amont de N'Kuba, sur la Dikuluwe, j'avais déjà rencontré de ces énormes barrages de pieux et branches entrelacés, où sont ménagées d'étroites ouvertures pourvues de nasses de bambous tressés ; l'intérieur de ces nasses est disposé de manière à empêcher les poissons une fois entrés dans l'appareil de s'en échapper.

La chasse fut particulièrement heureuse ce jour-là, car trois « *sébula* » tombèrent encore sous nos balles. Ce me fut une occasion d'expérimenter, une fois de plus, combien ces animaux sont curieux : je venais en effet d'en tuer un d'assez loin, quand, au bruit de la double détonation, un autre surgit des herbes et

s'avança d'un air inquisiteur jusqu'à cinquante mètres de l'arbre derrière lequel j'étais caché : bientôt la pauvre bête frappée à son tour alla tomber non loin de sa voisine. C'est du reste un fait que j'ai observé plusieurs fois : au coup de fusil, lorsque le chasseur est bien dissimulé, il voit souvent la harde qui sert de cible à ses balles, s'ébranler tout entière et venir s'offrir à ses coups à une portée qui lui donne beaucoup plus de chance de succès. J'ai aussi parfois employé le stratagème suivant, quand il s'agissait d'approcher d'une bande dans un terrain trop découvert : je laissais un boy à quelque trois ou quatre cents mètres en face des antilopes, lui recommandant d'agiter doucement mon mouchoir blanc au bout de sa lance ; tandis que les jolies bêtes regardaient très intriguées cette manœuvre, je cherchais à exécuter un mouvement tournant, qui échappait tout à fait à leur attention et, profitant de tous les obstacles, des moindres touffes d'herbe pour ramper silencieusement dans leur direction, je parvenais souvent à m'approcher à distance suffisante pour tirer avec quelque chance de succès.

Faute de porteurs (nous étions en effet loin de tout village), il était impossible de retourner le jour même à N'Kuba ; j'envoyai donc un de mes chasseurs en recruter quelques-uns pour le lendemain matin. Le soir, on fit ripaille. Peut-être le lecteur s'intéressera-t-il à un menu de repas nègre et à la manière de le préparer. La veille, l'un des boys avait reçu d'une négresse, en échange de sa part de viande, une bonne mesure de farine de maïs ; on allait pouvoir confectionner le plat national : le « *Bukari* ». En voici la recette, très semblable du reste à celle de la « *polenta* » italienne. Quand l'eau bout dans la grande calebasse ou le pot de terre glaise noirci, on y jette la farine, tout en agitant le mélange avec un bâton ; il faut tourner vigoureusement jusqu'à ce que l'eau ait été absorbée entièrement par la farine et forme une pâte épaisse et consistante ; servez chaud. On le voit, si la recette est simple, le mets est solide, mais un peu lourd peut-être pour les estomacs délicats. A mon avis, il manque aussi de saveur, et eût certainement arraché au « Grand Mufflo » de Pierre l'Ermite son exclamation dégoûtée : « Plutôt fadasse le liquide ! » Pour les noirs, c'est un vrai régal ; mais le suprême du genre consiste à manger ce plat, comme le firent ce jour-là mes chasseurs. Depuis le matin, un autre récipient avait mijoté sur le feu : c'était un « mélange confus d'os et de chairs meurtries », débris d'entrailles et morceaux de rebut, nageant dans un affreux bouillon. Le repas commencé, mes hommes s'installèrent assis par terre autour d'une énorme boule formée par le « *Bukari* », retiré de sa marmite et déposé sur de larges feuilles d'arbres : l'autre bidon fut placé à proximité. A la ronde, chacun détachait, avec la fourchette du Père Adam, une poignée de pâte, la pétrissait encore énergiquement entre les doigts, puis, d'un dernier coup de pouce, y formait un creux. On s'en servait alors comme d'une cuillère pour puiser un peu de bouillon dans la marmite, et on avalait le tout avec une grimace de satisfaction. Pour varier, on retirait ensuite du mélange décrit plus haut, quelques centimètres de tripes ou de déchets quelconques et on les faisait disparaître avec une égale dextérité. Après ce substantiel fondement, il trouvèrent encore moyen de s'assimiler quelques patates douces cuites sous la cendre et partagèrent volontiers les reliefs de mon souper : carcasses de perdrix ou de pigeons ; puis la tasse réservée à leur usage fit le tour du cercle, avec le sac à eau, fidèle compagnon de mes pérégrinations africaines.

La nuit venue, les antilopes, soigneusement vidées, furent suspendues aux arbres entourant notre hutte. L'odeur de cette viande fraîche devait être bien alléchante, car à peine étions-nous étendus sur nos couchés rustiques, que les lions envahirent de nouveau la vallée et s'approchèrent jusqu'à une courte distance de notre fortin en poussant, par intervalles, des rugissements épouvantables. Et au milieu des ténèbres, protégé seulement par un fragile rempart de feuillage, on est loin de ressentir la sécurité des badauds contemplant le roi des animaux à travers les barreaux de sa cage dans un jardin zoologique. Que n'a-t-on à sa disposition dans ces moments un de ces puissants phares d'automobile ou une cartouche de magnésium ; ce serait au tour du lion de concevoir des craintes salutaires sur l'issue de l'aventure. Malheureusement, j'étais loin d'être aussi bien monté que le président Roosevelt, lors de ses fameuses expéditions cynégétiques ! Mes petits boys, réveillés en sursaut, chuchotaient à mi-voix : « *Simba ! simba hunguruma karibu sana* ». « Le lion, le lion qui rugit tout près ! » Et ils s'empressèrent de secouer et de rapprocher les bûches de notre foyer à demi éteint. Activée par leur souffle vigoureux, la flamme s'éleva bientôt pétillante et éclaira vivement notre réduit de feuillage. Les rugissements cessaient parfois, puis renaissaient et ils s'éloignèrent enfin peu à peu. Il n'en fallut pas davantage pour replonger les petits moricauds dans un sommeil de bienheureux que je leur enviai sincèrement.

Cependant, avec beaucoup de peine, je parvins à goûter, moi aussi, un peu de repos. Mais voilà bien une autre histoire ! Triste effet d'une crème au chocolat trop lourde dont j'avais auparavant reçu de Belgique les éléments sous la forme d'une boîte de cacao envoyée comme échantillon sans valeur et qui avait fait la veille les frais de mon souper ; je me vis forcé, deux heures après minuit, de me « retirer dans les herbes » ; « *kwenda mayani* », pour employer la jolie expression usitée chez les noirs. Mais j'avais à peine franchi le seuil de la hutte et m'étais éloigné seulement de quelques mètres, quand d'effroyables rugissements se firent entendre de nouveau à peu de distance ; inutile de dire si j'imitai en l'occurrence et plus rapidement peut-être le mouvement du polichinelle rentrant dans sa boîte. Il fallut pourtant me résigner un peu plus tard à faire, coûte que coûte, la promenade projetée, mais cette fois je ne m'y aventurai que la carabine au poing, bien décidé à m'opposer énergiquement à toute démarche indiscreète du lion. Je dois dire pourtant à sa louange que c'était un lion bien élevé et qu'il eut le bon esprit de se tenir à distance et même de s'éloigner ; car bientôt ses rugissements s'éteignirent au loin à un coude de la vallée, comme les premières lueurs de l'aurore venaient blanchir l'horizon.

Quelques porteurs arrivèrent enfin dans la matinée, et on se partagea les charges ; mais comme il restait un excédent de butin, j'emportai moi-même, solidement ficelée sur mon vélo, une petite cargaison de cuisses et d'épaules d'antilopes ; ce qui, joint aux restes de mes impedimenta, donnait un tel poids à ma machine, qu'à part les pétarades et surtout l'impulsion automatique, je me serais cru facilement sur une grosse « moto », pour employer le terme consacré. Le retour à N'Kuba s'effectua sans incident.

VII

Terminons ces récits cynégétiques par la relation de ma dernière expédition à la Mutaka. C'était quelques jours avant Noël. Depuis des semaines, la maladie avait fait son apparition à la mission de Toussaint, et personne n'avait plus été capable d'endurer les fatigues, particulièrement pénibles pendant la saison des pluies, de la chasse au gros gibier ; aussi il y avait longtemps qu'on ne voyait plus de viande au garde-manger et que nous menions une vie digne des anciens anachorètes.

Le P. Dedecker, arrivé depuis peu dans la région, avait désiré m'accompagner pour tâter un peu de la vraie chasse africaine et aussi dans le charitable but de me servir, en cas de besoin, de garde-malade ; c'était en effet ma première sortie après une série de nombreux accès de fièvre. J'avais eu la mauvaise idée de prendre un vélo, mais j'eus bientôt à m'en repentir, car les herbes étaient devenues si hautes au cours des dernières semaines qu'elles refermaient entièrement l'étroit sentier. Aussi à mi-chemin, ayant donné contre un obstacle invisible, je fis une magistrale culbute, dont je me relevai indemne, mais avec le regret de voir un côté de ma fourche brisé ; toutefois, à l'aide de mon coutelas de chasse, je pus réparer l'accident en introduisant dans les parties rompues de la tubulure un morceau de bois dur et résistant, opération qui me permit de remonter en selle. Par malheur, un kilomètre plus loin, tandis que je me félicitais intérieurement de la manière dont je m'étais tiré de ce mauvais pas, par une juste punition du Ciel sans doute, ma roue d'avant donna tout à coup avec tant de violence contre une petite termitière, que je fis un nouveau panache, accompagné cette fois d'une rupture complète de la fourche. Il n'y avait qu'à abandonner la machine le long du sentier, quitte à la faire reprendre plus tard, et continuer pédestrement à fendre l'humide rempart de verdure sous le couvert de la forêt. Vers deux heures, nous arrivâmes au village abandonné : et après un moment de repos et un frugal repas, nous nous mîmes en quête de gibier.

Nous partons sous la conduite d'un noir de N'Kuba qui prétend connaître les bons endroits ; n'empêche que l'on ne voit rien. Après une longue marche, nous nous engageons dans l'immense plaine qui s'étend au loin vers la Mufufia. Là, sous le couvert traîtreux des herbes et des ajoncs, nous attendaient d'abominables fondrières. Ce ne sont que cônes de gazons de hauteur variant entre vingt-cinq et quatre-vingts centimètres, assez rapprochés les uns des autres et dont les intervalles sont remplis d'eau ; impossible de voir où l'on pose le pied ; l'un reste perché sur un coin de terrain ferme, tandis que l'autre s'enfonce profondément dans le marais ; c'est une gymnastique épouvantable, et elle me rappelle vivement celle que je fis un jour par un mètre de neige à travers les tourbières des hautes fagnes pour franchir la Baraque Michel. Une invincible lassitude nous prend et nous commençons presque à désespérer de sortir jamais de cet endroit fatal. La nuit qui tombe vite en Afrique, s'approche ; je prends donc mon courage à deux mains et, après des efforts surhumains, je gagne enfin un terrain moins accidenté. Un des noirs m'a suivi ; mais en regardant en arrière,

nous ne voyons plus personne ; sans doute, le Père prend un moment de repos et j'aime à espérer qu'aidé de son noir il s'en tirera lui aussi.

Cependant nous hâtons le pas, car de tous les coins de l'horizon accourent des nuages noirs comme de l'encre : l'obscurité se fait rapidement et un orage affreux se prépare. Nous avons retrouvé un sentier connu et nous le suivons rapidement à travers la plaine immense, car une lieue nous sépare encore de notre campement. Soudain, à cent cinquante mètres environ, une antilope s'enfuit en bondissant à travers les herbes ; à la troisième balle, crachée par le mauser, elle fait un bond formidable, et retombe sans vie. Le temps de la vider et de la découper en quartiers transportables que nous remisons dans une cahute voisine, et la nuit est venue. L'orage gronde déjà au loin ; les ténèbres sont devenues profondes, il faut cependant tâcher de rentrer au camp. Par malheur, plus de sentier ; les hautes herbes l'ont fait disparaître entièrement, et c'est en vain que nous essayons de nous frayer un chemin à travers tout. Nous nous butons dans l'obscurité à chaque obstacle qui se présente ; et pour mettre le comble à notre infortune, la tourmente s'élève soudain dans toute sa violence, la foudre éclate et la pluie commence à tomber à larges gouttes. Impossible de continuer dans ce tourbillon des éléments déchaînés.

Cependant à quelque chose malheur est bon : tandis que nous restions là figés sur place comme des bêtes traquées qui ne savent plus où se réfugier, la bonne Providence nous avait ménagé un asile. A la lueur d'un éclair, nous découvrons une petite hutte abandonnée où nous nous précipitons à quatre pattes par la petite entrée basse : grâce à Dieu, elle est bien étanche, il s'y trouve même un peu de bois, et une petite porte de chaume, avec laquelle nous nous empressons de boucher l'ouverture ; j'ai heureusement des allumettes et bientôt une belle flamme claire nous permet de nous sécher et de faire cuire quelques morceaux d'antilope que nous avions eu la précaution d'emporter avec nous ; de boisson, point, à moins d'aller à l'extérieur avaler l'eau qui tombe par torrents.

La tempête est maintenant à son apogée ; le tonnerre roule sans discontinuer, avec le fracas qui lui est coutumier sous les tropiques, tandis que par les fentes de notre porte pénètre sans interruption dans la hutte la lueur blafarde des éclairs. Après avoir bien mangé, mon négroillon se dispose à dormir de même ; il a découvert dans le triangle que forme la hutte, à 1^m50 du sol environ, une espèce de perchoir où il s'endort bientôt roulé en boule, tandis qu'en dessous de lui, le feu que j'active, lui envoie volute sur volute d'une fumée âcre dont il ne semble pas incommodé le moins du monde. Au moins là-haut, il est à l'abri des moustiques ; tandis que le reste de la case en est plein. Pour moi, je passe les heures à me débattre contre ces dangereux insectes qui, décidément, pullulent, désireux que je suis d'échapper à un nouvel accès de fièvre. Comme oreiller, je ne dispose que de la peau de l'antilope, entourée de mon mouchoir, bientôt sanglant, et en guise de couverture, je me suis enroulé autour de la taille, pour remplacer la veste laissée au campement, mes longues molletières de drap.

Cependant l'orage s'était apaisé et le jour finit par paraître. Malgré les récriminations de mon noir, qui n'a pourtant pas beaucoup d'habits à gâter, nous prenons immédiatement le chemin du camp, à travers les hautes herbes encore

ruisselantes et nous rentrons enfin mouillés des pieds à la tête vers sept heures du matin. Une bonne assiette de soupe réchauffée à la hâte, quelques heures de repos et me voilà prêt à affronter de nouvelles émotions. Elles ne devaient pas tarder à se produire.

Le P. Dedecker qui avait réussi à regagner le campement la veille au soir, mais sans ramener de gibier, était reparti pendant que je me reposais, en quête d'une occasion favorable, mais sans prendre cette fois la précaution de se faire accompagner d'un boy. A midi, il n'était pas encore de retour, et je me décidai à faire honneur, en l'attendant, aux succulentes grillades d'antilopes aux choux, que notre cordon bleu nous avait préparées.

L'après-midi se passe ; pas de Père Dedecker. L'inquiétude commençait à me gagner. Le soir arrive, toujours rien ; deux noirs que j'ai envoyés à sa recherche sont revenus sans avoir relevé les traces du fugitif. Cependant le « pishi » (cuisinier) est venu m'avertir que le souper est prêt ; la nuit s'est faite et décidément je commence à être fort en peine de la disparition de mon confrère. Si jamais il avait fait une mauvaise rencontre ! On voit des traces de lions, jusqu'autour des huttes que nous occupons. Néanmoins, comme les émotions ont généralement le don de me creuser terriblement, je me décide à remettre les nouvelles recherches après le repas, et je venais de m'attabler (simple manière de parler, car je ne disposais d'aucun meuble rappelant de près ou de loin une table) quand mes boys vinrent me prévenir qu'un coup de feu avait retenti au loin dans la forêt ; aussitôt, je déchargeai mon fusil deux ou trois fois en l'air et j'envoyai mes noirs à la découverte en leur confiant des armes et des munitions, leur recommandant de pousser, tout en marchant, de grands cris. Ils ne s'en firent pas faute et pendant longtemps les échos lointains des bois retentirent de bruyantes détonations et de cris désordonnés. Je pense bien qu'en l'occurrence la crainte du lion, plus encore que le désir de retrouver le Père, inspira aux braves nègres la bonne volonté d'exécuter ce tapage libérateur.

Enfin, vers 9 1/2 h., j'eus la joie de voir réapparaître le cher P. Dedecker, mourant de faim et de fatigue ; depuis le matin en effet, il avait erré à l'aventure, cherchant en vain la direction du camp ; et déjà il s'était résigné à se contenter, comme je l'avais fait la veille, d'un gîte de fortune, quand il avait entendu les cris des porteurs répondant à ses signaux d'alarme. Le souper fut vite expédié, car le Père avait encore son bréviaire à réciter avant de goûter un repos certes bien mérité. Et voilà comment on put fêter Noël et la nouvelle année à la mission de Toussaint sans être obligé de poursuivre les abstinences prolongées de l'Avent.

En terminant ces récits, qu'il me soit permis de citer un passage de l'intéressante « Autobiographie de Henry Stanley », publiée par sa femme Dorothy Stanley ; il dépeint si bien mes impressions de chasse congolaise que je ne puis mieux les résumer qu'en empruntant les paroles de l'illustre explorateur : « Que dire du plaisir de traquer le grand et noble gibier d'Afrique ! C'est le véritable sport de chasser pour se nourrir et par nécessité, de poursuivre l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, l'élan et les autres magnifiques représentants de l'espèce antilope. C'est une sensation intense et délicieuse, celle qui tient en éveil l'esprit du chasseur africain, lorsqu'il quitte le camp rempli de monde, pour s'enfoncer

dans des solitudes inexplorées, accompagné seulement d'un ou de deux hommes, en quête de gibier, ignorant les aventures qui l'attendent ; le sang vif, les nerfs tendus, le cœur dilaté, il est prêt à essayer sa chance contre les plus formidables adversaires. Le succès de la chasse avive son plaisir. A son retour au camp, ses gens admirent bouche bée ses prouesses et se répandent en remerciements lorsqu'il leur distribue leur part de butin. »

VIII

Les récits qui précèdent pourraient avoir éveillé chez quelques-uns l'idée que l'on ne faisait autre chose à N'Kuba que de chasser. Il faut donc, nécessairement que j'entre un moment dans le détail des occupations auxquelles nous nous livrions là-bas.

Comme je l'ai dit déjà, l'entreprise la plus urgente qui nous incombait alors était l'érection d'un édifice capable d'affronter la saison des pluies, suivant l'adage aussi connu que sage : « *primum vivere* ». Une absence prolongée du Préfet apostolique, parti pour Elisabethville, en me laissant la direction et la responsabilité des travaux, me fit apprécier par expérience que ce n'était pas là une sinécure. Levé avant le jour, je disais la messe dans la paillote-chapelle, où pénétrait par toutes les parois l'air froid de la nuit, et, rarement, j'ai eu à ce point les doigts gelés pendant le saint Sacrifice, si ce n'est peut-être dans les endroits aussi hétéroclites que variés où il m'est arrivé de célébrer durant les années de la grande guerre. Après le déjeuner que la nécessité rendait souvent par trop frugal, c'était le moment d'appeler les ouvriers noirs au travail, comme le soleil commençait à dorer de ses feux le sommet des collines. J'employai à cette fin une trompette d'auto à quatre sons, sur laquelle il était possible d'exécuter toutes les sonneries militaires, et il ne fallait rien moins que ces airs joyeux et entraînants pour donner un peu de cœur à la besogne aux pauvres moricauds qui arrivaient tout transis, enveloppant leurs poitrines nues de leurs bras enlacés afin de conserver quelque chose de la bonne chaleur des cases bien closes quittées à grand regret.

Ce qu'ils devaient maudire en semblables moments la mégalomanie qui pousse les Blancs à entreprendre de vastes constructions nécessitant de longs travaux, de nombreux ouvriers et d'interminables heures de labeur ; alors qu'eux se contentent bien d'une modeste cabane, qui n'exige que peu de temps et de travail pour être mise sur pied. Ah ! si les Blancs étaient assez raisonnables pour se contenter de si peu, il n'y aurait aucune nécessité de les faire sortir de leurs cases, de les arracher au coin du feu avant le lever du soleil, alors que le froid est encore vif et l'astre du jour, bas sur l'horizon, — eux, pauvres noirs qui n'ont que leur pagne, bien faible protection contre la bise ou le brouillard humide. D'ailleurs, ce que l'on ne fait pas aujourd'hui, ne peut-on pas le faire demain ? Combien de fois ne durent pas de semblables discours faire retentir les échos

de la Kanga!¹ Aussi, était-il parfois nécessaire de faire montre d'un peu d'énergie pour réprimer quelque velléité de grève ou dresser sur ses jambes l'un ou l'autre retardataire apparemment par trop vissé au terrain.

En file indienne on gagnait enfin les chantiers et chacun était mis à sa besogne : les uns transportaient des briques à pied d'œuvre ou servaient les maçons ; d'autres complétaient les terrassements à l'entour du bâtiment ; une équipe de négresses montaient l'eau de la rivière, et de fort pittoresque façon. En effet, la construction en cours, se trouvant à quarante-cinq ou cinquante mètres au-dessus du niveau de l'eau, et l'escarpement étant considérable, surtout les derniers quinze mètres aboutissant à la Dikuluwe, il avait fallu établir pour faciliter et accélérer le service une espèce de transporteur aérien, câble fixé entre deux arbres et le long duquel les seaux vides ou pleins, formant un excellent va-et-vient, glissaient avec l'aide d'une petite poulie. Cependant, comme la loi de gravité, laissée à ses effets naturels, eût abouti au contraire du résultat désiré, il avait fallu ajouter le

N'KUBA. — LE MONASTÈRE DE LA TOUSSAINT.

concours d'un négrillon qui, attelé à une corde en haut de l'escarpement, faisait chaque fois les quinze mètres nécessaires pour hisser le seau au niveau voulu. Une accorte négresse le dépendait alors du câble, le plaçait sur sa tête, et l'y maintenant avec le geste élégant d'une *contadina* des monts de la Sabine, gagnait d'un pas lesté l'endroit où se faisait le mortier.

A vrai dire, c'était le point faible de nos bâtisses ; faute d'avoir trouvé la bonne qualité de calcaire, nous n'avions pu faire de chaux et devons nous contenter d'un mortier de terre glaise, nullement à dédaigner du reste, et parfaitement résistant lorsqu'il est bien protégé contre l'humidité. Et toute la sainte journée, le travail se poursuivait avec une heure seulement de relâche à midi ; mais ce n'était pas sans peine que l'on obtenait cet effort soutenu des noirs, très peu partisans du travail intensif. En effet, on dit bien : « travailler comme un nègre »,

1. Inutile de dire, je pense, qu'il n'est pas question dans les lignes ci-dessus, de travail forcé ou de main-d'œuvre obligatoire ; on pourra toutefois en conclure que les Congolais ont cela de commun avec les Belges, qu'ils aiment à s'acquitter, en ronchonnant un brin même, d'un travail librement consenti.

mais sans doute le dicton populaire doit-il s'entendre des nègres, tels qu'on les connaissait au temps de la traite : esclaves des trafiquants portugais ou des planteurs brésiliens, peinant comme des forçats sous la chicotte ; — non point des nègres du XX^e siècle, libres citoyens de la Colonie belge, auxquels il est interdit de toucher même du bout du pied — (et Dieu sait pourtant si l'extrémité de ce membre vous démange parfois en présence de cas par trop flagrants de paresse !) Ces nègres-là, à moins que ce ne soit par une figure grammaticale (l'ironie si je ne me trompe), ne peuvent être proposés comme des modèles de travail, et constituent un point de comparaison absolument défectueux. Lorsque donc enfin le

LA FIN DU LÉOPARD.

soleil disparaissait derrière les montagnes du côté de Muepo, c'était le signal de la débandade, ponctué du reste par une nouvelle sonnerie de clairon.

Les travaux de la briqueterie qui avaient précédé ceux des constructions n'avaient pas été moins laborieux. Grâce pourtant à l'activité du Fr. Berchmans et de ses aides, de trois à six mille briques avaient été fabriquées par jour, et quand le nombre voulu, c'est-à-dire soixante mille eut été atteint, on procéda à la cuisson au bois de deux fours, opération qui prit quarante-huit heures et à laquelle je ne pus prêter mon concours, étant à ce moment en expédition de ravitaillement. Malgré la chaleur intense des foyers, mesurant presque un mètre de haut, ménagés aux flancs des fours, ces nuits de veille sous le beau ciel étoilé des tropiques, ne manquaient pas de charmes ; mais chose plus importante, les briques furent trouvées cuites à point et valant pour le moins les meilleures de Belgique.

Vers la fin de septembre, nous avons terminé les murs de la maison, longue de

vingt-cinq mètres et l'on se mit à la toiture. Le vieux chef de N'Kuba envoya les hommes de son village à la forêt chercher les chevrons, tandis que les femmes, par groupes de cinquante ou soixante, arrivaient à la file indienne en chantant, portant chacune sur la tête une grosse botte de hautes herbes.

Ce fut vers ce temps, qu'un beau jour, tandis que les noirs allaient à la corvée de bois, j'eus l'occasion de m'offrir l'intermède d'un affût au lion, tout en disant mon bréviaire, confortablement assis parmi les maîtresses branches d'un gros arbre comme en une chaise longue. Un lion en effet, avait, avant l'aurore, attrapé une antilope à cinq minutes du poste et traîné sa proie à cent mètres plus loin au bord d'un ravin, où il se disposait sans doute à la dévorer, quand l'approche

UNE RÉUNION DE LA COMMUNAUTÉ DE LA LUBUMBASHI.

d'un de nos ouvriers l'avait mis en fuite. Malheureusement, le fauve ne se montra plus. J'empoisonnai alors un morceau de la bête avec de la strychnine et le lendemain, nous retrouvions, à cent cinquante mètres plus loin dans le ravin, un léopard de la plus grande taille qui avait avalé l'amorce destinée au roi des animaux. Sa peau était superbe et fit l'ornement de notre salle à manger à côté de beaucoup d'autres des plus variées dont les murs se trouvaient déjà tapissés.

Le 12 octobre, le P. Préfet revint d'Elisabethville, précédant de quelques jours le P. Célestin Schmitz et ses porteurs, et laissant à la Lubumbashi D. Amand De Bruyne et le P. Dedecker jusqu'à l'arrivée des prêtres séculiers qui devaient bientôt venir les remplacer. Il avait espéré trouver la maison entièrement terminée, et il était assurément urgent d'avoir un bon abri, les pluies menaçant déjà, pour lui surtout qui avait vu sa paillote devenir peu auparavant

la proie des flammes. Un feu de brousse en effet ayant été allumé aux environs, le vent avait chassé l'incendie vers nos habitations et vraisemblablement ce fut une flammèche tombée sur la paillote qui y avait mis le feu. L'élément destructeur se communiqua avec une telle rapidité qu'il fut impossible de rien sauver, sauf une caisse de dynamite, déposée juste à l'entrée et dont l'explosion eût sans doute causé mort d'homme. Tout l'équipement du P. Préfet y passa ainsi que de nombreuses caisses contenant quantité de choses utiles et indispensables, particulièrement des munitions : cartouches de fusil et balles de mauser qui partirent

D. AMAND DE BRUYNE, D. CÉLESTIN SCHMITZ, F. JOACHIM, PLUSIEURS CIVILS.

en pièces d'artifice et innombrables pétards, à la grande joie des indigènes accourus sur le lieu du sinistre, car ils adorent entendre parler la poudre.

IX

Dans l'entretemps, une véritable disette continuait à exercer ses ravages dans la région et la situation ne faisait qu'empirer. Un matin, le cuisinier vint me dire qu'il n'y avait plus de viande et pas grand'chose d'autre pour les Blancs ; plus rien pour les Noirs. Vite, je convoquai trois porteurs et avant la nuit, j'établissais mon quartier-général à quelques lieues de N'Kuba ; de son côté, le P. Célestin avait promis de remplir le rôle de Moïse priant sur la montagne, en célébrant la sainte messe le lendemain en l'honneur de saint Hubert, afin que ma chasse fût fructueuse. Ah ! ce bon Saint, il voyait bien du haut du Ciel, que si jamais chasseur s'était mis en route dans une intention louable, c'était bien moi ; aussi, le lende-

main, au lever du soleil, en arrivant à la grande plaine de Bikondama, n'étant pas encore descendu de ma bicyclette, j'apercevais déjà une bande de vingt antilopes-cheval broutant dans la plaine.

En m'avançant le long du bois, je vis un nègre qui armé d'un fusil, se glissait à plat ventre dans la direction du troupeau : ce que je le maudis de bon cœur ! tout en m'efforçant de gagner du terrain sur lui. Heureusement, loin de me nuire, ce concurrent intempestif me fut très utile ; car deux antilopes effrayées à sa vue prirent la fuite et vinrent passer au grand galop près de l'arbre derrière lequel j'étais tapi.

J'arrêtai mon choix sur un mâle énorme et je le saluai au passage de trois balles qui ne parurent guère l'incommoder ; cependant, après avoir parcouru une centaine de mètres à une allure folle, je le vis ralentir sa course, puis tituber sur place comme un homme

L'ANTILOPE-CHEVAL " FUMBO ".

LA PAILLOTE DU PRÉFET APOSTOLIQUE DE N'KUBA, DÉTRUITE PAR LE FEU
LE 6 SEPTEMBRE 1911.

ivre ; finalement, faire la culbute les quatre pattes en l'air. Il était 6 1/2 h. ; le moment sans doute où le P. Célestin, dans notre petite chapelle de paille, terminait la célébration du saint sacrifice. Inutile de dire le chaleureux « Vive saint Hubert ! » qui m'échappa en présence de ce prompt succès.

Il eût été désirable, au retour de semblables excursions, de jouir la nuit d'un tranquille repos; mais ce n'était pas toujours le cas : parfois c'était le lion qui venait se faire entendre sur la crête de la Kanga; parfois les hyènes qui s'aventuraient à fourrager jusqu'autour de nos fragiles demeures, ou encore le bruit lointain du tam-tam, réveillant les échos endormis de la vallée. Une nuit, je fus tiré de mon somme par une fusillade nourrie partant de la colline où habitaient les ouvriers; les balles passaient en sifflant, frôlant le toit de chaume de mon abri. J'appris le lendemain qu'il s'agissait là d'une démonstration guerrière destinée à mettre en fuite un fauve qui s'étant introduit dans la maison en enfonçant la porte en clayonnage de bambou, avait eu hâte d'en sortir ensuite par la fenêtre, ce qui explique pourquoi les balles suivaient une trajectoire si compromettante pour mon repos. Inutile de dire si, après cette alerte, j'ai essayé vainement de me rendormir après avoir tenté sans succès tous les systèmes en usage : fait des efforts pour ne penser à rien, récités des oraisons jaculatoires, ou encore rallumé ma bougie et lu un livre ennuyeux.

Pour en revenir à nos expériences des jours de disette, j'ajouterai qu'il eût été d'un véritable secours pour nous, à cette époque, de recevoir ne fût-ce qu'un colis postal¹ de provisions, mais nos amis d'Europe, ne nous sachant pas à ce point dans la misère, nous envoyaient parfois des articles dont le besoin se faisait sentir d'une façon beaucoup moins pressante. Nous avions reçu, par exemple, des Dames bénédictines de Maredret — qui montrèrent dès l'abord tant d'intérêt et de fraternelle sympathie à notre œuvre — un envoi de robes de baptême pour négriillons. Comme nous n'avions guère alors l'occasion de conférer le premier des sacrements, sauf parfois *in extremis*, et que d'autre part, la mode des robes de baptême ou autres quelconques n'existe pas au Katanga pour les gosses qui courent toute leur enfance revêtus seulement de celle de l'innocence — je trouvai un utile emploi de ces charmants effets de fantaisie en en habillant nos boys; mais comme la persévérance n'était pas le fait des naturels de N'Kuba, nous changions souvent de serviteurs, et bientôt la moitié des négriillons du village se ballada en robes de baptême ou en méconnaissables lambeaux d'icelles. Je me consolai à la vue de ces ruines précoces en pensant que les petits moricauds garderaient peut-être un reconnaissant souvenir pour ce cadeau à Bwana Ndeke, et que le moment venu pour l'école ou le catéchisme, ce souillon d'étoffe aurait peut-être un effet plus utile que s'il avait protégé la minuscule échine d'un nouveau-né. D'autre part, tout en remerciant les bonnes âmes qui nous avaient procuré ces dons, j'émis le vœu qu'à l'avenir elles n'encombrassent plus les caisses d'envois semblables, le portage devant se limiter aux objets de première nécessité qui nous manquaient lamentablement depuis quelque temps.

1. Nous n'étions pas mal partagés à N'Kuba pour le service de la poste; les boys courriers partant d'Elisabethville après l'arrivée du train du Cap, mettaient une semaine pour venir à N'Kuba; de là ils continuaient vers Ruwe et Fundabiabo. Parfois ils venaient jusqu'à la mission; ou bien ils laissaient notre correspondance chez le Grec qui tenait un magasin près du village. Ce service se faisait régulièrement et je n'ai jamais trouvé que de mes lettres eussent été perdues.

Il y avait bel âge en effet que le pain, le lait, le beurre, les œufs, etc., avaient disparu de notre table ; la viande même manquait, quand un accès de fièvre trop

DEUX PETITS GOSSES NOIRS.

prolongé me retenait à la maison ; et par malheur, j'avais oublié à Elisabethville un excellent cahier de recettes de cuisine, réunies à notre intention par les Dames bénédictines ; peut-être y eussions-nous trouvé des menus économiques pour les gens qui tirent le diable par la queue ; opération peu édifiante pour des personnes consacrées à Dieu, mais qui ne laisse pas d'être pratiquée parfois dans les meilleures maisons. Ainsi, je me demandais souvent en avalant philosophiquement l'eau chaude salée que le Frère cuisinier avait la prétention d'appeler soupe, s'il n'y aurait pas moyen d'essayer un jour d'un potage aux choux dont nous avons des quantités dans le jardin ; du moins, c'est dit dans la chanson : « c'est dans la marmite qu'on fait la soupe aux choux », et puis, dans les histoires, le héros se trouve

NOS BOYS HABILLÉS.

souvent devant une soupe cuite à point au moment psychologique. Malheureusement, tout bien considéré, à part les choux et peut-être le sel, tous les éléments — qui auraient dû entrer dans la composition de ce potage — manquaient totalement.

Ce fut donc dans ce sens que j'écrivis à nos charitables pourvoyeuses, leur recommandant surtout de prier pour nous afin que nous ne mourussions pas de faim, mais qu'au contraire, au milieu de cette disette des choses matérielles, nos âmes pussent être rassasiées de l'amour du bon Dieu et augmenter en grâce en proportion du nombre de kilos que perdaient nos enveloppes mortelles.

Il ne sera pas inutile de donner maintenant un mot d'explication au sujet de ces temps de famine qu'eut à traverser la mission de N'Kuba; les privations alimentaires en effet, plus que le climat, furent cause de l'affaiblissement des santés et des vides qui se produisirent dans le personnel de la mission.

Et d'abord, on se demandera peut-être pourquoi nous n'avions pas entrepris suffisamment de cultures pour subvenir à nos besoins. Il faut se rappeler que le Rév^{me} Préfet et ses compagnons n'étaient arrivés à N'Kuba qu'au commencement de la précédente saison des pluies, donc, au moment où il aurait fallu semer, et pour cela, des terrains propres à la culture eussent dû se trouver déjà débroussés et prêts à être ensemencés. Ils durent donc se borner à cultiver quelques légumes; du reste, l'endroit où les Pères s'étaient fixés alors, le gîte d'étape à côté du village, n'était qu'un emplacement provisoire; il fallait encore en choisir un définitif; ce fut celui de la Kanga; mais là, encore une fois, on dut se contenter d'un potager que la proximité de la rivière permettait de fertiliser par l'arrosage, même en saison sèche; et, grâce au travail assidu du bon Frère Joachim, les légumes ne firent jamais défaut et nous furent une précieuse ressource dans les mois de détresse. Outre cela, on avait commencé quelques travaux de défrichage, mais le plus gros de la main-d'œuvre était absorbé par les préparatifs, d'abord, ensuite par la bâtisse elle-même de notre résidence de Toussaint.

Il fallait donc avoir largement recours aux vivres indigènes. Malheureusement, à partir de juillet 1911, il devint très difficile d'en obtenir; les noirs ne nous en apportaient plus qu'en minimes quantités: de minuscules corbeilles de grains, patates douces, maïs ou sorgho, et encore à des prix exorbitants. Puis, à partir d'octobre, c'est la disette absolue; les provisions étaient épuisées ou peu s'en faut, et il n'y avait plus rien à obtenir des noirs, réduits eux-mêmes à se nourrir de racines sauvages; les vieillards et les infirmes succombaient aux privations et partout la même antienne: « Djala mingui! grande faim. »

C'est pour cette raison qu'il ne fallait pas espérer recruter des porteurs; ceux-ci craignaient naturellement les fatigues de la vie de caravane dans des régions dépourvues de toutes ressources. Il nous était donc totalement impossible d'envoyer qui que ce fût chercher du ravitaillement à Elisabethville; à grande peine, nous pûmes, l'une ou l'autre fois, décider un homme à aller nous acheter quelques boîtes de conserves à Kambove, nul d'entre nous n'étant plus capable d'affronter ce voyage; et encore, les vivres étaient-ils là aussi fort rares et hors prix.

Quant à la cause de la famine qui sévit alors dans cette région du Katanga, il faut l'attribuer d'abord aux pluies tardives qui firent grand tort à la récolte ; puis à l'imprévoyance des noirs, qui, d'une part, ne cultivent jamais assez, et, de l'autre, avaient vendu trop de leurs réserves (il est vrai, les pauvres, qu'ils n'étaient peut-être pas toujours bien libres de refuser), quand les nombreuses caravanes de passage, les contracteurs pourvoyant au ravitaillement des troupes de la Force Publique, les traquaient pour se faire livrer les tonnes de vivres requises. En outre, la garnison de Kambove, forte de 150 hommes, descendue peu avant du Kivu, avait spécialement contribué à diminuer les approvisionnements de la région.

Enfin, une autre cause de la famine fut le manque total de moyens de transport ; en effet, à part le portage, il n'y avait d'autres communications entre Elisabethville,

BÉTAIL A KANSÉNIA.

Kambove et les localités au delà, que par l'étroit sentier de caravane, excellent pour la bicyclette, mais impraticable pour tout autre véhicule.

Heureusement, la route, puis la voie ferrée devaient, dans un avenir prochain, remédier à ces inconvénients.

Inutile de dire qu'à cette époque de famine, on tâchait de profiter de la moindre aubaine qui se présentait sous la forme de quelque chose à se mettre sous la dent. Pour moi, étant repris à de courts intervalles par des accès de fièvre, je ne pouvais guère partir en expédition ; quant à mes compagnons, l'habitude de la chasse leur faisant défaut, ils y avaient provisoirement renoncé après quelques tentatives restées sans résultat. Aussi, quand d'aventure, on apercevait quelque

gibier à proximité de la maison, je ne manquais pas de mettre tout en œuvre pour nous assurer cette proie aussi facile qu'inespérée.

Mais comme préliminaire au petit épisode qui va suivre, je dois rappeler d'abord que lors de son dernier voyage à Elisabethville, le P. Préfet avait ramené à N'Kuba six ânes, cadeau de M. Leplae à la Mission. On les avait conduits à grande peine, le passage des cours d'eau donnant lieu chaque fois à des scènes homériques. Dès l'abord, les bourriques récalcitrantes commencèrent à nous jouer les tours les plus pendables. Pour commencer, l'une d'elles s'avisa de crever, ou plutôt, tandis qu'elle se roulait dans les dernières convulsions, quelqu'un eut la lumineuse idée de venir lui tirer une balle de revolver dans la tête, afin que l'on

KATANGA. KAUSINE-LEE "CAPITA" DU BÉTAIL OCCUPÉ À TRAIRES LES VACHES.

pût considérer la bête comme abattue et la distribuer en rations aux ouvriers noirs. Au grand étonnement de tous, ceux-ci refusèrent de festoyer sur ces réserves de viande inattendues ; en effet, les indigènes ne sont pas très regardant quant à la venaison, et par exemple, cela ne les dérange pas du tout d'avaler une proie déjà passablement faisandée ; si vous leur témoignez de l'étonnement à ce sujet, ils vous répondront avec un haussement d'épaules : « mais nous ne mangeons pas l'odeur. » Après cela, les ânes jugèrent bon de disparaître tous, une nuit d'orage, poursuivis par les fauves dans leur course éperdue. Le lendemain, on parcourut les vallées et les montagnes à leur recherche, tel autrefois Saül s'appliquant à ramener les ânesses de son père, et quatre sur cinq furent retrouvés. Peu de jours après, les animaux aux longues oreilles paissaient sagement sous nos fenêtres, quand un boy vint me dire qu'il y avait là tout proche un grand oiseau (ndeke mukubwa), bon à manger. Je me précipite aussitôt à l'extérieur et, m'avancant

avec précaution, j'aperçois un échassier quelconque au milieu des baudets et semblant faire corps avec leur petite bande. Tous se trouvaient en effet à ce moment sur un espace de terrain découvert, l'oiseau au milieu des quadrupèdes; l'un de ceux-ci bougeait-il d'un pas, l'échassier l'imitait en en faisant deux et se tenait vraiment dans les jambes de ses nouveaux amis. C'était donc impossible de tirer. Caché derrière un arbre, j'observais ce singulier manège, cherchant le défaut de la cuirasse; et en effet, le moment d'inattention attendu ne tarda pas à se produire : un des ânes s'écarte un peu, l'oiseau oublie de lui emboîter le pas et le voilà suffisamment isolé pour lui lâcher un coup de fusil sans risquer de donner du plomb à plus de deux bourriques. Je m'empresse donc de presser sur la détente. La bête roule à terre, mais les aliborons, terrifiés à ce fracas inattendu,

LA RIVIÈRE LA PANDE.

partent la queue en trompette et disparaissent à l'horizon. Le soir, ils n'étaient pas encore rentrés, et je ne me rappelle plus exactement si ce fut à la suite de cette échappée ou d'une autre, qu'ils périrent tous misérablement : les uns sous la dent des lions, les autres sous celles non moins acérées d'indigènes charmés d'avoir abattu de si belles pièces d'un gibier jusqu'alors inconnu au Katanga.

X

Par une coïncidence qui parut du meilleur augure, la nouvelle maison sur la colline se trouva prête dans les derniers jours d'octobre et nous décidâmes de déménager aussitôt, afin de nous trouver pour le 1^{er} novembre, anniversaire du jour où le P. Préfet, après de longues recherches, s'était décidé enfin pour cet emplacement de la Kanga. Il était temps en effet de quitter le campement provisoire : nos paillotes avec leurs toits légers, construits plutôt comme protection contre le soleil, n'en offraient aucune contre la pluie.

Pour moi, je m'en étais tiré en recouvrant d'une toile de tente la partie de mon toit correspondant au lit et environs immédiats ; j'avais remisé sous ce meuble — construction élevée sur quatre pilotis, supportant un cadre de bois garni de cordes de peau d'antilope tressées — toutes mes possessions, armes et bagages, et il ne me restait plus qu'à m'y réfugier moi-même quand l'averse commençait. De là, comme jadis Noë, du haut de son arche, je contemplais le déluge inondant toute ma chambre et l'eau dégoulinant de partout.

Notre nouvelle habitation du moins, était pourvue d'un toit étanche ou peu s'en fallait ; mais c'était, avec ses murs solides, à peu près sa seule richesse : il n'y avait encore ni portes, ni fenêtres, ni planchers, ni plafonds. La première chose

ATTELAGE DANS LA RIVIÈRE LA PANDE.

à faire fut donc de placer, en lieu et place des fenêtres, des armatures légères en bois, garnies de calicot blanc, qui du moins arrêteraient un peu les rafales des tornades et aussi la curiosité indiscreète des fauves « par l'odeur alléchés ». Les portes furent remplacées par des toiles de tente et nous ajoutâmes quelques pièces de mobilier rustique à celui que nous possédions déjà.

Pour célébrer dignement l'inauguration du monastère, nous débutâmes par le chant des I^{res} Vêpres de la Toussaint et, le lendemain, la sainte messe fut célébrée dans notre nouvel oratoire, l'une des chambres les plus spacieuses de la maison. Je me rappellerai toujours cette soirée de Toussaint 1911, veille de la Fête des Morts. La situation précaire dans laquelle nous nous trouvions alors à N'Kuba, ce « *responsum mortis* », dont l'écho avait déjà retenti une fois en moi, depuis mon arrivée en Afrique, tout contribuait à donner à mes pensées un tour particulièrement grave et les reportait invinciblement vers le cher Maredsous de

ma jeunesse, l'un et l'autre si lointains à présent. Je ressentais à nouveau la mélancolie qui, là-bas, envahit l'âme en cette veillée des trépassés, tandis que la longue file des moines encapuchonnés s'avance lentement dans la froidure naissante du crépuscule d'hiver, et pénètre dans le champ du repos déjà assombri, où scintillent parmi les bois les petites lampes, flammes tremblotantes, comme des âmes en peine. Cher petit cimetière, si pittoresquement accroché au flanc de la colline, si bien protégé à l'ombre tutélaire du chevet de la grande église abbatiale,

KIKIRI. — ATTELAGE TRAVERSANT LA PANDE.

havre de paix où j'ai conduit tant de mes frères, depuis le tout premier de nos défunts en 1886 ; endroit de prédilection ; où j'aimais à venir me rappeler le souvenir et les vertus de nos morts et des miens, tout en secouant mon âme trop lâche au contact des troublants mystères de l'au-delà. C'est là que j'avais espéré reposer un jour. Cette grâce me sera-t-elle donnée ?

Dès les premiers jours de décembre, le Rév. Père Préfet Apostolique nous quitta pour aller avec le Frère Joachim occuper le nouveau poste de Kansénia, dont ses récentes démarches nous avaient assuré la possession. C'est un endroit élevé de la région montagneuse des Bianos, à quelque quatre-vingts kilomètres

de N'Kuba, et il est entouré d'une aire entièrement exempte de la mouche tsé tsé. Il s'y trouvait déjà de bonnes maisons et un nombreux troupeau de bêtes à cornes reprises également par le P. Préfet à différents propriétaires. L'altitude est là-bas de 1,513 mètres, alors que N'Kuba n'est qu'à 1,160 ; aussi la température y est-elle beaucoup plus agréable et le climat fort sain. On y jouit d'une vue étendue sur la vallée de la Pande.

Quelques jours après, nous eûmes l'heureuse surprise de voir arriver le Père De-decker avec trente-cinq porteurs. Il s'était heureusement pourvu de quelques charges de farine qui vinrent relever très à propos notre ordinaire par trop végétarien et rappelant celui des solitaires de la Thébàide. Il nous apportait aussi la

LE MONASTÈRE DE SAINT-BENOÎT A KANSÉNIA.

nouvelle de l'arrivée à Elisabethville du nouveau vice-gouverneur, le général Malfeyt, très aimable pour la Mission : une de ses premières décisions ayant été d'ériger à Elisabethville une nouvelle chapelle en tôle ondulée, quatre fois plus vaste que l'ancienne, devenue absolument trop exigüe. Nous apprîmes aussi que les Pères Salésiens, récemment arrivés, avaient déjà ouvert des écoles et desserviraient en outre la chapelle des Sœurs de charité de Gand, venues pour prendre soin de l'hôpital de l'Etat.

La Noël étant arrivée, nous tâmes, malgré notre petit nombre, à continuer les bonnes traditions, en chantant la messe de minuit, que deux pauvres malades, par-dessus les cloisons de leurs chambres sans plafonds, pouvaient suivre de leurs lits. Notre humble chapelle ne valait guère mieux que l'étable de Bethléem, mais nous nous consolions à la pensée que l'Enfant-Dieu bénirait notre bonne volonté

et abaisserait un regard de bienveillance sur nous, en nous voyant ainsi les compagnons de sa pauvreté et de son dénuement.

Au début de février, le P. Dedecker se dirigea à son tour vers Kansénia, avec l'ouvrier Philémon Verleene; tous deux étaient souffrants, mais le bon climat des plateaux avec le régime lacté devait bientôt les remettre entièrement. Durant son séjour à N'Kuba, le bon Père n'avait pas perdu son temps, profitant de toute occasion d'exercer son zèle apostolique. C'est ainsi que le passage d'une caravane, comprenant de nombreux porteurs du Bas-Congo, chrétiens ou catéchumènes, lui permit de donner les sacrements et le bonheur d'assister à la messe à nombre de braves gens privés depuis longtemps de tout secours religieux.

J'avais reçu moi-même des instructions du P. Préfet Apostolique d'aller rejoindre le nouveau poste des plateaux, quand il y aurait possibilité de former une petite caravane et de m'y transporter. Mais il était sans doute écrit que je ne devais pas voir Kansénia de sitôt.

KATANGA. — UNE CARAVANE DE PORTEURS DE CAOUTCHOUC.

CHAPITRE IV

RETOUR EN EUROPE PAR LA COTE ORIENTALE

Le recrutement d'une caravane. — Tribulations d'un voyageur en palanquin; séjour à Kambove. — Arrivée du P. Schmitz. — Le champagne d'adieu. — Etape de la Lufira. Les inondations. — Un pont qui a tenu bon; — manière de franchir les autres à bicyclette. — La ferme Karl-Théodore, les salmis de M. Bure. — Travaux du chemin de fer. — Les contracteurs italiens. — Au camp des ingénieurs Bolton et Janssens. — Encore Sister Smythe. — La tête du rail. — Avantages de la civilisation. — Voyage sur une citerne.

Les transformations d'Elisabethville. — Accueil paternel de M. le curé Moreau et des Pères Salésiens. — Réception chez le Gouverneur. — Adieux à la Lubumbashi. — Départ d'Elisabethville. — Rapatriement du Fr. Berchmans; méthode économique de faire le thé. — Bulawayo. — Paroisse indigène du P. Nicot. — Salisbury. — Beira, les trolleys. — Le *Dunvegan Castle*. — Escale de Chinde: les trois enfants de saint Nicolas dans leur cuvelle. — Mozambique. — Orphelinat des Pères Salésiens italiens. — Zanzibar: les plongeurs; le guide non patenté « Saïdi ». — Kilindini. — Mombasa: encore les trolleys; les Pères du Saint-Esprit; la ville arabe. — Aden. — La Mer Rouge. Port-Soudan. — Suez: le canal de Suez. — Port-Saïd. — Gros temps en Méditerranée. — Naples. — Marseille. — Vive Nameur po tot.

I

PENDANT les privations et les fatigues des derniers mois avaient achevé d'ébranler ma santé déjà affaiblie par un sérieux accroc au début de mon séjour à Elisabethville, aussi, ce fut sans étonnement que je reçus simultanément au commencement de février un télégramme me rappelant en Belgique et une lettre du Vice-Gouverneur général m'invitant à descendre à la capitale du Katanga et à lui rendre visite au passage. Mes confrères me trouvant trop souffrant pour entreprendre cette longue route par mes propres moyens, il fallait avoir recours au hamac; mais où trouver des porteurs?

Depuis des semaines, à cause de la famine qui régnait dans toute la contrée, impossible de recruter un homme; les noirs refusaient d'entreprendre de longues routes, au cours desquelles, ils pouvaient s'attendre à toutes les privations: — « Kufania kazi na djala, hapana musuri — travailler sans manger, zut! »

Il fallut donc attendre une quinzaine de jours; puis, comme les premiers épis de maïs commençaient à mûrir, je fis venir le chef N'Guba, et lui exhibai la lettre officielle du gouverneur. La dimension du papier ministre, les caractères tracés à la machine à écrire, tout dans ce document contribuait à lui faire une

impression profonde et je m'efforçai de la rendre plus efficace encore par une traduction plutôt libre de son contenu ; le grand Boula Matari de la Lubumbashi m'appelait là-bas à venir sans tarder dans sa case ; il me chargeait de saluer l'illustre chef N'Guba et de lui dire qu'il eût à me fournir aussitôt dix hommes pour entreprendre le voyage ; que s'il négligeait de se conformer à ce désir, le grand Boula Matari serait certes très mécontent et le prendrait pour un chef « Bule », de rien du tout ; d'autre part « Bwana Capiténi », le chef de zone de Kambove, que je devais visiter aussi, serait également très irrité, s'il apprenait que l'on n'avait pas fait cas des désirs de Boula Matari. Ces arguments semblèrent convaincants à notre vieux roublard de N'Guba, et moyennant un bon matabishe, une grosse bouteille depuis longtemps l'objet de ses désirs, ainsi qu'un paquet de sucre que je lui achèterais à Kambove, il consentit à se mettre aussitôt en route pour procéder au recrutement de ma caravane, emportant avec lui le précieux document. Pendant trois jours, il parcourut les villages de sa sous-chefferie et revint enfin avec les dix hommes demandés. Malheureusement, les uns étaient trop jeunes, à peine des adolescents, les autres trop vieux ; tous trouvaient les charges trop lourdes, et particulièrement le poids de mes vertus leur semblait écrasant. N'ayant pas de « machila » véritable, j'avais dû me contenter d'un simple filet suspendu sur une perche beaucoup trop pesante, et je m'y trouvais les jambes en l'air dans une position des moins récréatives.

Pour comble de malheur, la pluie se mit à tomber dans l'après-midi, les sentiers étaient convertis en ruisseaux, et il arriva qu'en un endroit des plus critiques, un des porteurs du hamac fit un faux pas ; tous deux lâchèrent prise et je me trouvai en un clin d'œil assis au milieu d'une mare d'eau. Ce fut une rude journée ; mes hommes murmuraient et leur attitude me faisait prévoir que, cette fois, ce ne serait plus le charmant voyage en caravane que j'avais fait huit mois auparavant sur cette même route en compagnie du chef de secteur de Lukafu, M. Heenen et de mon cousin, A. de Lichtervelde. Vers 5 1/2 h. nous étions rendus au gîte d'étape près du village de Mutaka ; une nombreuse caravane de trafiquants anglais s'y trouvait déjà et l'on dressa ma tente à côté de celles de ces Messieurs, qui très aimablement m'invitèrent aussitôt à prendre le thé. Ils voyageaient depuis onze mois dans l'intérieur et avaient fait pas mal de caoutchouc. Le lendemain matin au petit jour, ils levèrent le camp. J'aurais voulu les suivre. Malheureusement, à l'exception de trois jeunes noirs de N'Kuba qui avaient souvent pris part à mes expéditions de chasse et m'étaient assez dévoués, tous mes porteurs s'étaient éclipsés à la faveur des ténèbres.

Le chef du village, le vieux Mutaka, propre frère du fameux Msiri, averti de ma mésaventure, ne tarda pas à paraître, et je lui demandai des hommes de son village pour continuer mon chemin. Il envoya aussitôt son « capita » à leur recherche, mais celui-ci revint bientôt bredouille : de son logis chacun était parti, ou vraisemblablement n'avait pas envie de sortir. Force me fut donc d'abandonner à la garde du chef, hamac, tente et bagages ; me contentant d'emmener avec moi ma cantine et mon lit de camp ; et sans tarder, je me mis en route avec mes trois boys vers Kambove : il me fallait parcourir à travers un pays montagneux et accidenté une vingtaine de kilomètres ; et sans parler de mon état général

qui laissait fort à désirer depuis plusieurs mois, j'avais une vilaine plaie au pied veuf de sa peau, précisément à l'endroit qu'il est le plus nécessaire d'avoir en bon état pour exécuter une longue marche, c'est-à-dire à la plante. Aussi c'est de cette étape que je garderai, je crois, le plus mauvais souvenir ; mes braves noirs m'aidèrent pourtant de leur mieux, allant chercher de l'eau fraîche pour bander mon pied blessé, me faisant reposer parfois dans la chaise pliante qu'ils avaient eu soin d'apporter, et me témoignant une véritable sympathie. Enfin, vers 1 1/2 h., j'étais en vue de Kambove et bientôt je frappais à la porte du chef de zone, le capitaine Wangermée qui me reçut à merveille.

Après m'avoir réconforté un peu, il me fit conduire dans une maison inoccupée d'agent de l'Etat, où je pourrais m'installer en attendant la venue de mes bagages et la possibilité de continuer ma route. Il était temps d'arriver ; j'eus une faiblesse en chemin et huit jours de repos ne furent pas de trop pour me remettre d'une attaque de fièvre et me guérir de ma plaie. Je n'eus qu'à me louer des bons offices de chacun pendant mon séjour au chef-lieu de la zone du Haut-Luapula ; les visites se multipliaient à mon chimbeck ; des boys arrivaient porteurs de remèdes, de quartiers d'antilope, de plats doux tout apprêtés. et, ce qui me fit un sensible plaisir, d'un magnifique pain, tel que je n'en avais plus goûté depuis des mois. C'était du reste un cadeau de luxe, car la farine était très rare à Kambove à ce moment et revenait à 3.50 francs le kilo. J'eus aussi la consolation de voir accourir chaque jour chez moi des policiers noirs et des boys chrétiens ou catéchumènes, et à force d'instances plusieurs malades obtinrent même la grâce du baptême.

Après quelques jours, le cher P. Schmitz arriva de N'Kuba m'amenant une bicyclette, car, vu la pénurie de porteurs, il me fallait absolument employer ce genre de locomotion pour continuer mon voyage. La veille, j'avais eu le plaisir de recevoir la visite du Préfet apostolique retournant dans sa mission après un séjour dans la capitale. Nous passâmes ensemble, D. Célestin et moi, trois bonnes journées, dont nous profitâmes pour visiter la mine de cuivre de Kambove, et, le dernier jour, pour prendre congé du chef de zone, qui nous offrit très aimablement le champagne d'adieu, un luxe un peu plus dispendieux encore à Kambove, que celui dont je parlais tout à l'heure. Il est vrai que nous étions à l'époque du carnaval, ce dont on ne se serait guère douté autrement sur ces hauts plateaux, d'autant plus que, faute de viande, nous avions dû nous contenter ce jour-là d'une « tine » de poisson. Le lendemain, après avoir parcouru ensemble un bout de chemin, nous nous séparâmes bien émus : le P. Schmitz reprenait le chemin de N'Kuba, où sans doute l'attendaient encore bien des épreuves et des privations, tandis que j'enfilais le sentier de caravane conduisant à Elisabethville.

On m'avait trouvé trois hommes pour porter mes bagages indispensables, mais je les avais envoyés en avant, car, n'emportant ni tente ni literie et pas davantage de cantine, leur présence ne pouvait m'être d'aucun secours. La première étape devait être la plus rude ; cinquante kilomètres à travers le massif montagneux sur lequel s'élève, à seize cents mètres d'altitude, le poste de l'Etat ; et cela en saison des pluies où les sentiers sont boueux ou pleins d'eau, les rivières débordées et les ponts emportés. Pour comble de malheur, je n'avais qu'une vieille

bicyclette, aux pneus usés, aux chambres-à-air trouées qu'il me fallut plusieurs fois réparer au cours de cette journée. Heureusement, le pont de la Pande avait tenu bon ; en saison sèche son tablier de bambous est à trois ou quatre mètres au-dessus du niveau de l'eau ; cette fois c'était à peine s'il émergeait, mais en tout cas il était devenu beaucoup trop court, car la rivière débordée sur les deux rives en défendait l'accès, il fallut patauger dans l'eau pour y parvenir et regagner ensuite la terre ferme. Plus loin, le sentier était, pendant plusieurs kilomètres, transformé en un véritable cours d'eau où je roulais enfoncé jusqu'au moyeu de mes roues, tant qu'une fondrière plus profonde ne venait arrêter parfois la marche en avant et me forçait à prendre un contact plutôt désagréable avec l'élément liquide.

Après quoi, il y eut à traverser une vallée marécageuse où l'eau me venait à la ceinture, puis une rivière avec de l'eau jusqu'au cou et la bicyclette sur l'épaule ; j'espérais qu'au moins il me serait donné de franchir sans encombre les

LE CERCLE ALBERT-ÉLISABETH A ÉLISABETHVILLE.

derniers kilomètres de l'étape ; vain espoir ! ma pédale se détacha tout à coup à cause de l'usure du pas-de-vis et il fallut renoncer, après de vains efforts, à la remettre en place ; ce ne fut pas sans peine que je me traînai clopin-clopant jusqu'au passage d'eau de la Lufira, où un excellent accueil m'était réservé à la ferme Karl-Theodor, de la Pastorale, tenue par un ancien ami d'Elisabethville, M. Bure, un vieil africain portant allègrement ses vingt-et-un ans de Congo. J'y passai trois jours, logeant dans un excellent chimbeck en pisé qui avait été mis à ma disposition. Le gibier d'eau abonde sur la Lufira et M. Bure est d'une adresse merveilleuse pour abattre les canards à quelques centaines de mètres avec son Mauser ; aussi mangeait-on souvent de succulents rôtis. Son exploitation maraîchère commencée depuis trois ou quatre mois à peine donnait déjà les plus beaux résultats : légumes variés et pommes de terre croissaient à vue d'œil dans cette excellente terre noire d'alluvion qui forme le sol de la plupart des vallées du Katanga. La récolte promettait de venir à point pour l'arrivée du rail à la Lufira, et déjà les magasins et les campements voisins des travailleurs de la nouvelle ligne étaient heureux de pouvoir s'approvisionner à la ferme Karl-Théodore.

A partir de la Lufira, on rencontrait à cette époque tout le long de la route

des caravanes conduisant à Elisabethville, les travaux du nouveau chemin de fer vers Kambove et les camps des ingénieurs et entrepreneurs de la voie, véritables oasis au milieu de la brousse sans limite, pour les pauvres diables de mon espèce, voyageant à la manière des « tramps ». Partout, je dois le dire, je trouvais l'accueil le plus généreux : une place au mess, un coin de hangar ou une hutte en pisé pour passer la nuit. C'est ainsi qu'il m'arriva de déjeuner un jour chez les contracteurs écossais, dont le campement m'avait offert un abri providentiel pendant une averse, et de dîner le même soir avec des entrepreneurs italiens, les frères Monta, leurs femmes, elles aussi piémontaises, et autres européens de différentes nationalités. On me fit voir là la peau d'un superbe lion qui avait été

HABITATION DES SŒURS DE CHARITÉ.

abattu quelques jours auparavant et mesurait 3^m80 du museau au bout de la queue.

Le seul inconvénient de l'existence de ces chantiers de construction de la voie était d'avoir fait abandonner l'ancienne route de caravanes ; il fallait nécessairement suivre les sentiers qui longeaient les travaux, souvent impraticables pour la bicyclette ou rouler sur le remblai nouvellement établi ; par ce temps humide, c'était une piste cyclable assez pauvre, et il arrivait qu'après quelques tours de roues inconsidérés dans de l'argile termitière, on s'arrêtait sans avoir besoin de freiner et il fallait enlever alors quelque cinquante kilos de terre sous lesquels avaient entièrement disparu les rayons et les pneus.

Le jour suivant, une charmante réception m'attendait au kilomètre 63, au camp des ingénieurs Bolton et Janssens, ce dernier ancien élève de Maredsous où nous avons eu le plaisir de passer ensemble plusieurs années. J'eus l'occasion

d'y admirer une installation bien éphémère sans doute, mais d'un confortable, tel que les anglais aiment à voir régner autour d'eux et qui n'est pas un des moindres éléments de leurs succès comme colonisateurs. Au milieu d'un espace considérable, clôturé et parfaitement débroussé; où l'on avait eu soin pourtant de conserver les plus beaux arbres, se dressait un vaste abri servant à la fois de mess et de bureau; à côté des magasins d'approvisionnement, un vaste poulailler contenant plus d'une centaine de poules du Cap, une jolie petite maison en pisé pour chaque blanc; plus loin les huttes des boys et des travailleurs. Il était facile de voir que M. Bolton est un vieil Africain qui sait s'installer, même quand il ne s'agit que d'un séjour de quelques mois. Très aimablement M. Janssens me

LES PREMIERS JOURS DE L'INSTALLATION A LA LUBUMBASHI.

cède sa maisonnette pour la nuit, se contentant d'une tente dressée au milieu de l'enclos; notre repos fut pourtant troublé par un lion qui vint tout à proximité faire retentir les échos de la vallée de ses formidables rugissements. Les chiens de M. Bolton firent chorus en aboyant avec fureur; heureusement tout rentra bientôt dans le calme. A l'aube, je vis s'éloigner avec regret un petit groupe de chasseurs que j'aurais voulu accompagner, si la prudence, j'étais en effet à bout, ne m'avait conseillé de m'abstenir; une troupe de buffles avait été signalée à une demi-journée de marche de là et on allait tâcher de ravitailler le camp en viande fraîche.

Au lieu de cela, je repris, après un substantiel déjeuner, la route d'Elisabethville. Le tracé du chemin de fer croise, aussitôt après, la vallée de la Sofumango, petite rivière profondément encaissée à cet endroit et que la voie franchira sur un viaduc de cent mètres de long. C'est un des rares travaux d'art de cette partie de la ligne; pour les ruisseaux de moindre importance on se contente souvent de

placer sous les remblais d'énormes aqueducs accouplés en tubulures de fer qui reviennent, paraît-il, à meilleur marché que la maçonnerie.

UNE RUE SABLONNEUSE DU GRAND PARC QU'EST ÉLISABETHVILLE.

Je remarque, en passant, que la section du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga, en construction entre Elisabethville et Kambove, m'a paru un travail

autrement achevé que celui du chemin de fer du Katanga, de la capitale à la frontière rhodésienne. Le tablier de la voie est plus large ; celle-ci est moins accidentée, les courbes plus adoucies, en un mot, on y voit à chaque pas l'art du prévoyant ingénieur qui a ménagé la possibilité de plus grandes vitesses.

Non loin du camp de MM. Bolton et Janssens, j'aperçus, en dévalant la colline, une tente minuscule dont l'aspect me frappa aussitôt comme celui d'un spectacle familier. Rien n'y manquait en effet, ni le grand drapeau de la Croix-Rouge, suspendu à un mât élevé, ni à l'entour le petit enclos soigneusement débroussé et entouré d'une palissade de branches coupées. Comme personne ne paraissait, je me permis d'aller frapper à l'entrée et me trouvai bientôt en présence d'une

L'AUTEUR ARRIVANT DE N'KUBA AVEC SES PORTEURS EST REÇU PAR M. LE CURÉ MOREAU.

vieille connaissance d'Elisabethville, Sister Smythe, l'hôte de la mission Saint-Pierre, pendant la maladie de notre petit ami, Eddie Copeland, la nurse si dévouée et si désintéressée, rencontrée si souvent au chevet des malades. A son tour, elle se trouvait terrassée par un accès de fièvre et toute seule en cette forêt ; c'était en effet son ambition de se trouver toujours aux postes avancés de la civilisation et d'y prodiguer ses soins charitables aux hardis pionniers dont elle partageait l'intrépidité et les goûts aventureux. Elisabethville était déjà devenu un endroit trop civilisé pour elle, il lui fallait la vie de la brousse, les vastes espaces des solitudes africaines. J'aurais été charmé de pouvoir lui être utile en quelque façon, mais elle m'assura qu'elle ne manquait de rien et que du reste elle serait bientôt sur pied et à même de reprendre son travail. Je lui souhaitai donc bonne chance et me remis en chemin.

Je ne devais plus avoir de nouvelles de Sister Smythe avant une année ; elle

m'écrivit alors des bords du Zambèse pour me remercier de l'envoi du numéro du Bulletin où figuraient des photographies prises naguère par elle dans l'enclos de la Mission à Elisabethville ; elle était de nouveau attachée à un chemin de fer en construction dans une région des plus malsaines du Nyassaland et je crains bien qu'elle n'y ait trouvé la fin de sa carrière aventureuse, car elle ne m'a plus jamais donné signe de vie depuis lors.

Quinze kilomètres seulement me séparaient encore de la tête du rail arrêté au

NÉGRESSE AVEC GRAND PAGNE.

48 ; je dois dire que je ne fus pas fâché de revoir la locomotive, surtout en constatant qu'une dernière et irrémédiable crevaision me mettait à pied. Je trouvais là un petit magasin des « Comptoirs du Katanga » tenu par un belge, ce que j'eus l'agrément de découvrir après un bout de conversation tenu en anglais ; j'eus aussi le plaisir d'y rencontrer le directeur de cette société belge, M. Sury, une vieille connaissance d'Elisabethville, qui eut l'amabilité de m'offrir à dîner dans son wagon privé. Une heure après, assis les jambes pendantes sur le haut du wagon-citerne précédant la locomotive, nous nous dirigeons à bonne allure vers Elisabethville, tandis que me revenaient à l'esprit les deux premières étapes de la route des caravanes que j'avais parcourues naguère en deux longues jour-

nées, trajet que nous faisons à présent en moins de trois heures. Décidément, si la brousse a ses charmes, la civilisation a du bon également.

II

A 5 1/2 h. nous débarquons à Elisabethville, et bientôt après, j'étais reçu au presbytère le plus aimablement du monde par M. le curé Moreau. Je passai

huit excellentes journées dans la capitale, émerveillé des progrès réalisés depuis mon départ ; les maisons en briques avaient réellement poussé comme les champignons, cet été, dans nos prairies ; le cercle Alberth-Elisabeth ornait la place royale de son luxe de bon goût ; le nouveau palais du Gouverneur était devenu le joyau du boulevard Elisabeth. Dans les avenues on rencontrait déjà un certain nombre d'attelages de mulets, voire même des cavaliers. Ce qui me frappa particulièrement, ce fut de voir le changement survenu dans la toilette des boys noirs ; à part la couleur de la peau, on se serait cru aussi bien dans une rue de

L'HÔPITAL D'ÉLISABETHVILLE.

Bruxelles que sur l'avenue de l'Etoile du Congo, élégants complets, cols aller et retour, souliers jaunes à trottoirs, couvre-chefs variés ; rien n'y manquait. Chez les négresses, quelques blouses, bien vilaines entre parenthèses, et bien moins séantes pour ces dames que leurs grands pagnes aux couleurs voyantes, beaucoup d'ombrelles et de parapluies, article du reste assez répandu dans l'intérieur. Enfin, d'innombrables bicyclettes montées par messieurs les boys, dont je soupçonne fortement quelques-uns de s'emparer de la machine de leur maître pendant les heures de bureau pour aller faire la belle jambe sur les avenues les plus « fashionables ».

Que dire du plaisir de revoir tant d'amis, ouvriers eux aussi de la première heure, et auxquels m'attachaient des liens de reconnaissance et de cordialité tout africaines. J'eus l'honneur d'obtenir l'audience promise chez Monsieur le Gou-

verneur Malfeyt et de dîner à sa table; je trouvai également l'accueil le plus sympathique chez les RR. PP. Salésiens, installés depuis quelques mois seulement et déjà à la tête d'une école primaire pour enfants blancs, d'une classe d'adultes le soir et d'une école de métier pour les noirs; c'est eux qui ont la charge de la chapelle des Sœurs de Charité auxquelles est confié l'hôpital de l'Etat, et qui le desservent avec un zèle et une compétence au-dessus de tout éloge.

Je fis avant de partir un petit pèlerinage à l'endroit qui avait vu les humbles débuts de notre mission Saint-Pierre; les huttes en pisé étaient encore debout, la chapelle abandonnée offrait un lamentable coup d'œil, le kiosque de la termitière s'était effondré, et je me rappelai, non sans émotion, les heures bonnes et mauvaises

LA CHAPELLE EN TÔLE D'ÉLISABETHVILLE.

Les noirs occupent les bancs latéraux à la messe de 8 heures, les blancs ceux du centre, à la messe de 9 $\frac{1}{2}$ heures, etc.

que Dieu m'avait données de vivre dans ce coin paisible et tranquille. A présent, un vaste hangar en tôle, situé à l'avenue Albert, abrite le tabernacle, en attendant que l'on ait trouvé les dons nécessaires pour élever à Dieu un temple plus digne de sa majesté, plus digne aussi de la principale ville de la Colonie.

Enfin le jour du départ arriva, et je pris place, un beau mercredi soir, dans le train du Sud en compagnie du Frère Berchmans, rapatrié lui aussi pour cause de santé. Cette partie du voyage s'effectua un peu plus rapidement et heureusement que nous l'avions parcourue en 1910, à part un long arrêt à la station frontière de Sakania. A partir de la première station Rhodésienne, Bwana Mkubwa, un wagon restaurant est attaché au train; nous nous en tinmes cependant au système primitif moins coûteux de faire son thé au réchaud dans le compartiment ou d'aller emprunter de l'eau bouillante à la locomotive.

III

Après avoir revu les sites connus de la Northern Rhodesia, les rives majestueuses de la Kafue, les chutes grandioses du Zambèze, ces merveilleuses Victoria-Falls, à ce moment de l'année à l'apogée de leur splendeur, nous arrivons enfin à Bulawayo, le dimanche matin. Saint-George's College est toujours aussi accueillant : les Pères Jésuites nous reçoivent dans leurs anciens bâtiments, bien humbles à côté des vastes et belles constructions de leur nouveau collège presque entièrement terminé et qui abritera cent cinquante élèves. Nous nous rendons à la grand'messe suivie par une assistance blanche nombreuse qui occupe toute la nef. On a, en effet, construit depuis notre première visite, une autre église uniquement

ÉGLISE DES PÈRES JÉSUITES ET COUVENT DES DOMINICAINES.

pour noirs, érigée grâce à la générosité de bienfaiteurs anglais ; nous y assistons au salut, seuls blancs parmi deux cent cinquante ou trois cents noirs. Le P. Nicot, un français, après une instruction en sindebele, officie ; les noirs chantent et tiennent l'harmonium. Il paraît qu'en semaine un rideau sépare du chœur l'église transformée à certaines heures en école : le matin, des Sœurs dominicaines y donnent l'instruction aux petits noirs ; et le soir, des nègres instruits y tiennent une classe d'adultes pour leurs compatriotes.

Le jour suivant, nous prîmes le train pour Beira ; le trajet est la moitié moins long que celui du Cap ; quarante-huit heures en effet suffisent pour atteindre la côte portugaise. Nous eûmes quelques heures pour renouveler nos ravitaillements à Salisbury, qui est à présent une ville de trois mille habitants, et l'occasion de nous dégourdir les jambes à Umtali, siège des ateliers du Beira and Mashonaland Railway, comptant déjà plus de mille habitants. De là, la voie traverse de belles

montagnes, puis descend vers la mer à travers une contrée qui prend un aspect d'autant plus tropical que l'altitude diminue ; les palmiers font leur apparition ainsi que les cultures variées des planteurs portugais.

De son côté, la température s'élève en conséquence ; il fait plutôt cuisant dans les rues de Beira, et pour y circuler, comme les pavés font défaut et qu'on ne peut rouler dans le sable, on a établi partout les « trolleys », wagonnets roulants sur rail et poussés par deux noirs. Il y a des trolleys publics, puis ceux des particuliers, qui ont chacun une voie de raccordement pénétrant dans leur propriété ; c'est ainsi que nous fîmes notre entrée au Queen's hôtel, où il nous fallait attendre le passage du steamer. Nous employâmes nos loisirs à pêcher à la ligne du haut des murailles qui dominent la mer, à visiter les pêcheries établies sur les plages, ou même à quelques ébats dans la mer, grande imprudence, comme nous l'apprîmes plus tard, à cause de la présence de requins dans ces eaux.

IV

Enfin, le « Dunvegan Castle », venant de Durban, fit son apparition en vue de Beira et vint jeter l'ancre à un kilomètre de la plage ; le lendemain, un canot automobile nous conduisit à bord, où nous nous trouvâmes en nombreuse société anglaise et sud-africaine. Dès le jour suivant avait lieu la première escale à Chinde, embouchure du Zambèze. Le peu de profondeur de la mer à cet endroit oblige les vaisseaux à attendre à plus d'une lieue au large que la marée haute permette à un petit vapeur d'accoster. Passagers et marchandises sont alors lestement descendus à la grue dans un immense panier dont le fond s'incurve d'une manière très inquiétante. On aperçoit toutes les têtes émergeant de l'osier comme les enfants de saint Nicolas de leur cuvelle et c'est amusant d'épier l'expression des physionomies, calmes, rieuses ou angoissées, tandis que le panier décrit de savantes trajectoires dans l'espace et se dépose avec plus ou moins d'à-propos sur le pont du vapeur ; en effet, tandis que l'esquif danse sur les lames, monte ou se dérobe soudain, il peut y avoir assez d'inconvénient à prendre contact avec le pont ou trop tôt ou trop tard. Les chocs brusques se produisent du reste rarement, car on voit que le quartier-maître qui dirige la manœuvre n'en est pas à son coup d'essai. Les passagers en partance sont hissés à bord par le même moyen.

Le dimanche, la sainte messe était célébrée avant l'office protestant dans le salon de première : nous étions en effet plusieurs prêtres catholiques à bord, entre autres deux Pères irlandais, curés au Cap, retournant pour quelques mois de vacances dans leur patrie.

Je dois, en passant, un hommage de reconnaissance à ces amis si dévoués qui me témoignèrent tant d'affection et de sympathie au cours de cette traversée, surtout pendant les quelques jours où, terrassé par la fièvre compliquée d'une grande faiblesse du cœur, je restai entre la vie et la mort ; ils me prodiguèrent leurs soins jour et nuit et je leur dus la grâce plus efficace de l'Extrême-Onction.

En effet, à la suite de la réception de ce sacrement, je me trouvai bientôt hors de danger.

Il y avait aussi à bord de nombreux ministres de la religion réformée et leurs femmes ; une brave anglaise m'affirmait n'en avoir jamais vu une pareille réunion, aussi étions-nous gratifiés d'innombrables « communion services », « children-services », « evening songs », comme dans n'importe quelle église bien tenue du Royaume-Uni.

Le 19 mars, à l'aube, nous étions en vue de Mozambique, dont l'accès est défendu vers la mer par une vieille forteresse bâtie sur un étroit promontoire. Ce qu'il fait chaud dans ces rues où le soleil aveugle de sa puissante réverbération, entre ces maisons presque sans fenêtres aux toits en terrasses comme dans les

MOZAMBIQUE.

viles d'Orient ! J'allai faire visite aux Salésiens italiens et portugais, qui tiennent une école d'arts et métiers, fréquentée surtout par des métis : le P. Supérieur me fit aimablement les honneurs des ateliers, où les enfants étaient au travail, ainsi que de la spacieuse chapelle. Des prêtres portugais s'acquittent du service religieux dans l'église principale, qui s'élève à peu de distance de la mer, à côté du palais du gouverneur. Revenus au navire, nous le trouvâmes entouré de petits canots en écorce, fort peu étanches, montés chacun par deux ou trois indigènes, dont l'un rejetait sans interruption par-dessus bord l'eau envahissante ; les autres tâchaient de vendre aux passagers à des prix exorbitants les coquillages et autres curiosités marines dont ils avaient amené de pleins chargements ; c'était fort réjouissant de les voir au moment où le steamer appareillait, vendre pour un shilling une grande corbeille de coquilles, alors qu'un instant auparavant, ils demandaient le même prix pour un seul spécimen.

V

Le 21 et le 22, nous faisons escale à Zanzibar. A peine à l'ancre, nous fûmes entourés d'une nuée de barques : les unes venant prendre les voyageurs désireux

d'aller à terre ; les autres amenant des marchands hindous ou arabes avec de véritables cargaisons, qu'ils eurent bientôt fait d'exposer sur les ponts promenoirs, en une multitude de petites échoppes volantes. On y trouvait les curiosités les plus exotiques : soieries et châles des Indes, animaux et objets divers en bois du pays ou en ivoire, bijoux, fantaisies variées. De charmants négrillons aux traits réguliers, aux dents éclatantes, vêtus d'une longue robe blanche et le fez rouge en bataille sur l'oreille, parcouraient librement le navire, offrant à tout venant de jolis éventails en plumes d'autruche, des colliers de corail, tout cela à fort bon marché ; on eût voulu avoir quelque argent disponible, rien que pour répondre aux avances câlines de ces gentils moricauds et leur voir découvrir leurs belles dents blanches en un large sourire de satisfaction.

UNE ÉLÉGANTE.

Pendant ce temps, les tailleurs Hindous prenaient mesure aux passagers désireux de se procurer en quelques heures, un complet de toile extra légère, rendu bien désirable par la température devenue réellement équatoriale ; tandis que des plongeurs nègres captivaient l'attention d'un grand nombre par leurs prouesses vraiment surprenantes. Arrivés les uns à la nage, d'autres dans de minuscules canots formés d'un simple tronc d'arbre creusé, ils étaient, eux aussi, montés à l'assaut du navire, et se tenant à l'extérieur du parapet, ils s'efforçaient de faire lancer aux passagers des pièces de monnaie à la

mer ; puis de cet endroit élevé, voire même des canots de sauvetage suspendus plus haut encore, on les voyait se précipiter dans les flots ramenant inmanquablement la pièce d'argent qu'ils mettaient sous un coin de leur joue rebondie en guise de porte-monnaie. Parfois ces joutes dégénéraient en dispute, et le conflit commencé sous l'eau, se poursuivait à la surface à grands coups de pied ou de poing ; ceci arrivait surtout lorsque la pièce tombait au milieu d'un cercle de canots ou de nageurs ; c'était alors comme lorsqu'on effraie des grenouilles et que toutes ensemble, d'un bond convergent, elles piquent la tête la première dans la mare.

Cependant Zanzibar, qu'on a bien appelé la perle de l'Océan Indien, sollicitait

PALMIERS DE LA CÔTE D'AFRIQUE.

notre curiosité ; ses constructions aux couleurs voyantes, ses minarets, ses clochers, sa végétation de palmiers géants et d'essences tropicales variées, s'élançant des cours et des jardins publics, ce beau ciel bleu foncé, cette lumière radieuse des tropiques, tout nous invitait à descendre à terre, et malgré mon triste état je voulus faire comme les autres.

A peine sur la plage, nous fûmes entourés par de véritables essaims de guides officiels de la ville : des nègres porteurs d'une plaque de cuivre au bras, attestant qu'ils sont les seuls autorisés par la police pour montrer la ville aux étrangers. Comme il n'y a rien de plus désastreux pour visiter une curiosité qu'un cicérone pénétré de l'importance de ses fonctions, nous repoussâmes toutes les avances et longions tranquillement la mer, quand nous nous aperçûmes que nous étions suivis. Un gentil petit négroillon qui n'avait certainement pas huit ans, nous avait emboîté le pas, bien décidé à nous faire les honneurs de Zanzibar en dépit

de la police et sans doute de nous-mêmes. Mais nous n'eûmes pas le courage de le renvoyer, et Saïdi — c'était son nom — prit place à côté de moi et commença en swahili mêlé d'anglais, son petit boniment. Il fallait le voir manœuvrer quand un agent de police — et ils sont nombreux à Zanzibar — se montrait au coin d'une rue ! Saïdi prenait l'air le plus dégagé du monde, croisait les mains derrière le dos et paraissait absorbé dans la contemplation de la devanture d'un magasin. Aussitôt le danger passé, il reprenait prestement sa place : « All right, tuna kwenda sasa to Post Office. » « Très bien, maintenant nous allons à la Poste ». La rencontre d'un guide patenté donnait lieu à des scènes plus amusantes encore : « Si ce n'est pas une pitié de voir un avorton pareil s'improviser guide des blancs, » s'écriait plein de dépit le porteur de la plaque de cuivre réglementaire. Mais Saïdi ne semblait nullement ému de l'invective, et après avoir sondé d'un coup d'œil prudent la rue étroite et tortueuse et constaté avec un soupir de soulagement qu'aucun agent de police n'était en vue, il ripostait tout en s'éloignant, par quelque apostrophe virulente, réitérée au besoin à grande distance, si de nouvelles protestations parvenaient jusqu'à lui. C'est qu'il n'avait pas la langue en poche, ce petit moricaud-là !

Nous visitâmes ainsi l'église catholique desservie par des Pères du Saint-Esprit, qui habitent un vieux palais arabe spacieux et frais ; c'est la résidence de l'évêque de Zanzibar, Mgr Allgeyer, que nous eûmes le plaisir de rencontrer quelques jours après à Mombasa. L'église est fort jolie ; les catholiques de Zanzibar sont au nombre de trois mille. Nous vîmes aussi un temple protestant, le palais du Sultan, que l'Angleterre lui a élevé tout en prenant pied dans ses domaines. On y vendait justement à la criée les quelque quatre ou cinq autos du souverain, et les enchères menées par des commissaires priseurs de couleur incertaine, étaient extrêmement divertissantes. Saïdi nous conduisit aussi dans de jolis jardins publics, nous fit traverser d'interminables petites rues larges à peine de deux mètres, toutes bordées d'échoppes dont les étalages hétéroclites empiétaient encore sur l'étroitesse de la voie publique. Dire les odeurs que l'on y respire, les articles indéfinissables que l'on aperçoit dans ces repaires, serait chose impossible. Ce qui y vaut le mieux ce sont les fruits : bananes, ananas, melons, s'y trouvent, à des prix infimes, et nous fournirent les éléments d'un repas peu coûteux, mais plutôt végétarien ; Saïdi fit très bon accueil à un magnifique régime de bananes rouges, et espérant quelque nouvelle aubaine, nous fit aussitôt inspecter le marché indigène.

On rencontre à Zanzibar des gens de toutes couleurs, beaucoup d'hindous et d'arabes ; aussi à chaque pas croise-t-on des musulmanes, la figure couverte d'un grand voile sombre, laissant seulement deux ouvertures pour les yeux. J'eus cependant l'occasion de rencontrer une procession religieuse de ces dames. Cette fois elles avaient toutes le visage découvert et chantaient une jolie mélodie arabe où revenait sans cesse le nom d'Allah ; elles ne paraissaient pas du reste trop intimidées des regards des passants. Enfin, nous revînmes à l'embarcadère, toujours escortés par Saïdi, qui s'éclipsa pourtant des plus prestement après avoir touché la petite pièce, oubliant même, je le crains, de nous dire au revoir. N'importe, notre petit guide de Zanzibar était un rude lapin, et il eût trouvé peut-être sa place dans les « Profils de gosses, » eût-il rencontré sur son chemin, au lieu de nous, l'auteur de ce livre charmant.

Nous appareillâmes vers la fin de l'après-midi ; le soleil couchant éclairait de ses feux adoucis les forêts de palmiers qui, au delà de la ville, s'épanouissent jusque contre la mer en une frondaison superbe, tandis que le navire, piquant vers le Nord, suivait à peu de distance de l'île une ligne parallèle à la côte ; les passagers installés dans leurs chaises longues étaient captivés par la magie du spectacle ; ce fut vraiment l'une des plus belles soirées de cette inoubliable traversée.

VI

Le lendemain matin déjà, nous entrions dans la vaste et magnifique baie de Kilindini, qui sert de port aux bateaux de fort tonnage relâchant à Mombasa.

ADEN. — LES "TANKS" OU RÉSERVOIRS D'EAU DOUCE. — LA VILLE, DANS LE FOND.

C'est la tête de ligne du chemin de fer de l'Ouest Africain Anglais et Uganda, qui, en vingt-quatre heures de route, conduit le voyageur à Nairobi d'abord, et de là à Port Florence sur le lac Victoria. De Kilindini, une belle route et des voies de trolleys conduisent à la ville haute ou quartier européen, où s'élèvent déjà de nombreuses constructions : banques, hôtels, etc. Nous allâmes voir la petite église en tôle, qu'ont élevée, à côté de leur résidence, les Pères du Saint-Esprit ; plus loin, au bord d'une baie plus réduite, accessible aux petits bâtiments seulement, se trouve la vieille ville dont l'aspect rappelle beaucoup celui des quartiers arabes de Zanzibar. Elle est dominée par une antique forteresse. Quelques autres vaisseaux étaient à l'ancre dans la baie de Kilindini à notre arrivée, et ce fut sans doute par une distraction du timonier que le *Dunvegan Castle* alla

frôler à un mètre l'avant d'un croiseur anglais, lui arrachant son pavillon et occasionnant un petit moment d'émoi. J'eus le loisir, le lendemain, de visiter avec une famille anglaise ce bâtiment de guerre, « le Forte », et l'on nous expliqua aimablement le maniement des tubes lance-torpille, et les mystères des signaux, aussi bien que les secrets des culasses à ressort des grosses pièces d'artillerie. Au moment d'appareiller, la musique de notre bord joua le « God save the King », tandis que nous défilions le long du croiseur, dont tout l'équipage, massé sur les ponts, saluait de ses hurrahs les compatriotes en route pour le pays natal. Les passagers manifestaient eux aussi leurs sentiments patriotiques et acclamaient ces braves marins, exilés par une croisière de deux ans dans ces parages torrides,

PORT-SAÏD. — LE CANAL DE SUEZ.

où ils vont faire flotter l'étendard de la Grande Bretagne et maintenir son influence prépondérante.

Le 30, on fit escale à Aden : c'était le soir, et j'étais trop souffrant pour aller à terre ; aussi je préfère réserver mes impressions pour une autre visite. La Mer Rouge, contrairement à des prévisions pessimistes, nous réservait une température fort agréable : nous nous y arrêtâmes à mi-route, à Port-Soudan, tête de ligne du chemin de fer de Khartoum, où depuis deux ans, les Anglais ont fait surgir des sables du désert un embryon de ville et ont créé un port en eau profonde avec des quais, les seuls où l'on accoste de toute cette traversée.

Le 5 avril nous arrivions à Suez : on devait y faire du charbon, et c'est merveille de voir avec quelle célérité les fellahs font disparaître dans les flancs du navire deux ou trois grands chalands de combustible. Vers quatre heures de l'après-midi,

nous nous engageâmes dans le fameux canal ; avant la nuit nous y avions déjà croisé trois ou quatre grands vaisseaux, arrêtés et garés sur le côté pour nous laisser le passage libre. On traverse une région désolée, de grands déserts de sable, des lagunes, et la vue est bornée au loin par quelque chaîne de rochers arides. Toute la nuit le vaisseau, conduit par un pilote de la Société du canal, poursuivait lentement sa marche, à la lueur des lampes électriques qui éclairent la route et, le lendemain à huit heures, nous étions à Port-Saïd. Comme Suez, c'est une ville d'un aspect tout à fait européen et très cosmopolite ; le port est très animé, et les départs des navires dans les deux sens sont fréquents. Une belle jetée protège l'entrée du canal vers la haute mer ; elle est surmontée d'une statue

PORT-SAÏD.

monumentale de Ferdinand de Lesseps, qui, d'un geste large, semble indiquer aux navigateurs que la route des Indes est ouverte et qu'ils peuvent s'y engager avec confiance.

Le temps, qui avait été au beau fixe pendant tout notre voyage, se gâta tout à fait dès l'entrée dans la Méditerranée ; la pluie se mit de la partie et la mer devint positivement mauvaise. La houle eut bientôt transformé notre bateau en un wagonnet de montagnes russes, l'emportant sur ses crêtes écumeuses et dans ses vallées profondes, comme s'il eût été un simple fêtu de paille ; dans l'entre-temps, le roulis rendait tout déplacement fort difficile aux gens doués d'un pied peu marin et la combinaison de ces deux mouvements retenait la plupart des passagers loin des regards indiscrets : à la salle à manger, c'était vraiment : l'« *Apparent rari... in gurgite vasto,* » de Virgile. Bien peu de monde sur le pont pour

contempler les cimes arides de la Crête, puis le détroit de Messine, les côtes de Sicile et de Calabre. Le 10 avril, au petit jour, nous franchissions la passe du port de Naples, où enfin, nous retrouvâmes un peu de calme. Mais nous voici en pays connu ; qu'il suffise d'ajouter que le surlendemain, après avoir passé entre la Corse et la Sardaigne, nous étions en vue de Notre-Dame de la Garde, dominant du haut de son rocher la ville et le port de Marseille. Il m'eût été doux d'aller dans son sanctuaire remercier la célèbre Madone de m'avoir amené au port après avoir presque perdu l'espoir d'arriver au terme de ce long voyage ; malheureusement, un nouvel accès de fièvre me retint à l'hôtel jusqu'au moment où nous prîmes le rapide qui devait nous conduire à Paris et de là en Belgique. Je dus prendre philosophiquement mon parti devant ce nouveau contretemps qui me privait en outre de la satisfaction de goûter la fameuse bouillabaisse, et de fouler le pavé de la Cannebière. Mais mieux que cela, vingt-quatre heures après, je mettais pied à terre à Namur, et à la vue de ces lieux familiers, de visages chers, en entendant résonner encore une fois à mes oreilles l'expressif patois d'Entre-Sambre-et-Meuse, je me fusse volontiers écrié comme tout brave wallon rentrant au pays : « Vive Nameur po tot » ! Le soir même, je retrouvais à l'abbaye de Maredsous l'affection fraternelle et les soins dévoués qui devaient me faire oublier bientôt toutes mes tribulations et me rendre la santé.

CHAPITRE V

ESSAIS SUR LE KATANGA

- I. *Croyances et superstitions indigènes.* — Idée de Dieu. — *Kazi ya Mongo*. — Les esprits. — Mânes ancestrales. — Les « *dawa* » ; remèdes ; talismans ; amulettes. — Le « *dawa* » du chasseur de buffles. — *Dawa* locaux, voyers, fluviaux. — Les pièges. — La météoropsychose. — *Dawa* champêtres, forestiers.
- II. *Funérailles indigènes.* — Offrandes aux morts. — Rite des funérailles. — Veillées mortuaires. — Jadis, sacrifices humains.
- III. *Danses et musique.* — Les danses à la lune. — Danses du ventre. — Les virtuoses du tam-tam. — Les improvisations des porteurs de caravane.
- IV. *Mentalités indigènes.* — Celle des noirs civilisés, boys, soldats. — Celle des habitants des villages. — Leur opinion des Blancs, du travail intensif.
- V. *Observations sur la faune du Katanga.* — Pachydermes. — Ruminants. — Félins. — Sauriens. — Ophidiens. — La gent ailée.
- VI. *Climat du Katanga.* — Altitude. — Température. — Saison sèche et saison des pluies. — Les orages. — Le froid des nuits. — Les inondations.
- VII. *Cultures.* — Arbres fruitiers. — Céréales d'Europe. — Cultures indigènes. — Recette pour la fabrication du « *pombé* ».
- VIII. *Industries indigènes.* — Le cuivre. — Le fer. — Les croissettes.
- IX. *Langues indigènes.* — Le ki-swahili. — Son origine, développement, utilité. — Langues du terroir : ki-bemba ; kiluba-hemba ; kiluba-sanga.
- Prières en langues indigènes.

J'ai déjà donné précédemment des détails sur les mœurs des indigènes, la flore ou la faune du Katanga. Il sera peut-être intéressant d'ajouter quelques pages à ces premiers essais ; mais je tiens à faire remarquer encore une fois que je n'ai nullement la prétention d'être complet, ni de traiter à fond les différents sujets que j'aborde. Je me borne à raconter ce que j'ai vu, tout en citant parfois, pour appuyer mes dires, quelque témoignage autorisé.

Aussi bien, je m'efforcerai de répondre, sans grand souci de suivre un ordre quelconque, aux questions que je me suis entendu poser si souvent sur différents sujets.

1. — CROYANCES ET SUPERSTITIONS INDIGÈNES.

Voici par exemple une question qui m'a souvent été faite : Les Congolais ont-ils une religion ?

J'y répondrai brièvement.

Au Katanga, comme du reste parmi toutes les tribus de race bantoue, règne la croyance en un Etre Suprême qu'on appelle en swahili : « *Mungu* » et en kiluba : « *Lesa* ». Les noirs le distinguent parfaitement des esprits bons ou mauvais, ainsi que des fétiches qu'ils ne considèrent nullement comme des divinités, mais comme un habitat et un moyen d'action des esprits inférieurs. Quant à savoir quel est au juste cet Etre Suprême, où il réside, s'il exige quelque chose des hommes, s'il punit le mal et récompense le bien ? Autant de points d'interrogation dont les noirs ne se préoccupent jamais ; aussi ne rendent-ils aucun culte d'adoration, ni de louange à ce Dieu qu'ils considèrent comme très lointain, et très supérieur aux misères de ce monde. Ils lui attribuent néanmoins jusqu'à un certain point la direction des événements et l'expression : « *Kazi ya Mungu* », « c'est le travail, c'est l'affaire de Dieu », est très fréquente. Ainsi on dira à la chasse à ses noirs : J'espère bien que nous trouverons ce soir les antilopes au pâturage. Ils vous répondront : « *Kazi ya Mungu* », ce qui revient à dire somme toute : « *s'il plaît à Dieu* ». Un jour, un de nos travailleurs de N'Kuba trouve, en venant à la mission, une antilope qu'un lion avait tuée et abandonnée au bord d'un ravin. Il s'empare de cette aubaine inespérée, et dit au Père qui le félicite de sa trouvaille : C'est un cadeau que *Mungu* m'a envoyé.

Ces bienfaits attribués à l'Etre Suprême inspirent-ils aux noirs le devoir de la reconnaissance et de l'action de grâce ? Je serais porté à croire que ces sentiments ne leur sont pas entièrement étrangers, par la coutume que voici : elle existe au Katanga et on peut l'observer surtout chez les porteurs de caravane, lorsqu'ils ont à gravir une montagne escarpée : chaque homme, en arrivant au point culminant, ramasse une pierre petite ou grande et la dépose sur un tas qui s'élève déjà au bord du sentier ; cet apport continuuel finit par former un véritable monticule qui rappelle les « *obos* »¹ décrits par Bonvalot dans son livre sur le « Thibet inconnu. » Interrogés sur la signification de cet usage, les noirs répondent que c'est là un *bwanga* (mot kiluba pour *dawa*), destiné à remercier *Mungu* parce qu'on a gravi la montagne sans accident, et à prévenir pour la descente toute chute dangereuse.

Bien plus que l'existence de la Divinité suprême, la foi aux esprits intervient dans la vie journalière des noirs. Esprits mauvais s'entend, ou du moins, esprits qui, par vengeance ou par un malin plaisir d'ennuyer les mortels, peuvent leur occasionner tous les maux et tous les désagréments possibles. Il faut ranger dans cette catégorie les mânes des ancêtres et parents décédés qui auraient à se plaindre

1. La similitude entre la coutume thibétaine et la coutume congolaise est frappante. La voici, en quelques traits empruntés à l'ouvrage du célèbre explorateur français : « Nous rencontrons des obos à chaque point culminant... un obo est un amas de pierres... généralement placé sur les hauteurs à ces endroits où l'on fait reprendre haleine aux bêtes essouffées par la montée... On prie pour que la route soit bonne, si c'est le départ, et parce que la route a été bonne, si c'est le retour. On marque son respect ou sa reconnaissance à la divinité en entassant des pierres... On s'en va. Ceux qui viennent ensuite ajoutent des cailloux au tas commencé ; des lamas voyageurs gravent des prières sur des pierres plates et les déposent à cette place. Dès lors l'obo est constitué, et les pâtres, les tribus en marche le grossissent chaque fois qu'ils passent auprès ; les tas de pierres atteignent ainsi des dimensions colossales et ont l'aspect de monuments... » On le voit, à part les invocations gravées sur les pierres, c'est identiquement le même usage qu'on retrouve sur les hauts plateaux du Thibet comme sur ceux du Katanga.

de leurs héritiers, soit que ceux-ci aient négligé d'honorer leur mémoire par des funérailles et des offrandes convenables, ou de tirer, le cas échéant, vengeance de leur mort. M. Bure cite l'exemple suivant de cette croyance : « En 1902, les sauterelles ravageaient les cultures des indigènes au lac Moëro. Je trouvai un jour le chef Pweto assis à l'entrée de son village ; il était découragé et profondément triste, car en ce moment même un épais nuage de sauterelles s'était abattu sur les plantations déjà presque mûres et tout allait être dévasté. Je lui demandai si auparavant ce fléau avait déjà désolé la région. Il me répondit qu'on n'avait jamais vu de sauterelles dans le pays autrefois, mais que depuis qu'on avait tué le grand chef Msiri (l'empereur du Katanga, comme l'appelait le missionnaire protestant Crawford), c'était l'esprit de ce puissant « Sultani » qui les envoyait presque chaque année pour punir son peuple de l'avoir laissé mettre à mort par le Blanc. »

Il faut donc se prémunir contre les entreprises méchantes des esprits. A cette fin, les indigènes ont recours aux « *dawa* ». Mais il faut expliquer d'abord ce terme qui représente des choses fort importantes aux yeux de nos braves congolais. Nulle expression plus fréquente que ce mot « *dawa* » ; aucune n'éveille davantage avec l'idée de force, de vertu secrète, un sentiment de confiance ou de terreur de la part du noir. Ce mot est emprunté à l'arabe. Dans cette langue, il ne signifie que médicament, remède. Que de fois l'ai-je entendu employer dans ce sens : par exemple lorsqu'un noir venait me demander un pansement pour une blessure au pied, ou que le chef du village, ayant mangé ou bu plus que de raison, m'indiquait la partie malade avec les grimaces les plus réjouissantes. Dans ce cas, le *dawa* prenait parfois la forme d'un comprimé de calomel ou de cascara. Outre celui-là, le mot *dawa* reçoit en kiswahili une infinité d'autres sens. Dans cet idiome, non seulement toutes les drogues sont des *dawa*, ainsi que toutes les médications employées par un médecin, mais encore tous les breuvages fatidiques des sorciers ; *dawa*, tous les agents chimiques ou autres, capables de produire une réaction, un changement dans l'état des corps. Le levain qui fait fermenter la pâte est un *dawa*, la poudre qui fait explosion et projette au loin la balle ou le plomb du chasseur est encore un *dawa* ; en effet, dans certaines provinces, ce mot sert à désigner la poudre qu'on appelle autrement *baruti*.

Voilà la signification propre du *dawa*. Au figuré, les sens ne se comptent pas. Toute vertu cachée est un *dawa*. Toute influence mystérieuse, toute action qui semble hors nature s'explique par un *dawa*. Le sorcier a des charmes qu'on appelle des *dawa*, et le missionnaire lui-même n'opère point sans ce suprême engin, le *dawa*. Quand il tire une âme du sein des ténèbres, la purifie de ses péchés, la revêt d'une grâce divine, c'est à la puissance de son *dawa* qu'il doit tout cela. Il faut en passer par là et subir le mot sans récriminer. Du reste, il rend service : il aide l'intelligence du noir à saisir ce qu'elle n'entendrait pas sous une forme abstraite. Ainsi nous avons coutume de recommander aux habitants des villages environnant la mission, de venir nous trouver quand l'un des leurs était gravement malade, promettant de lui donner, s'il le désirait, le « *dawa ya Mungo* », le *dawa* du Bon Dieu. Ce mot leur disait tout. Ils comprenaient, quand

on leur proposait le baptême sous ce nom, qu'il était question du dernier et suprême remède, s'appliquant, celui-là, à l'âme, et agissant par une vertu mystérieuse et avec une efficacité sans égale. Était-ce étonnant, dès lors qu'il s'agissait d'un *dawa*, et du *dawa* du Bon Dieu ?

Le *dawa* est encore l'amulette, le grisgris que tout noir qui se respecte, porte suspendu au cou par une ficelle : dents de léopard ou griffe de lion, serre d'aigle ou d'épervier, ossements variés. C'est ce genre de *dawa* portatif qui fut un jour réclamé de mon cousin H. d'Huart par le chef d'un village sur le territoire duquel il venait de se distinguer par maintes prouesses cynégétiques. L'adroit chasseur prenait un soir un repos bien mérité devant sa tente, ayant abattu dans la journée son treizième buffle depuis son arrivée dans la région ; aussi la renommée de ces exploits commençait-elle à y faire sensation. Le vieux chef vint donc s'asseoir par terre à côté de lui, tandis qu'il fumait tranquillement sa pipe, et garda cette position jusqu'au moment du coucher, interrompant seulement parfois le calme de la soirée par quelque remarque laudative sur la chasse aux buffles. Le lendemain, le potentat noir reprit sa faction au même endroit, et en fit autant de nouveau le jour suivant. Cette insistance finit par faire comprendre au « Musungu » que sous ces démonstrations excessives de politesse, devait se dissimuler quelque requête si importante qu'il était particulièrement ardu d'oser la formuler. Le vieux drôle se décida enfin à parler : « Bwana Mukubwa, (grand monsieur), dit-il, fais-moi présent du *dawa* qui te rend si heureux à la chasse aux buffles. » Son interlocuteur eut beau s'ingénier à lui faire comprendre que les seuls *dawa* employés par lui dans cette chasse périlleuse étaient : bon pied, bon œil, une forte dose de sang-froid et une 10.75 passée par le banc d'épreuves, le brave chef ne voulait pas démordre de son idée. Pour le contenter, le chasseur tira enfin une balle de sa cartouchière et la lui offrit. Le noir reçut avec joie et respect ce précieux talisman, et relevant un coin de son pagne, l'y enroula soigneusement, puis l'assura par trois fois autour de sa ceinture. Il était enfin en possession du *dawa* de ses rêves. Il s'en alla aussitôt, les deux mains serrées non sur son cœur, mais sur son nouveau trésor. Espérons qu'il lui aura porté bonheur et non pas inspiré une confiance aveugle suivie d'une issue fatale sous le sabot du buffle rendu furieux par une attaque inconsidérée.

Le *dawa* par excellence pour ceux qui vont à la guerre est la peau de civette qu'ils portent suspendue à la ceinture. Un ancien officier de la Force publique me racontait à ce propos, qu'en dépit de tous les règlements, les soldats noirs en expédition tiennent absolument à ajouter ce *dawa* à leur équipement, afin de se rendre invincibles et invulnérables ; j'ai remarqué que les porteurs de caravane en font parfois usage également.

Les noirs devenus catéchumènes doivent naturellement abandonner leurs amulettes païennes ; cependant la coutume invétérée chez eux d'en user leur fait adopter avec un empressement parfois un peu sujet à caution les insignes extérieurs de religion, comme médailles, chapelets et scapulaires ostensiblement attachés au cou. Après tout, ce sont peut-être encore un peu des *dawa* à leurs yeux : les *dawa* de « Mon-Pé », qui certainement valent mieux que les autres. Peu à peu cependant,

parmi les anciens chrétiens surtout, la juste notion de ces dévotions s'établit et les derniers vestiges des vaines superstitions ataviques disparaissent dans l'épanouissement de la vraie foi.

Venons-en maintenant aux différents *dawa* locaux pour renforcer la puissance de ceux que chacun porte déjà sur soi. En voici un, qui peint bien l'esprit naïf et crédule du noir. On rencontre souvent, à l'entrée des villages, une légère barricade composée de trois petits piquets fichés en terre et reliés entre eux; parfois ce sont de simples faisceaux de hautes herbes entrelacées. Cette barrière, placée en travers du sentier, est fort désagréable pour le cycliste qui, pris à l'improviste, n'arrive pas toujours à exécuter le savant virage, indispensable pour éviter l'obstacle. Si vous interrogez les nègres sur l'utilité de ce *dawa*, ils vous répondront le plus sérieusement du monde, qu'il sert à empêcher les mauvais esprits de pénétrer dans le village. Les simples mortels, plus fins sans doute que les esprits, suivent sagement le détour du sentier tracé à côté du *dawa*, à moins qu'un beau jour, un vélocipédiste impatienté d'avoir manqué son tournant, ne prenne sur lui d'ouvrir toute large aux esprits la route du village, ce dont personne ne semble se préoccuper du reste, ni se porter plus mal.

Il y a aussi le *dawa* des pêcheries. Voici en quoi il consiste. A l'endroit choisi pour établir un barrage, le noir élève sur la rive un petit abri minuscule : quatre pieux surmontés d'un toit de chaume abritant quelque fétiche, une corne de chèvre, par exemple, ainsi qu'une calebasse où seront déposées les offrandes destinées à neutraliser, en les apaisant, les influences fâcheuses des *wazimu na maie*, (les esprits des eaux), au cas, sans doute, où ceux-ci pousseraient la facétie jusqu'à s'amuser à chasser le poisson dans un sens contraire. Au coin des champs se retrouvent souvent des ex-votos semblables : il s'agit ici d'empêcher le pillage de la récolte par les phacochères, les antilopes ou les oiseaux.

C'est sans doute sur les *dawa* champêtres que les grands chefs et les sorciers opèrent quand la sécheresse se prolonge et qu'il s'agit de provoquer les premières pluies si nécessaires au développement des cultures indigènes. Le chef fait montre de sa puissance de commander aux éléments, simplement en arrosant copieusement le *dawa*, ce qui, dans l'opinion de tous, doit nécessairement déchaîner les cataractes des cieux. C'est un moyen infaillible; car si l'opération ne réussit pas du premier coup, c'est que le *dawa* n'a pas reçu assez d'eau et l'on recommence sans se lasser, jusqu'à ce que la première averse se décide à tomber. Reste à voir si la pluie ne serait pas venue, même si le sorcier ne s'était pas livré à ses incantations. Les noirs sont sincèrement persuadés du contraire.

A ces moyens surnaturels, les indigènes en ajoutent, pour parvenir au même but, d'autres certainement plus efficaces, et ceux-là, nullement empreints de superstition, c'est-à-dire les pièges. Il en est de diverses espèces; en voici deux ou trois que j'ai remarqués. De préférence en travers d'un petit vallon, ils établissent une sorte de barricade grossière dans laquelle sont ménagés d'étroits couloirs; un tronc d'arbre, reposant d'un côté à terre, y est suspendu et l'animal en pénétrant dans le passage, doit déterminer la chute de l'assommoir. J'ai rencontré aussi de véritables bricoles, sortes de nœuds coulants de grande dimen-

sion, faits, si j'ai bon souvenir, de fibres végétales et destinés certainement à arrêter les antilopes; d'autres, semblables à des lacets de grives, en crin animal, servaient à prendre les petits oiseaux dans les champs. Citons enfin les fosses recouvertes de branchages, où la victime tombe et s'empale sur un pieu acéré; il arrive parfois au chasseur distrait d'y faire une culbute qui peut être fort dangereuse.

Pour ceux qui croient à la métempsychose, il pourrait y avoir danger, comme le raconte le colonel Wangermée dans ses « Grands lacs Africains et Katanga », de capturer l'ancêtre animalisé; mais ils mettent leur conscience en repos, en attribuant à leur proche décédé une rare sagacité qui lui permet d'échapper aux pièges tendus; aussi, ce sont toujours les autres qui se font attraper, c'est-à-dire leurs anciens ennemis cherchant encore à leur nuire sous la forme nouvelle qu'ils ont prise. L'explication de cette vague métempsychose à laquelle les nègres ajoutent foi est assez amusante; les esprits des ancêtres auxquels on a ménagé, dans les lieux où ils ont vécu, les différents séjours dont j'ai parlé plus haut, finissent à la longue par s'en fatiguer; se rappelant alors le bon temps où ils résidaient dans leurs corps et jouissaient agréablement en sa compagnie de tous les plaisirs, ils s'efforcent de se ménager à nouveau un genre de vie semblable en s'incarnant dans quelque animal ou dans le corps d'un enfant.

Reste à citer les *dawa* domestiques, en tout semblables à ceux des champs, à part leur emplacement qui généralement fait face à la case du noir ou borde le petit espace libre qui l'entoure; cette minuscule habitation est la demeure des *wazimu* de la famille, les mânes des ancêtres, qu'on tâche de fixer de la sorte dans un endroit déterminé, afin qu'ils ne s'ingèrent pas de fâcheuse manière dans les affaires des vivants. C'est aussi pour éviter cet inconvénient et afin de se concilier leur bienveillance qu'on leur offre parfois quelque épi de maïs, ou un petit vase de pombé. Il faut citer les *dawa* de chasse, placés à l'entrée de la forêt, le long des sentiers qui y mènent, au sortir du village. Ces derniers s'élèvent parfois sur une termitière assez distante du passage, mais dans ce cas une allée soigneusement débroussée y conduit.

Quand ces vestiges de la superstition feront-ils place aux emblèmes de notre foi? Quand verrons-nous dressée à l'entrée des villages de notre Katanga la Croix rédemptrice ou quelque pieux oratoire de la Madone, comme il s'en trouve à chaque carrefour dans nos catholiques provinces? Certes, il faudra bien du temps avant de transformer ces populations abruties par le fétichisme le plus grossier. La moisson est grande; le nombre des ouvriers évangéliques bien restreint. Ils sèment à présent dans les larmes, mais c'est là le gage de la bénédiction qui fécondera un jour leurs labeurs.

2. — FUNÉRAILLES INDIGÈNES.

Aux observations précédentes sur les croyances religieuses des noirs, il faut en ajouter quelques-unes sur les rites observés par eux pour les funérailles de leurs

proches, elles feront bien voir qu'à la foi à l'existence d'une divinité, ils ajoutent celle de la survivance des esprits de ceux qui meurent.

A Elisabethville, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de visiter le cimetière des noirs, situé un peu plus loin que celui des blancs, au-delà du chemin de fer de Kambove. Les tombes étaient, hélas ! déjà bien nombreuses ; quelques-unes étaient marquées d'une pauvre croix de bois autour de laquelle de pieuses mains avaient enroulé le chapelet du défunt, et c'était un réconfort de voir le signe de notre foi se dresser parmi les emblèmes des vaines croyances du paganisme, comme un symbole de résurrection et de salut. Sur d'autres tombes en effet se voyaient différents objets déposés là par des parents et amis des défunts, et destinés, dans la pensée des indigènes, à être utiles au mort dans l'autre monde : pagnes, casseroles, bassins en émaillé, parapluie ouvert et fiché en terre etc. etc. ; seulement, par précaution contre les maraudeurs, les récipients sont percés de trous, et les étoffes déchirées. Mgr Leroy donne une autre raison à ces déprédations volontaires : en swahili, on dit couramment d'un objet hors d'usage, *ana kufwa*, qu'il est mort ; les noirs entendraient ainsi ne mettre que des choses mortes au service des morts. J'ai parfois rencontré des convois funèbres de noirs, suivis par de nombreux amis du défunt, porteurs de ces objets divers à déposer sur la tombe, ou encore, de cotonnades et de tissus destinés à envelopper le corps avant de le confier à la terre ; je me suis laissé dire qu'il y en avait parfois pour cinquante ou soixante francs ; évidemment ce n'est encore rien à côté des monstrueux ballots qui enveloppent, dans certaines parties du Congo, les corps des chefs, lorsqu'après plusieurs mois, ou même toute une année, on a décidé enfin de les conduire à leur dernière demeure.

Le contact avec la civilisation et les règlements de police ont certainement simplifié beaucoup le rituel des funérailles nègres à Elisabethville ; aussi, citerai-je le témoignage de mon ami M. Bure, qui m'a raconté un enterrement dont il avait été témoin dans la région du Lomami au Nord du Katanga. Le souci principal des parents du mort avait été de se procurer la plus grande quantité possible d'étoffe et surtout de tissu blanc, qui devait servir à envelopper directement le corps ; pour en obtenir, les noirs feraient n'importe quel trajet ; aussi la date des funérailles est-elle souvent très reculée, il est vrai que les odeurs faisandées n'incommodent pas les indigènes. La tête du défunt n'est que légèrement recouverte. Le moment venu, le corps est porté au bord de la fosse ; alors, le principal ami s'approche et retire l'étoffe qui cache le visage du mort ; puis, lui frappant amicalement les joues, il commence à faire son éloge avec l'abondance de paroles que les nègres savent mettre dans leurs discours : Camarade, tu étais bon, tu étais brave et généreux, fidèle à tes amis ; nul n'égalerait ta force, ton adresse à la chasse ; tu travaillais bien et tes champs n'avaient pas leurs pareils ; mais à présent, tu nous quittes, tu vas chez Dieu ; tu étais un bon fils, un bon père ; nous n'abandonnerons pas ta famille, ta mère, ton vieux père, etc. etc.

Pendant ce temps, la femme du défunt doit tourner le dos au cadavre ; elle est badigeonnée de blanc, ce qui est la couleur du deuil, la couleur des esprits chez les noirs ; et, pour vêtement, elle ne porte qu'une ceinture de feuillage. On

conduit ensuite près du corps de son père un tout petit enfant ; l'un des parents lui prend la main et lui fait caresser la joue du mort en lui disant : « Regarde bien ton père ; il va partir, tu ne le verras plus ». Tous les assistants s'approchent à leur tour, et donnent aussi une petite tape amicale à leur camarade défunt en disant : « *Moyo, Nduku, moyo*, Bonjour, ou si l'on veut, au revoir, frère ou ami ». Le corps est ensuite descendu dans la tombe ; celle-ci a un mètre de profondeur, mais dans l'une des parois, au fond du trou, une sorte de niche est creusée dans toute la longueur, où le corps est déposé ; cette excavation est fermée par une sorte de barricade de baguettes ou de branchages, et enfin la fosse est comblée de terre. En d'autres endroits, à N'Kuba par exemple, au lieu de coucher le cadavre dans une niche, on le dresse dans la position d'un homme accroupi.

La veillée des funérailles et les nuits qui précèdent se passent pour tous les amis et connaissances du mort, en chants et lamentations funèbres accompagnés de roulements ininterrompus de tam-tam ; sans doute on se rafraîchit aussi, et même plus que de raison, en avalant force rasades de pombé. Pour des personnages un peu marquants, j'ai constaté l'usage de ces nuits de chants et de beuveries, non seulement à l'occasion des funérailles elles-mêmes, mais quelque temps après ; je ne saurais préciser exactement, mais, si j'ai bon souvenir, c'est après un mois ou six semaines. Cet usage m'a été confirmé par un agent de l'Etat, et il paraît qu'autrefois, on ne se bornait pas à faire de la musique, mais c'était à cette époque qu'on envoyait au défunt dans le royaume des esprits quelque femme ou esclave pour le servir. Ces rites affreux se passaient la nuit, et le témoin que je cite, a eu connaissance d'un fait de ce genre arrivé il y a une dizaine d'années, à une heure de marche seulement d'un poste occupé par les Blancs. Dans l'occurrence, c'était une pauvre négresse qu'on envoyait servir ; dans le mystérieux au-delà, les mânes du chef décédé ; elle fut enterrée vive, sa tête émergeant seule, coiffée d'un pot de terre ; une tribu d'énergumènes entourait la victime de ses hurlements et de ses danses échevelées jusqu'à ce que les mauvais traitements et l'asphyxie eussent fait leur œuvre.

Il n'y aurait rien d'étonnant, m'affirmait le même agent, que des faits semblables se passassent encore de nos jours, dans les villages un peu éloignés de l'influence européenne ; les noirs, pour sauvegarder les rites antiques de leurs tribus, savent observer, vis-à-vis du blanc, une véritable conspiration du silence ; et des atrocités de ce genre pourraient se passer sans que l'on puisse se douter de rien. Cependant, il faut le reconnaître, la crainte salutaire de « *Bwana Jugi* » (des juges), devient de plus en plus pour les noirs le commencement de la sagesse.

3. — DANSES ET MUSIQUE.

Les funérailles ne sont pas les seules occasions des réjouissances nocturnes, c'est surtout l'apparition mensuelle du premier quartier de la nouvelle lune qui en est le signal. Ces nuits-là, on peut dire sans exagération que toute l'Afrique danse, et que, partout où il y a des noirs, résonnent le tam-tam et les chants de fête. Je n'ai jamais vu ces danses au clair de la lune ; mais au témoignage de coloniaux

qui les ont observées, elles ne sont guère esthétiques, consistant surtout en furibondes contorsions du torse, des reins, du ventre et des jambes, mouvements qui, au rythme de plus en plus accéléré du tam-tam, prennent des allures absolument endiablées. Parfois ils s'exécutent sur place, parfois le danseur s'avance ou recule, comme lorsqu'un homme se détache du groupe masculin qui se tient d'un côté, ou une femme du groupe formé en face par le beau sexe pour venir se livrer à leurs trémoussements dans l'espace laissé libre au milieu. Ils forment ainsi certaines figures, mais de la plus haute fantaisie et sans aucune règle bien fixe apparemment ; mais quelles que soient leurs allées et venues, c'est toujours sans interrompre une seconde ces mouvements caractéristiques des hanches et du torse. Ou bien encore, c'est une danseuse particulièrement experte, ou deux ou trois à

DANSEURS NÈGRES.

la fois qui donnent un spécimen de leur savoir-faire. Voilà, pour autant que j'ai été exactement renseigné, la manière dont se passent les danses au Katanga ; en d'autres endroits évidemment, les coutumes, sous ce rapport, diffèrent. Faut-il croire maintenant que cet usage des danses à la lune soit une manifestation des superstitions religieuses des nègres et qu'ils considèrent l'astre des nuits comme une incarnation quelconque de la divinité ou des esprits ? Il semble que non, bien que Jules Verne — dans ses « Cinq semaines en ballon », qui firent les délices de notre enfance — soit d'un autre avis ; il est vrai que Jules Verne était un romancier et aussi, que malgré l'extraordinaire couleur locale de ses œuvres, il n'avait jamais été en Afrique. L'opinion la plus plausible est donc que l'apparition du premier quartier de la lune, marquant pour les noirs une division nouvelle de l'année, ils en prennent tout simplement occasion pour se divertir par les danses, la musique et la boisson.

Pendant les longues insomnies que me causaient ces saturnales bruyantes, j'eus souvent l'occasion de remarquer combien les virtuoses de tam-tam savent varier leurs méthodes : pour les complaints funèbres, le rythme prend une allure plus lente et plus grave, tandis qu'il revêt pour les circonstances joyeuses, des mesures de pas redoublés et de valse entraînant. Les chants se conforment aux indications de l'orchestre, tout en gardant un caractère assez monotone, car ils se prolongent pendant des heures, toujours les mêmes, sans paraître lasser personne. Chez les noirs, « *Centies* », (plutôt que *bis*) « *repetitu placent* », est sans doute un adage courant.

Comme dernière remarque à propos des danses, j'en citerai une, qui est en même

DANSEURS NÈGRES.

temps un jeu ; elle est familière aux soldats. Voici en quoi elle consiste. Les partenaires, en face l'un de l'autre, se démènent en cadence, tandis qu'un artiste accompagne le mouvement en exécutant une mélodie sur la *marimba*. Cet instrument est formé d'une petite caisse plate en bois, sur laquelle sont fixées des lamelles d'acier, de telle façon qu'on puisse les faire résonner avec les doigts. A un moment donné, un des danseurs crie : « *Rabunguéh* » — j'ignore par exemple le sens que peut avoir ce mot) — tout en avançant vivement une jambe et en frappant le sol du pied. A ce signal, le vis-à-vis doit être prêt à une réplique immédiate et correspondante, sans quoi il perd un point.

Je regrette de n'avoir pas plus de compétence pour traiter l'intéressante question des chants indigènes. Les noirs adorent la musique : qu'ils soient isolés ou en bande, ils sont toujours en train de fredonner ou de chanter, en s'accompagnant

de quelque instrument primitif. Que de fois j'ai entendu les travailleurs, soit au chemin de fer, soit dans les chantiers des mines, ou aux travaux de terrassement, s'encourager ainsi à l'effort par des chants d'ensemble : souvent, un coryphée attaque à pleine voix un couplet de circonstance, dont tous reprennent ensuite en chœur le refrain, accompagnés par d'autres en faux-bourdon. Chaque fois, en effet, qu'un certain nombre de noirs se trouvent rassemblés, il en est toujours un parmi eux qui est reconnu par tous comme le barde, le poète dont le talent est sans conteste et qui l'emporte sur tous les autres par la verve de ses inspirations

DANSE INDIGÈNE AUX ENVIRONS DE LA MISSION DE KULU.

littéraires et musicales ; et de fait, l'imagination inventive de ces rustiques trou-vères est absolument déconcertante.

Le même usage est en honneur parmi les porteurs de caravane qui charment les longeurs de la route par des improvisations auxquelles tout peut prêter matière : les défauts, les qualités du blanc qu'ils convoient, ses prouesses à la chasse, les récompenses qu'ils espèrent de sa générosité, l'éloge des gens de leur pays, etc. ; ou bien, ils rappellent des événements récents et sensationnels. Par exemple, un chef coupable d'homicide a-t-il été arrêté et emmené enchaîné, on entendra chanter pendant bien des jours : Le *Sultani* mange maintenant de la corde ; sa mère le pleure, ses femmes ne le trouveront pas ce soir dans sa case, Bula Matari l'a pris ! » Un dignitaire de l'Etat, qui a su se concilier la bienveillance générale, s'entendra louer en ces termes par ses porteurs : Bula Matari est un bon chef ; il est grand, il est puissant, il a beaucoup de soldats ; son fusil porte au loin la balle ; il nous

donnera beaucoup de viande et de grands « matabiches » (pourboires). Au contraire, un chef sévère et difficile sera apprécié défavorablement : « Le Musungu

LE CHEF MULUNGO ENTOURÉ DE SES DANSEURS.

DANSE DES SOLDATS AU SON DE LA "MARINBA".

est dur et méchant ; il nous a fait marcher à mourir ; il nous laisse sans manger ; nous l'abandonnerons dans les herbes¹. »

4. — MENTALITÉS INDIGÈNES.

On m'a demandé encore quelle était la mentalité des nègres par rapport à l'occupation de leur pays par les Blancs. Il faut distinguer, je pense, entre les noirs qui se sont mis librement au service des Européens, qu'ils soient chrétiens ou non, et ceux qui habitent loin des centres d'occupation dans les villages indigènes, soumis à l'autorité des chefs.

Les premiers, auxquels on peut ajouter aussi les soldats de la Force Publique, semblent s'être inféodés à la cause de leurs maîtres et avoir associé leur propre fortune à la leur. Ils prendront facilement le parti du Blanc contre leurs compatriotes et il n'est pas rare d'en rencontrer parmi eux qui lui sont sincèrement dévoués ; j'ai connu de vieux « Africains » qui employaient les mêmes serviteurs depuis huit, dix ou quinze ans ; pendant leurs congés en Belgique, leurs boys retournaient respirer un peu l'air natal, faisant pour cela de longs voyages, à travers toute la colonie, et ils se retrouvaient au poste pour le retour de leur Blanc. L'un d'eux me disait qu'il avait entièrement confiance en ses deux boys et qu'il était sûr qu'ils iraient au feu pour lui ; il leur avait confié les clefs de ses malles, et abandonné tout le soin de ses affaires, vêtements, effets, vivres, etc., et il n'avait jamais eu lieu de s'en repentir, ni de constater le moindre larcin. Evidemment, c'était là des boys modèles, car on trouve chez les meilleurs une disposition d'esprit qui leur fait apprécier le vol comme une peccadille sans importance : le blanc est si riche, il a tant de choses, il peut se procurer tout ce qu'il veut ; le noir, lui, n'a que son pagne ; n'est-il pas naturel qu'il s'adjuge, quand l'occasion s'en présente, une minime partie du superflu de son maître ?

Parmi les noirs chrétiens, dans ces missions surtout où le noyau de la communauté fut formé jadis d'esclaves libérés confiés par l'Etat aux soins des missionnaires et devenus à présent les chefs de familles chrétiennes, il est naturel qu'ils apprécient comme elle mérite de l'être, l'occupation de leur pays par les Blancs, lorsqu'ils comparent l'existence paisible du présent, ainsi que les bienfaits de la civilisation et de l'instruction, avec les horreurs de la traite et des guerres intestines qui sévissaient autrefois. Il n'en est pas de même pour les noirs encore païens et qui vivent dans leurs villages sous la férule des chefs.

Pour la plupart, malgré tous les signes extérieurs de soumission, le Blanc reste toujours l'ennemi. Que vient-il faire en effet au pays des Noirs ? N'avait-il pas tout ce qu'il lui fallait à Bulaia ? Pourquoi fallait-il qu'il vienne les faire travailler, leur imposer de pénibles portages, et surtout exiger que tout cela se fit vite, vite : « mbiô, mbiô » ? Les noirs, en effet, ne comprennent pas le travail

1. Les porteurs attachés au service de l'Aviation durant la récente campagne dans l'Ouest africain allemand ont sans doute chanté quelque refrain de ce genre-ci : Les hommes du Katanga connaissent le « mombo », la pintade et la perdrix, mais les Blancs ont amené au pays des noirs « les grands oiseaux de Bulaia (l'Europe) à la crotte mauvaise » ; telle fut en effet la dénomination indigène des avions et de leurs projectiles, et l'on sait le rôle qu'ils jouèrent à la prise de Kigoma.

intensif ou même simplement suivi ; le temps pour eux n'a pas de valeur ; ils travailleront pendant cinq minutes, puis se reposeront en bâillant pendant un quart d'heure, et seront sincèrement étonnés de se voir repris et blâmés pour les moments gaspillés dans l'inaction. On dit que c'est un des plus grands sujets d'admiration des Congolais qu'on amène en Belgique : cette activité fiévreuse qu'ils remarquent partout au pays des Blancs : tout le monde travaille, les hommes, les chevaux, les chiens, les machines, sans répit, jour et nuit : quelle énigme pour ces insouciantes enfants de la Nature !

Un mot du vieux chef de N'Kuba à un de nos Pères caractérise bien leur état d'esprit vis-à-vis des Européens. Le Père, demandant au chef s'il aimait les Blancs et comme la réponse était plutôt négative, il lui dit : « Bwana, cela dépend ; parfois je serais disposé à croire que vous êtes mon ami quand vous me dites que vous êtes venu parmi nous pour faire le « travail de Dieu », Kazi ya Mungu, instruire nos enfants, soigner nos malades ; mais vous n'êtes pas mon ami, quand vous venez m'importuner sans cesse et mettre le village à contribution, pour avoir des travailleurs, des porteurs ; c'est insensé ce travail des blancs ; quand une chose est achevée, on en commence une autre ; quand ce n'est pas ceci, c'est cela, et on ne voit jamais la fin ; non, alors je ne suis pas votre ami. D'ailleurs, dites-moi, est-ce que la chèvre peut jamais devenir l'amie du léopard ? Non, n'est-ce pas ? Elle voit très bien, que quand bien même le léopard se montre gentil pour elle, ce n'est que calcul de sa part, et il finira toujours par la manger. »

Un exemple frappant de cette volonté bien marquée d'éviter l'intrusion des Blancs dans leurs affaires, est le suivant, dont les vieux « Africains » ont constaté plus d'une fois la vérité au cours de leur carrière coloniale. Lorsqu'on fait un premier voyage de reconnaissance dans une région un peu écartée du passage habituel des Blancs, pour y étudier les possibilités d'une installation ou la création de routes et qu'on prévient les indigènes en leur disant : « Bientôt vous allez être riches : vous aurez l'occasion de travailler, de gagner de l'argent, d'acheter des pagnes, des perles et des couteaux ; multipliez vos cultures, Bula Matari vous achètera votre maïs et vos patates douces. » Vous vous imaginez que vous les avez convaincus, car ils ont promis tout ce que vous avez voulu. Mais revenez quelques mois après ; vous serez bien surpris de constater que le village est abandonné ; tous les habitants auront disparu pour aller se créer de nouveaux foyers à l'écart des parages fréquentés par les Blancs ; et l'on me citait à l'appui de cette assertion le fait du sentier de caravane d'Elisabethville à Kambove, où, sur un parcours de cent quatre-vingt-six kilomètres, on ne rencontre que deux petits villages nègres, mais, par contre, les emplacements de plusieurs centres indigènes abandonnés.

Il faut chercher la raison première de ces déplacements dans la volonté des chefs, maîtres absolus, et à qui ce déménagement ne coûte guère ; ce sont ses femmes qui auront tout le mal, elles qui créeront les cultures, qui transporteront les matériaux pour la construction de la nouvelle case de leur maître et seigneur ; pendant ce temps, il pourra, selon sa fantaisie, se livrer à la chasse ou à la pêche, ou, plus vraisemblablement, ne rien faire du tout ; ses besoins sont restreints et il a le bon esprit de ne pas s'en créer de nouveaux. Ce qu'il lui faut avant tout,

c'est de rester maître chez lui, d'éviter l'immixtion étrangère dans ses affaires; de n'être pas taillable et corvéable à merci, même pour un salaire; en somme, le blanc est et reste l'ennemi qu'on n'ose braver en face, mais dont on se détourne, si l'on peut, dont on se défie malgré tout: « *Timeo Danaos et dona ferentes* ».

Encore une fois, je le répète, tels sont les sentiments des peuplades demeurées païennes et abandonnées à elles-mêmes: car, à mesure que les bienfaits de la foi et de la civilisation chrétiennes les pénètrent, ces populations si longtemps déshéritées, apprennent à apprécier leur condition nouvelle et s'attachent sincèrement à ceux qui se sont faits les ouvriers de cette œuvre grandiose de relèvement et de moralisation.

5. — OBSERVATIONS SUR LA FAUNE DU KATANGA.

On me pardonnera ici une petite digression zoologique destinée à satisfaire la curiosité des chasseurs. Que de fois n'ai-je pas été interrogé en effet par de fer-

ÉLÉPHANT TUÉ A L'ÉTOILE DU CONGO PAR M. BURE.

vents disciples de Nemrod, désireux de connaître les variétés de gibier à poils et à plumes que l'on rencontrait dans nos forêts et nos plaines du Haut-Katanga!

Je ne parlerai guère que de ce que j'ai vu moi-même, car à en croire les voyageurs et les officiers de passage à la mission, une excursion à quelque huit ou dix jours de marche de chez nous eût donné matière à de plus amples descriptions ; les antilopes, par exemple, vivent en effet là-bas par troupes de plusieurs centaines ou même milliers de têtes, et, au témoignage d'un ministre protestant anglais, il arrive qu'en tirant dans le tas, une balle franche traverse trois ou quatre de ces animaux à la file.

Dans nos environs donc, pour commencer par les plus grosses bêtes, les éléphants ne paraissent guère qu'accidentellement. (Peut-être sera-t-il intéressant de donner, pour les amateurs d'études linguistiques comparées, en regard de chaque nom d'animal, la manière de rendre le mot, en swahili d'abord, puis en ki-luba.) L'éléphant se dit donc *tembo* dans l'un ; *polo* dans l'autre et « *zofu* » dans le sud du Katanga. Les Buffles (*nyati*, *mbo*), étaient aussi très rares dans notre voisinage. Pour voir des hippos (*kiboko*, *ki-ofwe*), il fallait aller au Lualaba, à six ou sept jours de marche, ou bien sur l'un de ses affluents principaux, comme la

LIONNE TUÉE SUR UN SENTIER DES ENVIRONS D'ÉLISABETHVILLE.

Kando où, un soir, le P. Préfet apostolique en tua deux, mais la tombée de la nuit l'empêcha de s'assurer immédiatement de sa proie, et le lendemain le courant l'avait emportée. Il s'en trouvait aussi dans la Lufira, où le docteur Bellerby m'assura en avoir tiré plusieurs, non loin de Kambove.

Les fauves se rencontraient partout. Les lions (*simba*, *ntambo*, *kangu*), semblent encore très nombreux dans le Haut-Katanga ; je n'ai jamais logé dans les forêts pendant mes expéditions autour de

N'Kuba, sans les entendre rugir la nuit. Le léopard (*chui*, *kisumpa*, *oungé*), est très commun également, mais il est rare qu'on parvienne à l'apercevoir pendant le jour ; c'est la nuit qu'il rôde et vient forcer l'entrée des poulaillers trop légèrement construits. En 1911, nous eûmes la chance d'en empoisonner deux à la strychnine. Les hyènes, (*fisi*, *mbokwe*), pullulent aussi, mais ne circulent guère, elles non plus, qu'à la faveur des ténèbres ; elles viennent alors grogner et hurler autour des habitations et j'ai souvent essayé en vain de les apercevoir au clair de lune. Une fois,

entre autres, j'avais disposé devant ma hutte les os d'une cuisse d'antilope reliés par une ficelle à un couvert d'étain contenu dans ma cantine de zinc ; mon fusil chargé à ballettes, j'avais disposé devant ma hutte les os d'une cuisse d'antilope reliés par entr'ouverte. Je fus réveillé, comme je m'y attendais, au milieu de mon somme ; mais l'avertisseur n'avait que trop bien fonctionné et produit un tintamarre tel que l'hyène était filée sans attendre la suite des événements.

Chats sauvages de toutes tailles (*paka, kapaka*), chacals, civettes (*kipa, simba*), guépards à la robe jaune clair tachetée de noir ; écureuils gris ; en voilà assez pour cette catégorie. Très communs également, les phacochères, appelés *lupenge* ou *ngulube*, ils sont assez différents des sangliers d'Europe par la rareté de leur poil qui laisse apparaître entièrement une peau sale et noirâtre ; en outre, leur tête a une apparence plus hirsute, plus monstrueuse, et leurs défenses sont beaucoup plus fortes et plus longues. Ils s'en servent du reste pour creuser d'énormes terriers où ils se cachent ; aussi les voit-on rarement pendant le jour ; ce n'est que la nuit qu'ils circulent en bande, lorsqu'ils vont se vautrer et fourrager dans les endroits marécageux. Comme les sangliers, ils sont extrêmement résistants et il m'est arrivé d'en voir s'éloigner, les flancs troués de balles, sans parvenir à les rejoindre.

Les zèbres (*punda, milio, ngolo*), n'étaient pas très nombreux, quoi qu'on en rencontrât un peu partout dans la région. Les antilopes ne se voyaient guère non plus qu'en petites bandes autour de N'Kuba. Les plus grosses sont les élans, ils n'ont rien de commun avec l'élan des naturalistes qui ne se trouve plus que dans quelques régions septentrionales d'Europe et d'Amérique ; la dénomination d'élan du Cap ne serait, paraît-il, pas scientifique ; c'est pourtant le vocable usité pour

PETIT PHACOCHÈRE TUÉ AUX ENVIRONS D'ÉLISABETHVILLE.

désigner cet animal, tant en anglais qu'en français, dans toute l'Afrique du Sud. Les noirs l'appellent : *mpofu* ou *sefu* ; sa taille est celle d'un bœuf ou plutôt d'un gros cheval de labour ; on avait pensé l'employer comme bête de trait au Katanga, et des barricades avaient été établies à Kapiri pour sa capture ; je ne sache pas qu'on ait donné suite à ces essais jusqu'à présent. Après cela, il y a les roans (*tengu* en kiluba), les hippotragues ou antilopes-cheval, que les anglais appellent sable-antilopes et les indigènes : *fumbo* ; puis le bubale ou l'hartebeest des Sud-Africains (*kunguni, nkongi*) ; ces trois derniers de la taille d'un cheval ou d'un fort mulet ; l'antilope des marais ou waterbuck (*koru, nkondolo*), grosse comme une génisse ; la *zébula* presque aussi grande, l'*impala*,

semblable au daim, la *kabashi*, la *basi*, la *kudu*, la *kashia*, celle-ci un peu plus svelte que le chevreuil d'Europe ; puis, d'autres espèces plus mignonnes encore, mais dont les noms ne me reviennent pas actuellement. Je ne cite qu'un petit nombre de variétés de ces gracieux animaux ; il en existe en effet des quantités et l'on peut en admirer déjà assez bien au musée colonial de Tervueren, quoique celles du Katanga n'y soient pas encore représentées dans la même proportion que leurs congénères du Bas.

LA PLUS GROSSE DES ANTILOPES DU KATANGA APPELÉE COMMUNÉMENT ÉLAN DU CAP.

Un petit mammifère, très rare au Katanga, est un animal tenant du lièvre et du lapin de garenne, appelé *kalulu* en kiluba, parce qu'il habite les pentes des montagnes ; il a une allure endiablée qui ne suffit pas à le protéger contre ses nombreux ennemis : les serpents, les civettes, les chacals ; aussi, n'arrive-t-il pas à se multiplier. Pour ma part, je n'en ai aperçu que deux pendant tout le temps de mon séjour au Katanga.

Voilà pour le poil. Quant à la plume, pour commencer par les espèces comestibles, il faut citer les pintades (*kanga*), grasses et dodues, vivant en compagnies nombreuses, défiantes et difficilement approchables ; les perdrix (*kwali*), dont il existe une variété un peu plus petite que celle de nos perdreaux, et une autre,

double peut-être de la nôtre ; ce sont de gros oiseaux aux pattes rouges, aux ergots formidables qui se mettent à perche, pour la nuit, tout en poussant, comme les faisans, des cris discordants. Ces oiseaux foisonnent, mais dans les hautes herbes ; c'est, pendant une grande partie de l'année, chose très ardue que de les chasser. Si encore on disposait d'un bon chien ; malheureusement jusqu'ici, avec la tsé-tsé, il est impossible d'acclimater nos espèces d'Europe, sauf en des endroits exempts de la mouche ; quant aux représentants de la race indigène, chétifs individus, poltrons et craintifs, au museau pointu, aux courtes oreilles droites, je ne crois pas qu'ils soient susceptibles d'être dressés comme chiens d'arrêt. Les noirs les emploient pourtant pour rabâtrer le gibier en leur attachant au cou une sorte de grelot en bois fait d'une noix de palmier. Cela permet de suivre plus

TROPHÉES DE CHASSE — NÈGRE AVEC BUFFLES.

facilement leur marche sous le couvert, en même temps que celle de l'animal qu'ils poursuivent. J'ai été un jour témoin d'une chasse de ce genre sur les talus boisés qui bordent la Dikuluwe ; les chiens débusquèrent plusieurs mangoustes, petits carnassiers qui font la guerre aux oiseaux, aux souris et aux lézards ; les chasseurs finirent par s'en emparer après les avoir blessés avec leurs lances et achevés à coups de bâton.

Je n'ai rencontré qu'une fois des bécasses ; c'était dans un terrain marécageux, où il semblait y en avoir un assez grand nombre. Je ne parle pas des ramiers, pigeons verts, tourterelles, faisans bleus et rouges, qui pullulent. Encore un mot pour finir des oiseaux de proie. Les grands rapaces abondent : il m'est arrivé de compter une douzaine d'aigles, de vautours ou d'énormes buses, perchés en cercle autour d'une antilope ou de quelque bête crevée ; c'était même une chose remarquable de constater avec quelle promptitude ces oiseaux, avertis sans doute

par un odorat très subtil, arrivaient sur le lieu du carnage, aussitôt qu'on avait abattu une grosse bête et commencé à la dépecer. Cette vue me rappelait toujours la parole de l'Evangile de saint Mathieu, à laquelle les auteurs pieux ont attribué plusieurs sens mystiques : « Partout où sera le corps, là se rassembleront les aigles. » D'ordinaire, je ne brûlais pas ma poudre sans utilité ; or, la chair des rapaces a fort mauvais goût, quoique j'en aie vu manger par des porteurs affamés. J'eus cependant un jour la curiosité d'abattre un énorme vautour qui avait l'audace de passer au-dessus de ma tête ; il mesurait 2^m40 d'envergure. Une autre fois, je tuai sur la Pande un aigle pêcheur noir et blanc dont j'aurais vivement souhaité de conserver la superbe dépouille.

MARABOUT TUÉ PRÈS D'ÉLISABETHVILLE.

On trouve encore au Katanga un grand oiseau noir de la taille d'un dindon. Les indigènes l'appellent « mombo » ; on le voit rarement de près, car il est extrêmement sauvage, mais par contre, on l'entend partout au petit jour, jetant sur deux notes différentes son cri toujours le même : Hum ! hum ! hum ! puis, sur un ton plus bas : Hum ! hum ! hum ! hum ! D'aucuns prétendent qu'il produit ce bruit, non dans son gosier, mais par, je ne sais quel mouvement des ailes. N'importe, le fait est, qu'ignorant son vrai nom, nous l'avons baptisé le « hum ! hum ! » Les indigènes prétendent que sa chair ne vaut rien ; mais j'ai appris par mon expérience personnelle, (Monsieur le gouverneur Wangermée ne me démentira pas), que c'est au contraire un plat excellent. Un jour, en effet, que j'avais à dîner le premier dignitaire de la Colonie, je m'étais mis en chasse dès l'aube pour trouver le rôti nécessaire : le hasard voulut que je surprisse, grâce à un accident de terrain, une bande de ces farouches « Hum ! Hums ! » Le colonel

fit honneur au produit de ma chasse et en reprit même une seconde fois ; aussi, fut-il bien étonné d'être édifié ensuite sur l'identité du personnage, et d'avoir tant apprécié un mets qu'il avait toujours cru détestable.

Le plus grand oiseau que j'ai tué au Katanga est le marabout, échassier au bec énorme et dont les ailes déployées mesurent 2^m80. Il a en outre à la queue de superbes plumes blanches, rappelant fort celles de l'autruche, mais plus fines et plus légères encore. On en fait des aigrettes qui ne manquent pas de valeur et produisent grand effet sur les chapeaux élégants. Le marabout aime le voisinage des rivières assez importantes ; c'est ainsi qu'on peut voir des bandes de plusieurs milliers de ces oiseaux dans les plaines basses, le long de la Lufira, en aval du passage d'eau de Kambove-Elisabethville.

Il reste à parler des reptiles. Il y a des crocodiles dans la Lufira, et ils remontent également le cours de ses affluents ; aussi, ne peut-on jamais être absolument sûr de ne pas en rencontrer ; cependant, il m'a été impossible de savoir exactement s'il y en avait dans la Dikuluwe ; les uns affirmaient en avoir vu, d'autres le niaient. Pour moi, je ne me suis jamais soucié d'approfondir la question et je prenais souvent un bain à la rivière, ou bien il m'arrivait d'y rechercher à la nage quelque canard ou pigeon sans jamais aucune arrière-pensée, touchant la présence du terrible « *mamba* » ou *mandu*. En 1911, on tua, près d'Elisabethville, le premier crocodile découvert dans la Kafubu, affluent du Luapula.

Les tortues ne sont pas très nombreuses ; pourtant les indigènes nous en apportèrent l'une ou l'autre fois d'une espèce assez petite ; faute d'autre chose on s'en servait pour faire une soupe qui ne valait du reste rien : sans doute, notre cuisinier ne connaissait pas la bonne recette.

Les serpents (*nyoka*, terme générique) abondent au Katanga. Je n'en ai pas rencontré mesurant plus de 2^m50 ; quoiqu'il s'en trouve de beaucoup plus grands. M. Bure en a tué un long de 6^m50, un python royal sans doute, à Kayomba, sur la Basse-Lufira. Les petits ne sont pas les moins venimeux et j'ai vu des indigènes, piqués par ces reptiles, dont tout le corps présentait une énorme enflure. Etant

en route, je n'ai pu savoir si ces pauvres diables en avaient réchappé. Il n'est pas étonnant dès lors, que les noirs, marchant nu pieds, aient une peur abominable des serpents ; il m'est arrivé de rapporter sur un bâton la dépouille d'un de ces animaux que j'avais tué ; sa vue suffisait pour faire décamper les naturels au plus vite, et en aurait mis en fuite toute une tribu.

J'ai tué enfin à N'Kuba une espèce d'immense lézard d'un mètre cinquante de

CROCODILE TUÉ DANS LA KAFUBU PRÈS D'ÉLISABETHVILLE.

long, appelé communément là-bas *iguane*, bien qu'à en croire les naturalistes, l'iguane ne soit pas un animal africain; en tous cas, sa peau est excellente pour faire des portefeuilles inusables; j'en ai vu un, dernièrement, aussi neuf qu'au premier jour, après quinze ans de service.

6. — CLIMAT.

On m'a souvent interrogé sur le climat du Katanga; il ne sera donc pas inutile de revenir un peu plus au long sur ce sujet.

Malgré la proximité de l'Equateur (notre mission est située par le 11° Sud) le climat du Haut-Katanga est plutôt tempéré et diffère absolument de celui des régions voisines de la mer, situées à la même latitude; ainsi, à Beira et à Mozambique, il fait beaucoup plus chaud qu'à Elisabethville et à Kambove. Il faut attribuer cet abaissement de la température, d'abord à la grande altitude de cette région qui varie entre mille et dix-sept cents ou dix-huit cents mètres (c'est à cette dernière que s'élèvent les plateaux de Kansénia et de Kapiri); ensuite, à la grande quantité d'eaux et de forêts qui recouvrent le pays. C'est du reste là-bas, un genre de chaleur plus sec et qui ne provoque pas autant la transpiration que les températures orageuses et lourdes de nos étés de Belgique.

D'après les observations recueillies à l'Etoile du Congo en 1910, la température moyenne du mois a été de 21 degrés, excepté d'avril à août, où l'on a enregistré 19, 16, 14, 16 et 20 degrés.

L'année ne comporte là-bas en fait que deux saisons: l'été, qui est la saison des pluies, et l'hiver ou saison sèche: *Masika* et *Kipwa* en swahili, *Mainza* et *Kipwa* en kiluba. Les pluies commencent en octobre. Il semble, qu'après que les cataractes célestes ont été à sec pendant de longs mois, elles aient grand'peine à se remettre en activité: souvent, dès la fin de septembre ou au commencement d'octobre, le ciel se couvre de sombres nuages; les apparences deviennent des plus menaçantes; on s'attend à un déluge et c'est à peine s'il tombe quelques gouttes. Généralement on n'a pas plus de quatre ou cinq jours de pluie pendant ce mois; en novembre on en a de treize à quinze; en décembre de dix-neuf à vingt-un; d'ordinaire, presque autant d'orages que de pluies.

Il est rare qu'il pleuve ou qu'il fasse un temps maussade et couvert une journée durant: on peut même dire que cela n'arrive presque jamais. Le matin, d'habitude, il fait superbe: l'après-midi, le temps se gâte et un orage formidable se prépare. Ces orages des tropiques sont extrêmement violents et opiniâtres; on finit par ne plus prendre garde au déchaînement des éléments qui font fureur pendant des heures entières. Néanmoins on entend rarement dire que la foudre ait occasionné des accidents; il est vrai que les constructions des indigènes ne sont guère faites pour attirer le fluide électrique; ils ont toujours soin de construire leurs villages dans des endroits abrités, au creux des vallées, plutôt que sur les sommets. Après les averses torrentielles qui accompagnent ces orages, le soleil ne tarde pas à reparaitre, la température est délicieuse, et cette combinaison continuelle de chaleur et d'humidité donne à la végétation, si longtemps paralysée par la sécheresse, un essor formidable.

En janvier et en février, le nombre des jours pluvieux varie encore entre vingt-deux et vingt-cinq ; en mars, il se réduit déjà à une dizaine, pour diminuer encore en avril où il est nul ou insignifiant ; enfin, à partir de mai, c'est le beau fixe jusqu'en octobre : toujours un ciel serein, un magnifique soleil, une brillante et radieuse lumière. A partir de mars, la température des nuits qui est pendant les mois précédents d'environ quinze ou seize degrés, s'abaisse pendant les premiers mois de la saison sèche jusqu'à quatre, deux ou même zéro degrés pour remonter ensuite progressivement ; il fait vraiment très froid à cette époque de l'année et pour moi, je n'avais pas trop pour dormir, de cinq à six couvertures, surtout lorsque je logeais dans une paillote, ouverte à tous les vents, ou même à la belle étoile, pendant mes expéditions en forêt. Cet abaissement de la température pendant la saison sèche, ainsi que la fraîcheur des nuits, a un heureux effet sur la santé des blancs, et donne au Katanga, à ce point de vue, un grand avantage sur les parties moins élevées du Congo, où le plus souvent, on mijote, jour et nuit, dans un véritable bain de transpiration.

Les grandes pluies sont cause d'inondations qui ravagent les terrains bas des vallées et les rendent souvent, de ce chef, inutilisables pour la culture. Le dédale des cours d'eau, des ruisseaux, des ravins et des torrents, est d'une complexité extraordinaire et provoque un afflux simultané tellement considérable, que les cours d'eau montent en quelques heures de plusieurs mètres ; leur lit est du reste si enchevêtré d'arbres morts ou en pleine sève, de branches surplombantes, de lianes, qu'il est impossible à ces masses liquides de s'y frayer un passage assez rapide : c'est alors que l'inondation couvre les plaines de ses flots, les enrichissant d'un fertile limon, mais endommageant ou emportant avec elle les cultures qu'on a eu l'imprévoyance de créer dans des terrains trop peu élevés. Les indigènes risquent pourtant la chance d'obtenir une récolte hâtive, en semant le maïs sur les berges mêmes de la rivière tout contre l'eau ; parfois les épis viennent à maturité avant les crues, mais souvent c'est du travail perdu.

7. — CULTURES EUROPÉENNES ET INDIGÈNES.

Au point de vue de l'agriculture, les froids excessifs de la saison sèche sont un obstacle à la culture de bien des plantes tropicales, comme le palmier élaïs, le cocotier, le cacaoyer ; les fruits du bananier lui-même n'y mûrissent que dans les endroits bien abrités. Par contre, les essences d'Europe, comme pommier, poirier, pêcher, semblent devoir s'accommoder au climat ; mais du reste, comme toute autre culture, ils ont au Katanga d'innombrables ennemis sous forme de myriades d'insectes, bestioles, oiseaux et autres êtres malfaisants et maraudeurs, dont il ne sera pas possible de sitôt d'empêcher les méfaits. A en juger par ce que l'on voit déjà en Rhodésie, les orangers et les citronniers auraient aussi bonne chance de réussir.

Parmi les plantes tropicales qui réussissent au Katanga, il faut citer surtout les papayers et les groseillers du Cap ; j'ai eu l'occasion de goûter d'excellentes papayes venant de Lukafu, et de me régaler de bonnes groseilles du Cap à la ferme

Albert I^{er}, où je m'étais rendu un jour, à l'invitation du Directeur de la Société Pastorale.

Quant aux céréales, telles que froment, avoine, sarrasin, seigle, orge, les résultats satisfaisants qui ont été obtenus en Rhodésie, font bien augurer de ces cultures pour le Katanga; les essais toutefois n'y ont pas encore été très nombreux. A N'Kuba, nous avions un petit carré de sarrasin qui était parfaitement venu, malheureusement, il devint la proie des phacochères.

La pomme de terre donnait également très bien, mais il m'a paru que les spécimens obtenus à N'Kuba n'étaient pas très gros; sans doute, des terrains convenablement amendés donneraient des résultats plus satisfaisants.

Quant aux légumes d'Europe, on peut affirmer qu'ils peuvent parfaitement s'acclimater; pour certaines espèces, l'exubérance de la végétation, au commencement de la saison des pluies, provoque un développement inusité des feuilles ou de la racine, qui acquièrent des proportions extraordinaires.

Après ce rapide aperçu sur les cultures européennes, il ne sera pas inutile de dire un mot des cultures indigènes. Les noirs du Katanga emploient pour les terrains de moindre qualité le système de la jachère : n'ayant pas d'engrais, ils

sont forcés, après quelques années, de laisser reposer les terres qu'une culture continue épuiserait totalement; parfois même, la nécessité de trouver de nouveaux terrains les oblige à déplacer le village, que l'on transporte à proximité des terres reconnues plus fertiles; aussi, n'est-il pas rare de trouver, çà et là, envahies par la brousse et les hautes herbes, des cases en ruine et des champs abandonnés. L'aménagement des nouveaux champs est assez rudimentaire : les noirs, armés de leurs petites hachettes, coupent tous les arbres, sauf les plus gros (cela demanderait trop de peine), à quatre-vingts centimètres ou un mètre de hauteur; les branches sont entassées en longues rangées, et vers la fin de la saison sèche on y met le feu. Après cela, les petites houes de cui-

COIN DE FORÊT PRÈS D'ÉLISABETHVILLE.

vre entrent en scène : le terrain est légèrement remué, les cendres y sont mêlées; et il ne reste plus qu'à semer et à attendre la pluie.

La principale culture est le maïs, que l'on plante par petites buttes séparées, très irrégulièrement disposées.

J'ai déjà décrit la manière dont on en fait le *bukari* ; une autre manière de manger le maïs, lorsqu'il est encore tendre et blanc, est de le rôtir à la flamme et de l'assaisonner d'un peu de beurre ou de saindoux.

Le sorgho est également beaucoup cultivé au Katanga, où il atteint jusqu'à 2^m50 de hauteur ; on en fait de la farine, et de plus, il sert à fabriquer le pombé. Voici la recette de cette boisson qui sert efficacement aux noirs, à défaut d'une autre, pour s'enivrer à fond. Les négresses, à qui incombe la fabrication du breuvage, mettent une certaine quantité de grains de sorgho ou de maïs, deux

FEMMES INDIGÈNES ÉCRASANT LE SORGHO DANS DES MORTIERS PRIMITIFS.

kilos par exemple, dans un récipient d'au moins dix litres d'eau et les y laissent tremper jusqu'à ce qu'ils commencent à germer. Elles les en retirent alors et les écrasent dans un mortier. Puis, ayant remis la quantité d'eau voulue, elles font bouillir le mélange pendant quelque temps ; versé dans des pots de terre ou des calebasses quelconques, le liquide est déposé dans un endroit frais où on le laisse fermenter au moins deux ou trois jours. Après quoi, il est prêt pour la consommation. Les indigènes, avant de boire, agitent énormément le liquide, car ils apprécient beaucoup le mélange boueux et peu appétissant que forment tous les résidus qu'il contient.

Le pombé, quand il n'est pas trop fermenté, est une boisson rafraîchissante et n'a pas un goût désagréable, quoique toujours assez aigrelet, mais il faut avoir soin avant d'y toucher, de le faire soigneusement décanner. A l'époque des mois-

sons, et tant que les grains sont encore en abondance, ces dames noires organisent une série de « five o'clock », qui ont beaucoup de succès; tour à tour, elles brassent force litres de pombé, et un beau soir, tous les voisins et amis sont conviés à venir faire honneur à la boisson nationale; ces dégustations sont accompagnées de petites sauteries qui se prolongent assez tard dans la nuit, avec l'accompagnement obligé des chants et du tam-tam. A mesure cependant, que la saison sèche s'avance et que les provisions se font plus rares, le pombé n'est plus prodigué; j'ai même vu qu'on cessait d'en faire pendant de longs mois; du même coup, plus de chants, plus de nuits blanches en perspective pour ceux qui ont le sommeil léger.

Le millet est moins cultivé que le sorgho et le maïs; le grand obstacle à la culture de tous ces grains divers, sont les déprédations des animaux, des oiseaux surtout: pigeons, tourterelles, perruches, qu'on voit voler par bandes au temps des récoltes, sans compter des myriades d'oiseaux plus petits de toutes les espèces. Pendant des mois, les négresses et les enfants doivent protéger les récoltes contre tous ces maraudeurs, depuis le grand matin jusqu'au coucher du soleil; on voit même au milieu des champs des espèces de tribunes surélevées, où des guetteurs se tiennent en permanence et poussent sans cesse des cris perçants pour intimider la gent ailée; celle-ci du reste se familiarise à la longue avec ce boucan, et il faut souvent que la femme ou le gosse descende de son perchoir, s'arme de pierres, et poursuive les voleurs de ses projectiles pour les déterminer à lâcher prise.

Le riz est très peu cultivé par les indigènes. Par contre, quelques expériences faites par les Blancs n'ont pas mal réussi, surtout celle de la Tanganika Concession à Kilongo, à une étape de N'Kuba. J'ai eu l'occasion de goûter de ce riz, dont nous avons acheté un petit sac; aussi, parmi les souvenirs de famine que j'ai conservés de cette période de mon séjour en Afrique, celui de ces quelques petits déjeuners au riz me sont restés particulièrement précieux.

Une autre grande ressource alimentaire des noirs est la patate douce: espèce de gros tubercule que l'on mange bouilli, cuit sous la cendre ou même cru; on le cultive en plates-bandes un peu relevées, et on l'obtient en replantant des pousses de son feuillage épais et rampant. Le seul inconvénient, c'est qu'il ne se conserve pas longtemps après avoir été arraché; il faut le consommer immédiatement.

Le manioc pousse en espèce d'arbustes de 1^m50 à 2 m. de haut; ses grosses racines, qui forment la partie comestible, se conservent beaucoup mieux que la patate douce; on en fait de la farine, qui, mêlée à 1/3 de farine de blé, donne un pain très agréable. On le mange aussi bouilli et les noirs se contentent souvent de le rôtir simplement à la flamme.

L'arachide donne ses fruits en cosses contenant généralement deux petites fèves huileuses ressemblant, pour la forme et un peu pour le goût, à la noisette; elle est mangée crue, bouillie ou rôtie, et sert également à fabriquer de l'huile. Les fèves indigènes, brunes, noires ou blanches, se trouvent aussi dans les cultures des noirs; elles forment un aliment très nourrissant.

Un autre produit, connu des habitants du Katanga, est le coton; mais on ne le trouve pas en grandes quantités; les naturels se contentent d'en entretenir

quelques arbustes autour de leurs huttes, afin de s'en servir à différents petits usages : fil, etc. ; toutefois, ils ne l'utilisent guère pour faire des étoffes. La culture en grand du coton deviendra-t-elle une opération de rapport ? Cela dépendra de la main-d'œuvre dont on pourra disposer au Katanga. L'éloignement des ports rendra toujours l'exportation assez onéreuse et il faudra que la modicité des prix de l'exploitation permette de toucher des bénéfices suffisants pour qu'il vaille la peine d'en entreprendre l'exploitation.

Citons enfin le tabac, cultivé partout au Katanga et qu'on dit être très fort ; les indigènes s'en servent surtout sous forme de « prise » et ils sont très adroits dans la fabrication de cette poudre, qu'ils arrivent à rendre très fine.

8. — INDUSTRIES INDIGÈNES.

Mais en voilà assez pour cette fois sur l'agriculture ; voyons maintenant quelles sont les industries de nos noirs. Le cuivre a été exploité par eux à ciel ouvert un peu partout au Katanga, avant l'arrivée des blancs, et l'on trouve de nombreuses et importantes excavations qui sont leur ouvrage. La mine de l'Etoile du Congo avait été mise particulièrement à contribution, sans doute par les peuplades Bayeke de la région de Lukafu. Actuellement, les indigènes de la région de Ruwe travaillent assez bien le cuivre, qu'ils sont autorisés à extraire dans une mine des environs de Kolwezi. A N'Kuba, cette industrie est encore pratiquée ; on fabrique des houes qui servent pour les travaux des champs, des haches, des lances et des flèches, qui sont destinées à être vendues à titre de curiosités aux étrangers. Le cuivre sert encore à confectionner les parures indigènes, les gros bracelets, que les négresses portent rivés aux bras ou aux jambes, les fils, dont elles portent d'énormes bourrelets aux chevilles. C'est là également une mode adoptée par les chefs. Le vieux N'Kuba en avait certainement quelques kilos à chaque pied, et quand on lui demandait si ce n'était pas gênant pour marcher, il répondait qu'il convenait à la dignité d'un chef d'avoir une démarche plus lourde, et partant plus grave, que le commun des mortels.

Le travail du fer se rencontre aussi au Katanga ; mais où il est le plus en honneur et le mieux exécuté, c'est au village de Lupungu — le grand chef du Nord du Katanga — à Kabinda, chef-lieu du Lomami ; c'est là que l'on fait les belles haches en fer forgé dont on voit des spécimens dans les collections, ainsi que les fers des lances et des javelots si employés encore dans toute la région ; les hachettes simples des porteurs et des travailleurs sont faites également chez Lupungu, à moins que ce ne soit... en Angleterre.

Il n'y a pas bien longtemps, les indigènes du pays de Kabinda faisaient encore un très grand commerce de cuivre qu'ils fondaient en forme de croisettes ; c'était un excellent article d'échange avant l'introduction de la monnaie. Ce cuivre, transporté au loin, servait à la fabrication de toutes espèces d'objets : armes, instruments aratoires, couteaux, parures. Les croisettes valaient au minimum 3,50 frs, mais elles étaient vendues souvent le double ou même davantage. Les trafiquants européens essayèrent de vendre des croisettes de cuivre rouge, venant

d'Europe; les premières se vendirent rapidement; mais ensuite, les indigènes, constatant que ce cuivre, probablement très mélangé, ne valait rien pour être travaillé, refusèrent de l'accepter encore et les commerçants purent le garder pour compte.

9. — QUELQUES LANGUES INDIGÈNES DU HAUT-KATANGA.

Terminons par quelques considérations sur les langues indigènes parlées dans la région du Haut-Katanga. Il a été souvent question dans mes récits du *ki-swahili*. Commençons donc par là. Le swahili est la langue des *wa-swahili*, c'est-à-dire hommes de la côte (de l'arabe, *sahel*, la côte). Bien avant le temps de Mahomet et l'essor puissant qu'il devait imprimer à la race d'Ismaël, bien des explorateurs hardis s'étaient déjà aventurés le long de la côte orientale d'Afrique. A l'époque lointaine du plus fameux des rois d'Israël, Salomon, les flottes de son allié, Hiram, roi de Tyr, allaient déjà chercher aux pays mystérieux d'Ophir les métaux rares : l'or et les pierres précieuses, destinés à orner de leurs richesses fabuleuses le temple du Vrai Dieu. Les Phéniciens pénétrèrent vraisemblablement jusque dans les contrées reculées qui forment actuellement les territoires des Rhodésies, y laissant les vestiges de cette civilisation avancée que n'ont jamais connue les races noires du centre africain, et dont on admire encore les curieux spécimens aux ruines de Khami et de Zimbabwe.

Les Perses, eux aussi, ont visité ces parages aux jours de leur splendeur et y ont laissé des traces visibles de leur passage. Plus tard, ce fut le tour des Arabes, et peu à peu, leurs expéditions, descendant la côte orientale d'Afrique, y fondèrent de nombreuses colonies. Les envahisseurs se trouvèrent en contact sur ces rivages avec des représentants de ces races bantoues, dont les tribus sont éparpillées d'une mer à l'autre, à travers toute l'étendue du continent noir dans les zones équatoriales et tropicales; peu à peu, ces diverses populations se fusionnèrent et de ce mélange sont sortis les *wa-swahili*.

Ce ne fut pas, à proprement parler, une conquête, que l'occupation du sol africain par les fils du prophète; leur invasion fut plutôt pacifique et ne se propagea que lentement; ce qui le prouve, c'est qu'ils n'ont point imposé leur propre langue à des populations soumises, comme l'eussent fait des vainqueurs, mais ils ont plutôt adopté la langue de ces peuplades primitives, lui laissant sa grammaire et se contentant de l'enrichir de mots nouveaux et plus nombreux. Quelques-uns de ces établissements, fondés par les Arabes sur la côte orientale d'Afrique, subsistent encore de nos jours, tels Mombasa et Zanzibar, dont les vieux murs proclament assez clairement la haute antiquité; d'autres n'ont pas laissé de traces, ou seulement des ruines.

Le type *swahili* est donc dû aux alliances entre les Arabes envahisseurs, les races indigènes du littoral et aussi les esclaves, dont cette côte fut pendant longtemps l'un des marchés les plus actifs; de là est sorti ce type plus affiné du nègre qui frappe le voyageur de passage dans ces ports; tantôt il se rapproche davantage de l'arabe, tantôt de l'africain, et la couleur ne varie pas moins que

les traits, et c'est là une des caractéristiques des populations si bigarrées que l'on rencontre dans les villes de la côte.

Mais cette race nouvelle ne devait pas confiner le lieu de son habitat aux contrées qui l'avaient vu naître. A la suite des marins et des marchands qui s'abandonnaient audacieusement aux flots sur leurs fragiles esquifs, elle s'étendit et surtout propagea sa langue, jusqu'aux confins du pays Somali, du Mozambique, du Natal, dans les îles même, comme aux Comores et à Madagascar, et jusqu'au-delà des mers, à Bombay et sur les côtes du Golfe Persique. En même temps, des trafiquants de chair humaine et d'ivoire, partis de Zanzibar, Bagamoyo, Dar-es-Salam et Mombasa, pénétraient dans l'intérieur du mystérieux continent jusque sur les rives des Grands Lacs et du Congo inconnu. Les porteurs, recrutés pour leurs expéditions, initiés peu à peu à la connaissance de la langue de leurs maîtres, contribuèrent à l'implanter jusqu'aux confins les plus éloignés du pays, et ce va-et-vient continuel des caravanes, qui alla en s'accroissant avec les années, fit qu'aujourd'hui le swahili est parlé sur le haut fleuve comme au bord des grands lacs, sur les hauts plateaux du Katanga comme au pied du Ruwenzori et du Kilima Njaro; aussi, est-ce à juste titre que l'on dit communément, qu'avec le ki swahili on peut traverser l'Afrique; on le comprend en effet à plus de mille lieues de son berceau et, d'après M. Cust, il serait l'une des douze langues les plus répandues du globe. L'influence absorbante qu'il exerce sur les langues moins cultivées contribuera sans doute à augmenter encore son importance dans l'avenir.

Au témoignage du colonel Wangermée, qui a beaucoup voyagé en Afrique, il lui est rarement arrivé de ne pas trouver dans un village l'un ou l'autre indigène au moins qui ne comprît le ki-swahili et ne fût en état de lui servir d'interprète. Du reste, j'en ai fait l'expérience personnelle au cours de mes randonnées en plein pays Ki-luba; le swahili m'a toujours servi à me tirer d'affaire et sa connaissance semble se propager parmi les nouvelles générations; c'est ainsi que je l'ai entendu employer par de jeunes négresses de N'Kuba; quant aux vieilles matrones, elles s'en tiennent aux anciens usages et ne comprennent pas un traître mot étranger à leur idiome.

La langue swahili est désignée généralement par les noirs sous le vocable de *kingwana*, c'est-à-dire la langue des Arabes. Ce n'est donc nullement la langue propre de la région du Haut-Katanga. Quelle est donc celle-ci? Elle est malheureusement loin d'être unique, et dans les régions voisines d'Elisabethville, on trouve déjà plusieurs dialectes différents. A l'Est, vers le Luapula, c'est le *kibemba* qui est parlé par les populations clairsemées de la région dont Kazembe est l'un des centres les plus importants. Au Sud, vers la frontière de Rhodésie, c'est le *lala-lamba*; à l'Est et au Nord le *kiluba*, qui est répandu sur une vaste étendue de territoire; le kiluba le plus pur se parle dans la région du Lac Kisale; le *kiluba-hemba* est le dialecte du pays de Kiambi; plus au Sud et à l'Est, c'est le *kiluba-sanga*, dont M. Jennigès a rédigé une grammaire et un lexique dont s'est servi M. Clarke, des missions anglaises de Koni, pour rédiger plusieurs ouvrages.

Dans les missions de N'Kuba et Kansénia, c'est donc le *kiluba-sanga* qui est en usage.

Voici le texte du *Pater*, tel qu'il a été adopté en cette langue :

TATA WETU wa mwiulu dizina diove dikale kwafya; bulopwe bove bufike; kiswamutima ove kimueke ne pano pantanda ne mwiulu. Vetupe dya lelo vidyo victo vya djuva ku djuva. Vetulekele myanda yetu mo tulekela ava va kwitu, vadila myanda ke kwitulekela kuya mu kuesekwa yo; kanshi vetupokolneke ku buvi. Amina.

A Elisabethville, au contraire, à cause des races si différentes qui composent la population noire, c'est le ki-swahili qui est en usage.

Voici en cet idiome, le texte du *Pater* et de l'*Ave Maria* :

Baba yetu uliye mbinguni. Jina lako lisifiwe; ufalme yako uje; mapenzi yako yafanywe; ulimwenguni kama mbinguni; utupe sisi leo cha kula yetu cha kila siku : utusamehe makosa yetu, kama tunavyosamehe waliotukosea; usituache kushindwa na vishawishi; lakini utuokoe katika maovo. Amina.

L'*Ave Maria* :

Nakusalimu Maria; umejaliwa neema Bwana ni na weie; mbarikiwa weie kuliko waana wake yote, na mbarikiwa mtoto ya tumbo yako Isa.

Maria mtakatifu, mama ya mungu utuombe sisi, si wengi zambi sasa na wakati wa kufwa. Amina.

L'AUTEUR.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — Ostende-Élisabethville.

7

Le *Jan Breydel*. — Visite volante de Londres. — *Fenchurch*. — Les *East India Docks*. — Le *German*. — Descente de la Tamise. — La côte sud. — Adieu à l'Angleterre. — Les poissons du Golfe de Gascogne satisfaits. — Première escale : Las Palmas ; randonnée nocturne ; les chiens de bronze ; qui veut un perroquet ? — La vie à bord ; concerts ; concours sportifs ; services religieux. — Deuxième escale : *H. M. S. Ascension* ; la pêche aux requins. — Troisième escale : Sainte-Hélène ; pèlerinage aux grands souvenirs de Napoléon ; *Geranium valley*, *Longwood* ; le coup de canon avertisseur. — Les poissons volants. — Arrivée à *Cape-Town* : *Table Mountain* ; aspect de la ville ; excellent accueil chez les enfants de Don Bosco ; importance de leur œuvre au Cap ; Mgr *Runey*, évêque du Cap et son clergé ; *Sea Point* ; *Camp Bay* ; *Rhodes' Farm* ; *Groote Schuur* ; le monument de Rhodes.

Départ du Cap ; parcours accidenté de la voie ferrée ; les souvenirs de la guerre Anglo-Boer : la *Modder-River* ; le grand cimetière de *De Aar* ; champs de bataille de Belmont ; les *Kopjes* ; les blockhaus ; Kimberley et Mafeking ; les élevages d'autruches ; indigènes et policiers ; la *Tati Concession* ; entrée en Rhodésie. — Bulawayo : autobus et *rickshaws* ; le collège Saint-Georges ; hospitalité des Pères Jésuites ; le pensionnat des Sœurs Dominicaines ; la Préfecture Apostolique des Rhodésies ; le monument des pionniers de la *Chartered*. — Pique-nique aux *Matoppos Hills* : La tombe de Cecil Rhodes ; le monument Alan Wilson ; épisode de la guerre des Matabélés ; funérailles de Rhodes ; excursion aux ruines de Khami ; vestiges d'une civilisation antique. — Départ de Bulawayo : Le *Zambesi Express*. — Les chutes Victoria. — *Broken-hill* : le Katanga-hôtel. — Voyage en fourgon ; la frontière Congolaise ; Sakania ; Elisabethville, tout le monde descend ! Mais est-on vraiment arrivé ?

CHAPITRE II. — Élisabethville.

36

La naissance d'une ville : un peu d'histoire rétrospective ; le plateau de la *Lubumbashi* ; l'*Etoile du Congo* ; les charmes d'une cure à la belle étoile ; les immigrants ; ouverture des avenues ; les termitières ; les policiers en alerte ; le couvre-feu et le tapage nocturne. — Aspect général du climat ; les insectes indiscrets ; coup d'œil sur la faune ; les bénéfices d'un boucher ; pris en flagrant délit ; cas de légitime défense. — La population noire. — Campement provisoire de la mission. — Départ du Rév. P. de Hemptinne et de ses compagnons, en route pour l'intérieur. — La cure d'Elisabethville ; oxtail ; la culotte de Nyanguélé. — A la recherche de la chapelle ; la messe du dimanche ; la prière pour le Roi ! les visiteurs distingués ; palabres plus laborieuses.

Installation à la *Lubumbashi* : constructions diverses ; le kiosque de la termitière ; le beffroi. — Nos voisins de l'Union minière ; impressions d'une correspondante du *Cape Times*. — Travaux d'intérieur : plafonneur et ébéniste. — En tournée aux confins éloignés de la paroisse : à l'Etoile du Congo ; la caserne de la Kafubu ; funérailles de M. Notez ; l'union du sabre et du goupillon. — Un hôpital dans une salle à manger. — *Sister Smythe*. — Aperçu général sur les six premiers mois à Elisabethville : les constructions ; les briqueteries ; les travaux de l'Union minière : la grande cheminée ; la fonderie de cuivre. — Le Boulevard de la *Lubumbashi*. — La Mission Saint-Pierre. — La chrétienté noire. — Sortie de la grand'messe. — Funérailles. — Épisodes de chasse.

L'Anniversaire de la naissance du Roi. — Revue. — Te Deum. — Fin édifiante. — Les réunions de la Communauté de la *Lubumbashi* ; une partie de pêche troublée par les fauves ; la mort du molosse.

CHAPITRE III. — N'Kuba.

67

Vellétités d'explorateur exaucées : départ pour N'Kuba, voyage en caravane ; perdu dans la forêt sans limite ; l'hôte de la termitière ; la nuit au campement ; *Kambove*.

Coup d'œil rétrospectif. — Arrivée des premiers missionnaires à N'Kuba; les emplacements provisoires; choix de la *Kanga*; les travaux préparatoires à la construction. — Le ravitaillement en venaison: première expédition en forêt: le « filet d'Anvers ». — Repas de fauves interrompu: « Simba, simba! » — Journées de chasse dans la plaine de Bikondama; étymologie de *Bulaia*; exercices linguistiques; les « *cabagi* », une intéressante famille de zèbres.

Concours de tir à grande distance. — « *Bwana Ndeke* » à *Mutaka*. — Les incendies de plaine et leurs inconvénients. — Un campement modèle. — Festin nègre: le Bukari au bouillon de tripes. — Tristes effets d'une crème au chocolat: « *Kwenda mayani* ». — Un lion bien élevé.

Dernières aventures à *Mutaka*: heureuse interruption des abstinences de l'Avent; un oreiller d'un nouveau genre; disparition du Père Dedecker.

Une journée de labeur à N'Kuba. — Machine nègre à monter l'eau; les fours à briques; un affût au lion; la fin du léopard; incendie et feu d'artifice. — Un concurrent intempêtif; les robes de baptême et la soupe aux choux. — Causes de la disette. — Remèdes de fortune. — L'échassier et la débandade des aliborons. — Premières pluies; l'Arche de Noé au milieu du déluge. — L'inauguration du monastère. — La soirée des morts. — Les débuts à Kansenia. — Un Noël digne de Bethléem. — Nouveau départ.

CHAPITRE IV. — Retour en Europe par la Côte orientale. 108

Le recrutement d'une caravane. — Tribulations d'un voyageur en palanquin; séjour à Kambove. — Arrivée du P. Schmitz. — Le champagne d'adieu. — Etape de la Lufira. Les inondations. — Un pont qui a tenu bon; — manière de franchir les autres à bicyclette. — La ferme Charles-Théodore; les salmis de M. Bure. — Travaux du chemin de fer. — Les contracteurs italiens. — Au camp des ingénieurs Bolton et Janssens. — Encore Sister Smythe. — La tête du rail. — Avantages de la civilisation. — Voyage sur une citerne.

Les transformations d'Elisabethville. — Accueil paternel de M. le curé Moreau et des Pères Salésiens. — Réception chez le Gouverneur. — Adieux à la Lubumbashi. — Départ d'Elisabethville. — Rapatriement du Fr. Berchmans; méthode économique de faire le thé. — Bulawayo. — Paroisse indigène du P. Nicot. — Salisbury. — Beira, les trolleys. — Le *Dunvegan Castle*. — Escale de Chinde: les trois enfants de saint Nicolas dans leur cuvelle. — Mozambique. — Orphelinat des Pères Salésiens italiens. — Zanzibar: les plongeurs; le guide non patenté « Saïdi ». — Kilindini. — Mombasa: encore les trolleys; les Pères du Saint-Esprit; la ville arabe. — Aden. — La Mer Rouge. Port-Soudan. — Suez: le canal de Suez. — Port-Saïd. — Gros temps en Méditerranée. — Naples. — Marseille. — Vive Nameur po tot.

CHAPITRE V. — Essais sur le Katanga. 129

- I. *Croyances et superstitions indigènes*. — Idée de Dieu. — *Kazi ya Mongo*. — Les esprits. — Mânes ancestrals. — Les « *dawa* »; remèdes; talismans; amulettes. — Les « *dawa* » du chasseur de buffles. — *Dawa* locaux, voyers, fluviaux. — Les pièges. — La métempsychose. — *Dawa* champêtres, forestiers.
 - II. *Funérailles indigènes*. — Offrandes aux morts. — Rite des funérailles. — Veillées mortuaires. — Jadis, sacrifices humains.
 - III. *Danses et musique*. — Les danses à la lune. — Danse du ventre. — Les virtuosités du tam-tam. — Les improvisations des porteurs de caravane.
 - IV. *Mentalités indigènes*. — Celle des noirs civilisés, boys, soldats. — Celle des habitants des villages. — Leur opinion des Blancs, du travail intensif.
 - V. *Observations sur la faune du Katanga*. — Pachydermes. — Ruminants. — Félins. — Sauriens. — Ophiidiens. — La gent ailée.
 - VI. *Climat du Katanga*. — Altitude. — Température. — Saison sèche et saison des pluies. — Les orages. — Le froid des nuits. — Les inondations.
 - VII. *Cultures*. — Arbres fruitiers. — Céréales d'Europe. — Cultures indigènes. — Recette pour la fabrication du « *pombé* ».
 - VIII. *Industries indigènes*. — Le cuivre. — Le fer. — Les croisettes.
 - IX. *Langues indigènes*. — Le ki-swahili. — Son origine, développement, utilité. — Langues du terroir: kibemba; kiluba-hemba; kiluba-sanga.
- Prières en langues indigènes.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00049 8105